

no. 707

EN ORIENT

ET

EN OCCIDENT

CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉD. CRÉTÉ.

G. Daremberg.

En Orient et en Occident.

Paysages et Croquis.

PARIS
G. MASSON ÉDITEUR
120, Bd St Germain, 120.

Août 1892.

Il n'est pas de voyage plus délicieux que celui que l'on fait avec l'être qu'on aime, loin du bruit des villes et des foules, dans le fond retiré d'une aimable vallée, ou sur un rivage solitaire, où l'on voit la nature avec des yeux qui sont pleins de l'image de l'être chéri. Mais ces voyages-là, on ne les raconte pas. On n'a rien retenu, sinon qu'on était heureux.

Quand on court après la distraction, après la santé, ou après ces recherches curieuses qui comblent le vide terrible de la vie solitaire, on a tout le temps d'observer. On n'oublie pas ce qu'on voit, puisque aucune pensée n'occupe l'esprit et n'emplit le cœur. Tous ces voyages sont faits à la recherche d'un bonheur absent. Est-ce là qu'on peut le trouver ? Il est certain que c'est là souvent j'ai cru un instant le rencontrer. Ce seul instant, instable et fuyant, que les gens heureux ne le méprisent pas. La vie en offre si peu à ceux qu'une fâcheuse étoile guide ici bas, que si je pouvais, en publiant ces récits, procurer quelques minutes de bonheur à ces êtres malheureux et tristes, je serais content de mon œuvre.

LE MIDI DE LA FRANCE



ORANGE ; AVIGNON (LA FONTAINE DE VAUCLUSE) ; ARLES ; MARSEILLE

1875

Lorsqu'à la fin d'octobre 1875 je quittai Paris sans grand espoir de le revoir, je m'enfuyais vers le Midi, comme le naufragé vers sa dernière planche de salut. Je fus émerveillé de laisser derrière moi, un soir, la pluie, le vent, le brouillard et le froid, pour me trouver tout à coup, le lendemain, dans une atmosphère douce et tiède, entre un ciel sans nuage et une verdure luxuriante. En arrivant à Orange, je me croyais transporté en été par une de ces agréables matinées où l'on se sent heureux de vivre.

Tout est nouveau pour moi. La longue allée qui mène de la gare à la ville est bordée de platanes, gros comme des beaux chênes ; et je n'avais jamais vu que les petits platanes rabougris des quais et des boulevards ! Je suis étonné de voir la ville coupée par des rues étroites et tortueuses,

avec des boutiques basses aux fenêtres protégées par des grilles bombées, tapissées de rideaux rouges et surmontées de larges toiles horizontales garantissant du soleil. C'est le cachet de toutes les villes de notre Midi provençal.

Le célèbre arc de triomphe élevé en l'honneur de Tibère, si connu, si souvent vu aux devantures des photographes, dont la copie s'élève sur la place du Carrousel, est ravissant au milieu de la campagne. Il est remarquablement conservé, surtout au nord et à l'ouest, parce que le vent du sud-est, le plus fréquent dans la région, fait frapper la pluie contre l'autre côté. Sur le fronton on peut suivre le défilé des guerriers romains à pied ou à cheval pleins de vie et d'animation. Des armes, des ornements, des verges de licteurs, des monstres marins, des carènes agrémentent les bas-côtés. C'est joli, élégant, et coquet.

Le théâtre romain en impose par sa masse majestueuse. Figurez-vous une immense façade, comme la colonnade du Louvre, aussi large et plus haute, avec trois rangées de galeries. Si l'on entre par la porte du milieu, on découvre un immense espace, adossé au rocher, grand comme la cour du Louvre et rempli de gradins en plein air qui peuvent recueillir plus de sept mille personnes. Comme on aimerait voir des acteurs vêtus de la toge onduleuse venir déclamer l'*Avare* de Plaute ou le *Misanthrope* de Térence, ou assister à des danses gracieuses, accompagnées par la harpe corinthienne

et le chalumeau pastoral, pendant que sous l'arc de Tibère, un empereur, drapé dans son manteau rouge, lancerait son char triomphal.

Il est quatre heures, le jour baisse. De jolies femmes à l'œil noir et vif, à la coiffure et à la mise élégante, rentrent à la maison. Les hommes vont au café, ou terminent à la hâte leur partie de boules. La nuit approche, envahit la montagne, et sur un sommet une immense statue de la Vierge se dresse comme un gibet au-devant d'un nuage noir qui court à l'horizon.

Sur le pont d'Avignon, on ne devait pas s'ennuyer, quand on y dansait tout en rond. On pouvait entre les danses s'accouder avec sa belle sur le parapet, et dans un air frais et vivifiant admirer le Rhône, indocile, fougueux, qui se lance à travers ses rives en les rongeant. A droite se dresse Avignon en amphithéâtre, avec ses toits en tuiles cylindriques, ses clochers, son beffroi, ses remparts et son château des Papes si admirablement réparé. A gauche on voit sur un monticule la masse énorme des ruines du château fort de Villeneuve-les-Avignon. Ces grosses tours, ces portes massives, ces hauts murs, tout droits ou tout ronds, sont tristes et froids. C'est le moyen âge. Hier à Orange j'étais Romain ; j'avais la tête et les pieds nus, et j'aurais volontiers fait la sieste sur un lit du repos dans l'atrium d'un riche patricien. Aujourd'hui je pars pour la croisade, j'ai un casque et de la ferraille sur tout le corps et je crois entendre, du haut des

remparts, l'archer s'écrier : « Montjoie Saint-Denis ! » Mais je ne regrette pas ce triste temps où j'aurais été roué de coups par un prélat ou une princesse, ou bien choisi pour être le fou de monseigneur.

On voit encore à Avignon de magnifiques hôtels, dont les façades sont élégamment ornées de sculptures de la Renaissance. Les plus beaux sont ceux du brave Crillon, l'ami et le compagnon d'armes de Henri IV, et celui de la famille Pamard qui a donné depuis 400 ans de grands chirurgiens à Avignon.

On est étonné de ne pas trouver beaucoup de belles églises dans une ville habitée par des papes. Dans la cathédrale on peut voir le fauteuil en marbre des théocrates avignonnais. Ce siège devait être bien froid; je pense qu'on le capitonnait, quand il servait. La façade de l'église Saint-Pierre est fort remarquable. A l'entrée est une belle Vierge entre deux portes admirablement travaillées. Comme les sculpteurs florentins étaient assez farceurs, ils ont placé au milieu d'anges et d'archanges quatre beaux dieux égyptiens.

Les vieux quartiers d'Avignon ont gardé leur physionomie originale et misérable ; c'est humide et triste. Mais sur la place du Marché on peut s'arrêter devant un charmant petit coin formé par une élégante tour octogone et un large cintre soutenu par de grosses colonnes. Cela rappelle une rue de Bologne.

L'hôpital d'Avignon est un superbe bâtiment construit par Mignard ; les deux corps de bâtiments

sont disposés angulairement ; on évite de cette façon l'acuité du mistral.

Il faut aller visiter la fontaine de Vaucluse, cette profonde retraite où Pétrarque regardait amoureusement Laure, en entendant l'eau bouillonner à ses pieds. Après un long trajet, on arrive au milieu des montagnes grises, abruptes, arides, et on monte à Vaucluse par un chemin raide et tortueux ; on traverse le village et on grimpe à la fontaine par un petit sentier au pied duquel coule impétueusement la rivière. De tous côtés on ne voit que des rochers à pic. Plus on marche, plus la vallée se rétrécit ; on pénètre dans un entonnoir profond. Le lit de la Vaucluse se remplit de rochers, comme les gaves des Pyrénées. On aperçoit sur les roches gigantesques quelques ruines, derniers vestiges d'un château des évêques de Cavaillon.

Puis la gorge se ferme par un mur immense en forme de demi-cylindre. La célèbre fontaine est là, au bas du roc. L'eau brillante s'échappe d'une anfractuosité de la pierre et tombe dans un lac limpide. A droite, à gauche, en face, se lèvent des rochers droits, à pic, et on ne voit plus le ciel que par le sommet de ce grand puits. Dans ce site sauvage, on se demande ce qu'il y a au delà de cette colossale et impénétrable montagne, qui vous isole du monde. On comprend que le poète se soit écrié là : « Tout s'arrête ici ; c'est la fin de tout. »

En revenant nous entrons à l'auberge ; on nous sert les plats classiques dans les villages qui bordent

les torrents : écrevisses, anguilles et truites. Comme nous sommes en Provence, on y ajoute des grives et des ortolans ruisselants de graisse.

En revenant nous parcourons la campagne que l'on inonde pour tuer le phylloxera. Il n'y a plus de vignes ; la culture de la garance n'est plus fructueuse, parce que la chimie sait aujourd'hui bien mieux rougir que la nature. Les paysans se plaignent. Ils ont cependant toujours devant eux ces belles montagnes qui mêlent leurs cimes avec de gros nuages blancs et moutonneux comme des paquets de ouate. A leur pied croissent d'immenses roseaux au milieu des ruisseaux ; plus haut, les coteaux sont tapissés par les mûriers et les oliviers. Mais la beauté de la nature ne fait pas le bonheur du paysan qui vit toujours au milieu d'elle. Il aime mieux sa fécondité.

A l'Isle-sur-Sorgues nous rencontrons une immense procession précédée de trois tambours et d'un suisse spendide, tout de rouge habillé, coiffé d'un gigantesque tricorne gris surmonté d'une vaste plume, qui poussée en arrière par le vent vient frôler la figure du bedeau. Des enfants armés de banderoles multicolores chantent des cantiques. Des jeunes filles portent un étendard sur lequel sont inscrits en lettres d'or ces mots : *Stat crux, dum volvitur orbis.* La foi règne encore dans le pays ; les passions politiques et religieuses sont violentes.

A Arles, quand on longe la Grande Rue, on reste stupéfait en découvrant peu à peu les Arènes. Cet

immense cirque pouvait contenir plus de trente mille spectateurs. Au milieu, les Sarrasins avaient construit une ville forte avec de hautes tours, dans laquelle ils ont soutenu un siège de plusieurs mois. Nous foulons ce sol sur lequel a coulé le sang des athlètes luisant au soleil sous leur couche de graisse fondue, et glissant l'un sur l'autre comme d'agiles serpents.

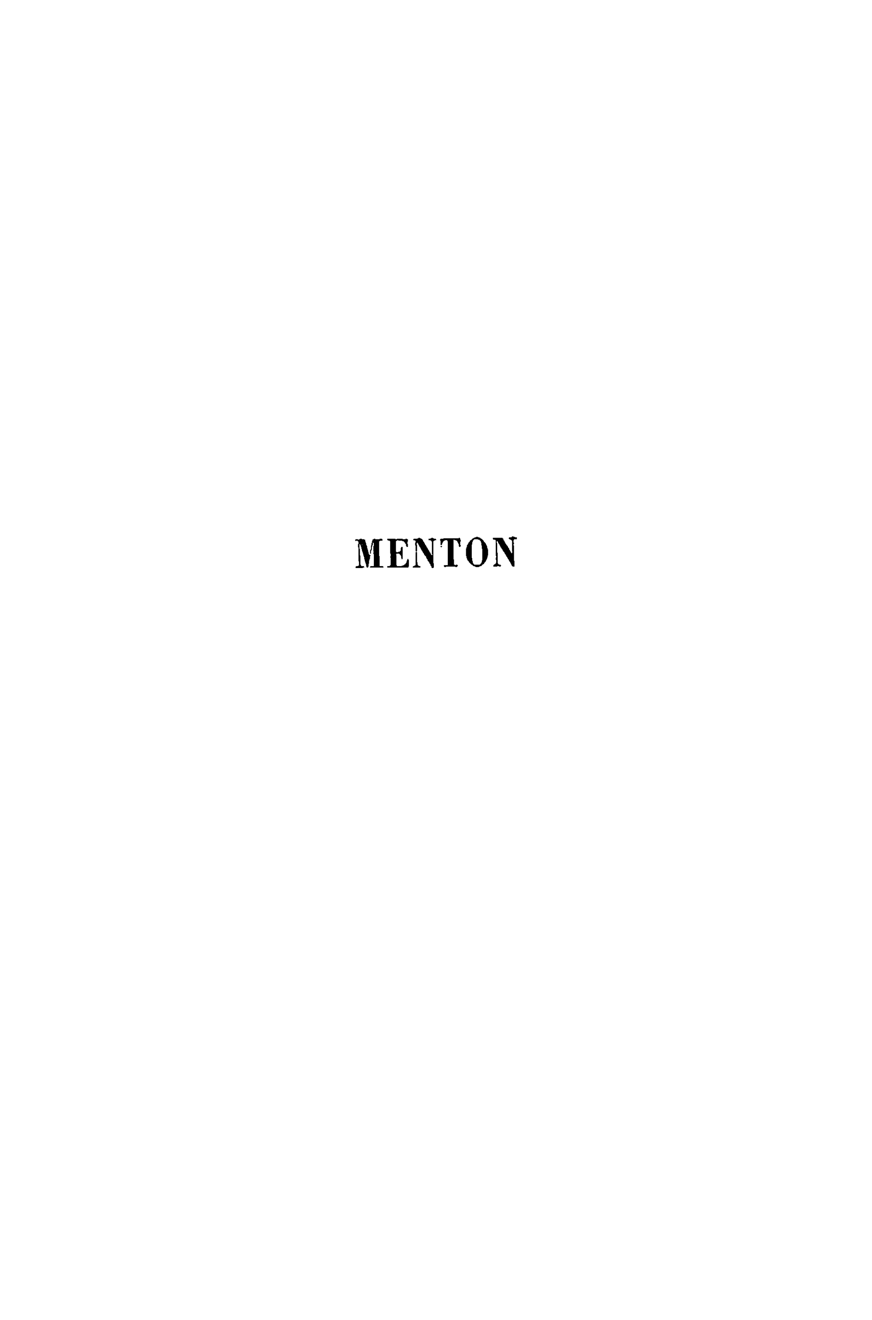
Les restes du théâtre romain sont peu intéressants; au milieu d'un amas de pierres plus ou moins bien rangées, on voit poindre deux gigantesques colonnes de marbre, solitaires et décapitées comme de grands arbres morts.

L'église de Saint-Trophime est belle. Son portail est tout fouillé de sculptures ; c'est un vrai bijou de pierre. Des petites têtes charmantes ou étranges semblent vous sourire ou vous faire la grimace : c'est le paradis et l'enfer; le bon Dieu salue les uns, et le diable accueille les autres. A côté, le cloître étend en carré sa longue galerie ornée de saints et surtout de démons, riant, pleurant, grinçant des dents, les uns allongés, les autres écrasés. C'est une véritable galerie de caricatures, et si l'enfer est pavé de ces gens-là, on doit bien rire en regardant ses voisins.

Les quais d'Arles sont fort beaux. Le Rhône y est deux fois plus large que la Seine à Paris ; aujourd'hui il est houleux, car le mistral souffle. Le fleuve est traversé par un grand pont de fer gardé par deux superbes lions en marbre.

Il reste encore à Arles quelques petites Arlésiennes aux yeux verts et à la chevelure noire. Mais si vous aimez ce contraste des teintes, allez plutôt à Marseille, où viennent toutes les jolies femmes d'Arles.

A Marseille, allez à la Réserve manger de la bouillabaisse, des oursins et des ravioli, et surtout allez voir la mer, toujours belle quand elle vient ronger des rochers abrupts ; promenez-vous sur le port si vivant, si animé, allez sur la colline de Notre-Dame de la Garde admirer le panorama de la ville et de la mer, gravissez dans la vieille ville les petites ruelles ; à travers les cimes des hautes maisons, on aperçoit le ciel comme à travers une lucarne. C'est l'avant-garde de l'Orient, pour lequel je pars ce soir.



MENTON



MENTON

LE TREMBLEMENT DE TERRE DU 23 FÉVRIER 1887

Le mercredi 23 février, à 6 heures du matin, j'ai été réveillé en sursaut par une secousse violente qui m'a projeté hors de mon lit. Je me suis vite relevé et, au milieu d'un bruit assourdissant causé par un fort roulement souterrain et la chute des cheminées; j'ai essayé d'allumer une allumette, vainement, à cause des oscillations violentes qui éloignaient le porte-allumettes de l'allumette. A ce moment, je ne savais vraiment pas qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Comme on avait vidé, pendant la nuit, la fosse de l'hôtel, en me réveillant, j'ai cru qu'une voiture de vidange entrait dans la maison en brisant et secouant tout sur son passage. Mais, après une vingtaine de secondes, j'ai parfaitement senti que la maison oscillait comme un bateau fortement secoué qui reprend sa position normale, et alors seulement, j'ai bien vu que nous venions d'éprouver un tremblement de terre.

Très franchement, sans aucune forfanterie, je puis dire qu'à ce moment je n'ai eu aucune frayeur, me disant que si ce n'était que cela, un tremblement de terre n'était pas bien effrayant. Je me suis habillé fort tranquillement et bien chaudement pour aller voir s'il n'était pas survenu d'accidents de personnes. Au moment où je traversais mon salon, encombré de débris de toutes sortes, je sens une deuxième secousse. Alors, je l'avoue, j'ai peur ; je me sauve dans la rue où je trouve déjà une foule à peine vêtue, morne, atterrée, ne poussant pas un cri, et au même moment j'aperçois parfaitement le faîte des maisons oscillant comme des mâts de navire. Je cours dans le voisinage voir s'il n'est rien arrivé à quelques amis, et je suis terrifié en voyant deux maisons effondrées. Je rencontre l'habitant de l'une d'elles atteint de pleurésie, que l'on a installé dans la rue sur un fauteuil. J'envoie vite chercher une voiture fermée pour l'y installer. Dans le jardin de l'autre maison, encore plus maltraitée, je vois les trois habitants, trois vieillards de soixante-cinq à soixante-quinze ans, étendus sur des matelas. Il est vraiment extraordinaire qu'ils n'aient pas été tués ; ils ont reçu les plafonds sur leurs lits. Mais comme ceux-ci étaient entourés d'une moustiquaire fixée à des barreaux de fer, les débris se sont brisés sur ces barreaux qui ont formé une sorte de voûte protectrice. L'absence de morts à Menton est certainement due en partie à l'usage des moustiquaires.

A côté, je vois une toiture qui prend feu autour d'une cheminée décapitée; le maire arrive avec un détachement de chasseurs à pied et le feu est vite éteint. On m'appelle en face auprès d'un individu qui a reçu un plancher sur la poitrine, il crache un peu de sang et a la bouche pleine de plâtre; trois jours après il était rétabli. Je vois encore quelques fortes contusions, des plaies de tête, une luxation du pied, des entorses. A 8 heures, je monte en voiture pour aller donner un peu de courage à des malades affolés qui m'envoient chercher de tout côté. En passant devant l'usine à gaz, vers 8 heures et demie, je sens une commotion, je vois la grande cheminée de l'usine qui se décapite. Cette troisième forte secousse a beaucoup augmenté les premiers dégâts, et surtout elle accroît considérablement l'affolement. On croyait tout fini, il semble qu'il n'en est rien. Partout on me demande s'il faut partir, si les secousses vont se reproduire. Hélas! je n'en sais rien, l'étude des tremblements de terre ne fait pas partie de la médecine. Je laisse chacun libre de sa décision. Mais où aller ? On répand les bruits les plus sinistres ; le chemin de fer est coupé, les tunnels sont démolis, et comme le télégraphe est interrompu, il est impossible d'avoir des renseignements sur les stations voisines. Cependant les uns partent en chemin de fer, les autres en voiture, à l'aventure, d'autres se procurent à prix d'or un landau, un omnibus, ou se construisent une tente pour s'installer et attendre les événements et les

nouvelles. Heureusement les fortes secousses ne se renouvellent pas, mais plusieurs fois dans la journée et dans la nuit, on sent des oscillations très nettes qui secouent les voitures. C'est énervant, on se demande toujours si les grandes secousses vont recommencer.

Le lendemain vers 6 heures du matin les retardataires quittent leurs campements de bohémiens, recueillent les restes de leurs bagages, s'ils osent pénétrer dans leurs chambres lézardées et encombrées de plâtras. La plage se nettoie et fait sa toilette du matin, on enlève les matelas et les draps fixés sur trois manches à balai, les feux de bivouac s'éteignent, on boit et on mange sur des tables en plein air; on est là errant, couverts de châles et de couvertures de lit. Au petit jour, on dirait une procession de dominicains, et on s'aborde en se demandant toujours si c'est bien fini. On annonce des secousses pour l'après-midi, pour la nuit suivante; on prétend que deux trains se sont rencontrés entre Lyon et Marseille et qu'il y a deux cents tués. On ressent à chaque instant des secousses imaginaires, et il est fort difficile de conserver son sang-froid au milieu de cette population affolée. Personne n'ose encore rentrer dans les maisons, les uns gardent leurs voitures, les autres refont leurs tentes, d'autres vont dans la montagne coucher à la belle étoile. J'ai trouvé un de mes amis qui couchait dans la voiture de transport des pompes funèbres. Décidément l'état cérébral est complètement atterré ;

il vaut mieux que tous les malades quittent Menton pour aller à Monte-Carlo, à Cannes, à Hyères, ou dans d'autres stations hivernales plus éloignées. Il leur est impossible de coucher ainsi dehors, de subir des terreurs successives, et je n'hésite pas à conseiller le départ général des étrangers, qui s'opère alors tranquillement sans affolement, avec toute la réflexion nécessaire à une décision importante.

Mais que de maladies provoquées ou aggravées par les émotions et les accrocs à l'hygiène habituelle ! j'en vois ou on m'en signale tous les jours ; et on n'en saura jamais le nombre. Les complications sont de tout genre : depuis les bronchites, les pneumonies, les poussées tuberculeuses, jusqu'aux fausses couches qui sont survenues au milieu de la place publique, jusqu'aux surexcitations nerveuses qui durent encore. J'ai vu des gens qui ont eu pendant plusieurs semaines le mal de mer, avec nausées, inappétence, vomissements. Du reste, tout le monde a eu, pendant deux ou trois jours, cette sensation de vertige maritime.

Au moment de la première grande commotion, il semble certain que la mer a subi un retrait; les marins des ports voisins l'évaluent à $1^{m},50$. A Lisbonne, au contraire, la mer avait subi un grand exhaussement. A Menton, je connais deux puits qui se sont taris pendant les vingt-quatre heures qui ont suivi le tremblement de terre; mais on

pourrait discuter sur l'origine de ce phénomène, et je ne suis pas en mesure de le rendre solidaire de l'abaissement du niveau de la mer. Les bateaux qui étaient en mer ont tous eu la même sensation : ils ont cru toucher un fond ; il paraît qu'il en est toujours ainsi.

J'ai entendu discuter beaucoup sur le point de départ et sur le sens des oscillations. Au début des grandes secousses, il semblait qu'on fût secoué de haut en bas, tellement ces secousses paraissaient rapides ; puis on se sentait parfaitement ballotté comme dans un bateau qui reprend son équilibre.

J'ai entendu dire que les maisons établies sur le roc n'avaient pas été ébranlées. Cette assertion est erronée. A Menton, plusieurs maisons, solidement construites directement sur le rocher, ont été fortement atteintes, et le village de Castillon, perché sur le sommet d'un rocher, est complètement détruit. On a dit aussi que les oscillations avaient suivi le sens des vallées. Ainsi, on disait que le quartier de Menton le plus éprouvé longeait la vallée du Carreï, qui se termine à Castillon. C'est vrai ; mais entre Menton et Castillon se trouve, dans la vallée, le village de Monti, qui a été complètement épargné. De même pour la vallée de la Vésubie ; entre Nice et la Bollène, les deux points atteints, il y a plusieurs villages indemnes. Ce qui est certain, c'est que les maisons construites sur le granit n'ont pas été ébranlées, tandis que celles

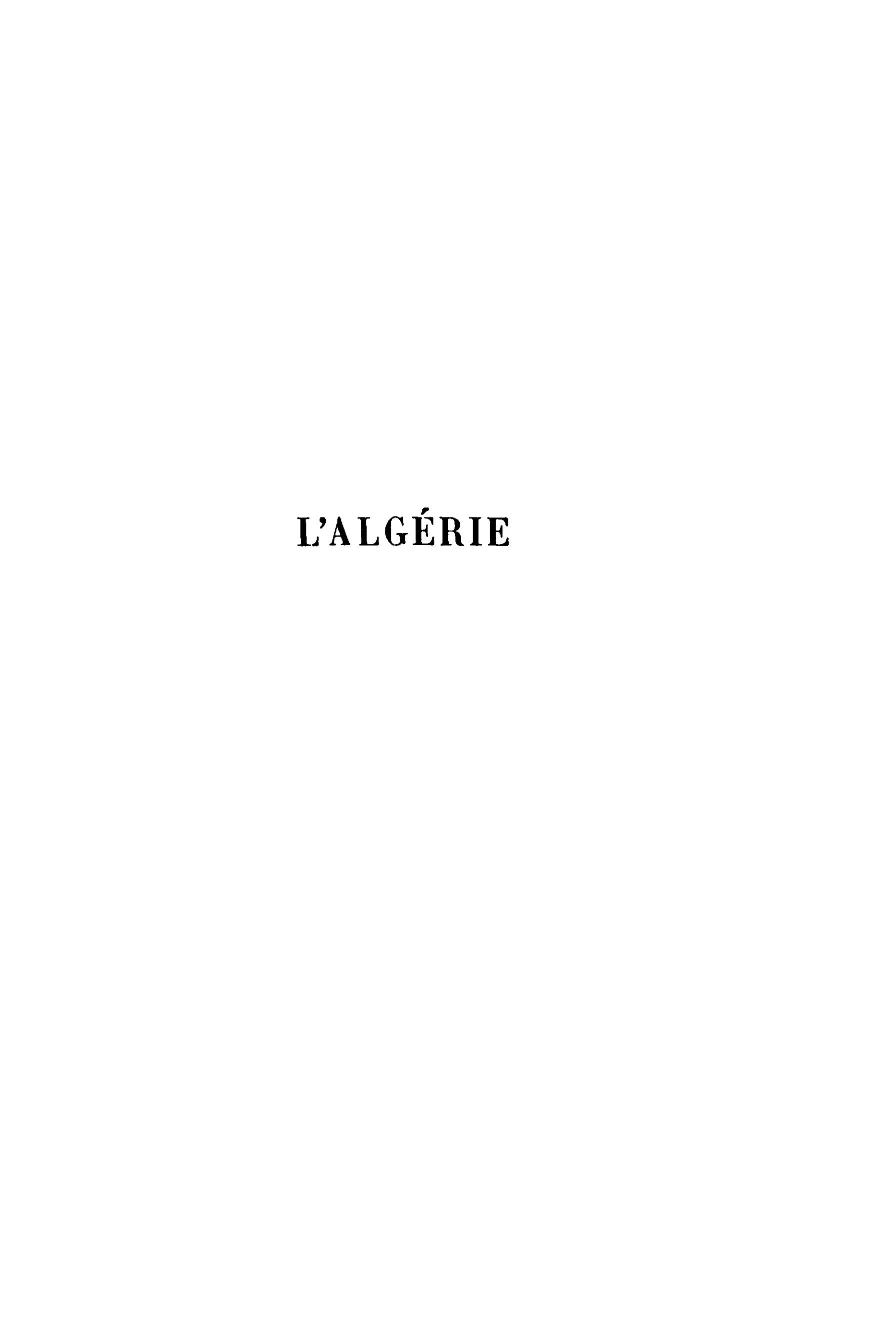
qui avaient leurs assises sur le calcaire ont été endommagées.

Depuis les fortes secousses, il ne se passe pas vingt-quatre heures sans que l'on ressente, à Menton et aux environs, une secousse assez forte pour faire choquer les verres. Du reste, il paraît qu'au tremblement de 1854, beaucoup moins fort que celui-ci, on a senti de petites secousses pendant une quinzaine de jours.

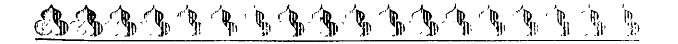
Menton, novembre 1892.

Qui pourrait dire aujourd'hui que Menton a ressemblé pendant plusieurs mois à une ville bombardée, éventrée par les boulets? Elle est devenue la coquette station d'autrefois, propre et élégante. La promenade du Midi, qui longe la mer, est pleine de jolies toilettes, quand les belles promeneuses quittent le jardin public au moment où le soleil va se cacher dans le rocher de Monaco. Le délicieux petit port bordé de vieilles maisons italiennes et dominé par les hauteurs de la vieille ville, est rempli de jolis yachts aux blanches voiles. Le quartier de Garavent se peuple de jolies villas, aux environs de ces roches rouges qui renferment les ossements de nos arrière-grands-pères de l'époque quaternaire. Puis l'Italie, le petit village de Grimaldi perché dans la verdure au-dessus de la gorge abrupte de Saint-Louis ; plus loin encore, allez prendre du vin d'Asti sous la vigne vierge de la Trattoria Gari-

baldi. Vous verrez d'un seul coup d'œil Menton et ses deux baies, Monaco, Eza, le cap Saint-Jean et toutes ces dentelures brodées par la mer dans les roches de la Corniche. Mais qu'a-t-on fait de mon joli cap Martin, de ce bois délicieux qui s'avançait sur la mer, où pendant dix ans, j'allais rêver à l'ombre des grands pins, sur le bord des chemins rocailleux, dans la mousse sèche et cassante, en face de la mer, au milieu des petits oiseaux qui jouaient dans les feuilles? Hélas! maintenant, on y construit des hôtels et des maisons. Les amoureux n'iront plus au cap Martin. Mais ils iront au fond des petits vallons, cueillir des violettes et des primevères au bord des ruisseaux, et se reposer sous les petits bois touffus dans le silence profond si cher à ceux qui aiment.



L'ALGÉRIE



L'ALGÉRIE

1876

Quand pour la première fois de sa vie on s'embarque sur un bateau qui va vous porter sur un rivage inconnu, quand on quitte sa chère France, quand on va au loin réparer une santé délabrée, le cœur se serre ; les souvenirs tristes et agréables arrivent pêle-mêle à l'esprit : les absents, les morts chers à la mémoire, les bons amis, les camarades, les occupations de la vie habituelle ; tout ce qu'on a aimé, tout ce qu'on aime. Au moment où le bateau s'est ébranlé en lâchant ses amarres j'avoue que j'ai senti un frisson et des larmes. Pendant ce temps la terre s'enfuyait toujours et non pas les tristes pensées. Puis le dîner vient changer les idées. Pour un Parisien qui n'a jamais quitté le plancher terrestre, tout est étonnement sur mer : la salle à manger du bateau, les cabines, les petites couchettes étroites, le bruit de la machine, les craquements du navire.

Le matin tous les passagers sont sur le pont ; le soleil est superbe et une brise fraîche vous to-

nifie. Le beau temps rend gai et communicatif, on se groupe; on cause. On aperçoit les Baléares d'abord comme des épaves flottantes. Puis elles se dessinent à l'horizon avec leurs sinuosités, leurs montagnes, leurs villes, leurs bois, leurs charmantes campagnes parsemées de jolies habitations et l'élégant clocher de la cathédrale de Port-Mahon. Vues de loin à travers une lorgnette, sur le pont d'un paquebot, les Baléares semblent un agréable séjour.

A Palma, capitale de l'île Majorque, de 1865 à 1874, le thermomètre n'est descendu que trois fois à zéro. La température moyenne est de 18°. A Mahon, capitale de Minorque, la moyenne est de 17°. L'hiver est plus humide à Mahon qu'à Palma. D'après les observations de l'archiduc Louis de Toscane, il paraît que dans les petites îles d'Ivica et de Formentera la moyenne des mois les plus froids est de 12 à 13°. Le climat des Baléares est donc beaucoup plus doux et en même temps plus humide que la région méditerranéenne voisine. A travers tous les bouleversements cosmiques qui les ont atteintes, elles ont gardé leur caractère européen, tout en puisant quelques traits de leur physionomie à l'Afrique, et couronnant le tout d'un cachet insulaire particulier. A côté des pins d'Alep, des chênes verts, on voit, à travers la campagne, de magnifiques oliviers qui peuvent atteindre 9 mètres de circonférence, des champs de caroubiers, d'immenses jardins d'orangers, dont chaque pied peut donner en une année 3,000 de ces belles *oranges de*

Majorque si recherchées dans toute la France, des figuiers dont chaque arbre peut fournir 150 kilos de figues sèches et la nourriture nécessaire à cinq ou six porcs. Telle est la végétation la plus apparente des Baléares, à laquelle les aloès, les cactus, les palmiers nains, les dattiers parsemés dans les garrigues et dans les jardins, donnent un aspect oriental qui s'harmonise de la manière la plus heureuse avec le style mauresque des constructions agricoles.

Voilà pour les arbres. Quant aux fleurs, nous ne saurions mieux faire que de reproduire ce billet envoyé par Linné en 1770 à Antoine Richard, fils du jardinier en chef de Trianon : « J'ai passé la nuit dernière sans dormir ; je l'ai consacrée tout entière à lire votre Flore, et elle était passée avant que je n'eusse fini ma lecture. Grand Dieu ! qu'ils sont heureux les habitants de ce pays, d'avoir dans leurs prairies toutes ces fleurs qui font l'ornement de nos jardins, même nos jardins académiques ! » Il est vraiment remarquable de voir ces petites îles présenter, dans le bassin limité qu'elles occupent, une végétation spéciale aussi variée. Cette particularité tient à la douceur de leur climat et à leur histoire géologique.

Les diverses parties de l'archipel baléarique, qui ont été tantôt recouvertes en partie par les eaux pendant les périodes d'abaissement, et tantôt réunies à de grandes terres pendant les périodes de soulèvement, ont dû partager le peuplement et la

vie des continents voisins, surtout des péninsules ibérique et italique. C'est en effet avec la végétation de ces deux contrées que celle des Baléares présente le plus de ressemblance. Les flores de la France et de la Barbarie ont, avec celle de ces îles, des affinités moins étendues. Le climat des Baléares est plus chaud que celui de la France, moins ardent et plus humide que celui de la Barbarie. Quant aux plantes qui n'existent que dans les Baléares, il est probable, d'après le docteur Marès, qu'elles existaient autrefois dans les continents voisins où elles ont été détruites par les cataclysmes géologiques. Elles ont résisté dans ces îles, grâce à la ceinture marine qui a protégé ce petit archipel.

Pendant tout le jour nous ne voyons plus que la mer; de temps en temps quelques marsouins viennent sauter à l'avant du navire, ou un goéland s'approche de nous pour guetter les détritus que l'on jette à l'eau.

A 6 heures du matin, nous débarquons à Alger. Un soleil splendide et éblouissant darde ses rayons sur les maisons et les minarets blanchis à la chaux de la vieille ville maure, encadrée d'une agréable verdure. On dirait une masse de soie blanche sur un tapis de satin vert. La mer toute étincelante de lumière, calme et unie, semble, comme une glace immense, refléter les mille lumières des feux du ciel. Sur le quai, au-devant des grandes maisons européennes à cinq étages, on voit grouiller des Arabes pâles, des nègres sou-

riants, des juifs empressés, des Maltais actifs, des Mozabites vigoureux, des Maures placides. La première impression du Parisien est confuse ; elle tient de la féerie, du carnaval, et ce serait ridicule, si l'on n'était dans ce délicieux bain de soleil qui fait tout pardonner quand on vient de quitter le froid et le verglas. Quel admirable agent de bonheur, que ce beau soleil. Quand on le voit le matin, et qu'on est sûr de le voir pendant tout le jour, on désire aller flâner avec lui, l'avoir pour compagnon en regardant la vie de la rue, le calme de la mer, la tranquillité de la campagne ; on n'a pas envie de travailler. Si on reste là sans bouger à regarder l'horizon, on n'a pas besoin de beaucoup manger ; si on s'endort le soir avec lui, sous le toit bleu constellé d'étoiles, on n'éprouve pas la nécessité d'avoir des murs bien clos et des serrures solides. Comme cet astre aimable rend la vie facile et gaie.

Les environs d'Alger sont charmants. Sur les collines, à mi-côte, on est au milieu des haies d'aloès, des champs de mûriers, des eucalyptus et des bananiers. Le sommet du coteau est couronné sur toute son étendue par d'immenses figuiers et de beaux cactus. Voilà ce que les yeux aiment à voir dans le Midi ; des sommets verts et touffus en plein hiver, magnifiquement éclairés. De temps en temps on passe devant de jolies villas, habitées par des Anglais ; on traverse deux villages français, Birkadem et Birmandrais ; ils sont propres, neufs, mais sans animation ; nous nous arrêtons pour regarder

d'élégantes fontaines arabes adossées à des maisons européennes. Elles ressemblent un peu à un autel d'église ; un fronton saillant, carré, avec des faïences multicolores et une inscription arabe, est supporté par deux colonnettes de marbre ; le fond est tapissé de faïences, et de la cuvette s'échappe une eau limpide où bêtes et hommes viennent se rafraîchir.

Sur la grande route nous croisons constamment des petits bourriquets gros comme des chiens et qui portent de lourdes charges en trottinant. Ces gentils animaux, très sympathiques et gracieux, sont conduits par des Arabes horriblement malpropres. Leurs burnous ont pu être blancs autrefois, mais de nos jours ils sont jaunes, crasseux et en loques. Ils sont assis sur le dos de leur âne, la tête dans leur capuchon, et leurs pieds sales sur le cou de leur monture.

Nous quittons la grande route pour entrer dans un petit chemin creusé dans une terre rouge comme de l'ocre, au milieu des champs de blé, de haricots, de vignes, de pommes de terre, bordés d'aloès hauts comme de grandes aubépines. Je ne me lasse pas de les admirer, ces beaux aloès, moi pauvre Parisien, qui n'en n'ai jamais vu que dans les pots de fleurs et décorés du nom pompeux de plantes grasses.

Nous arrivons en face d'un petit sentier très étroit, qui mène au village arabe de Tixerain, habité exclusivement par des indigènes. Entre deux haies de figuiers, grands comme des marronniers, on grimpe toujours et on aperçoit quelques masses blanches au milieu d'un petit bois de cactus. Les

maisons ressemblent à celles des cités de chiffonniers dans la banlieue des grands villes. On entre par une porte basse dans une petite cour, où sur des nattes sont étalés des êtres, paraît-il, humains, mais qui ressemblent fort à des bêtes. Sur cette cour donnent deux ou trois chambres étroites et obscures. L'une d'elles est réservée aux femmes. Quand elles sont jeunes, — et ici la jeunesse des femmes commence à dix ans et finit à vingt ans, — elles ne sortent que pour aller à la fontaine. Le mari arabe les surveille avec une âpre jalousie. Quand elles ont dépassé leur vingtième année, elles sont chargées des soins du ménage et ont une grande liberté.

Les hommes du village sont occupés dans une petite grange, qui représente un cabaret arabe ; ils jouent avec des cartes espagnoles ou à une espèce de jeu de dames. Ils nous regardent passer d'un air béat ; ces gens sales et paresseux connaissent tout le prix et l'agrément de la douce oisiveté.

Sur la terrasse d'une maison en ruines, nous avons une vue splendide sur la campagne et sous nos pieds le village arabe ressemble à un amas de niches à chiens. Au milieu de cette végétation puissante, de ces huttes de sauvages, de ces ombres rouges et violettes qui éclairent la montagne, en face de la mer bleue, je m'aperçois tout à coup que j'ai conservé mon chapeau haut de forme et ma redingote boutonnée. Cette distinction raide est parfaitement grotesque, et ici il faut se débrailler. La nature m'a donné une leçon.

Du haut de la Boudzareah un magnifique panorama se déroule à nos pieds : la luxuriante plaine de la Mitidja, couverte d'une légère vapeur, comme une femme maure de son voile transparent ; les coteaux hérissés de myrtes, de lentisques et de tamaris, des ravins couverts de cactus aux formes tourmentées et bizarres et de bananiers dont les larges feuilles, tombantes comme les branches d'un saule pleureur, semblent vous inviter au repos dont jouit dans ses beaux jours la molle nature d'Orient. Les crêtes du Djurjura sont empourprées par le soleil, qui semble, en se couchant derrière elles, leur envoyer un long baiser de feu. L'atmosphère diaphane semble supprimer les distances et accentuer les contours tout en les adoucissant ; la vue semble douée d'une sensibilité exquise. La mer doucement bercée par la brise est éblouissante comme un lac parsemé d'une multitude de brillantes paillettes. Au delà de cette masse bleue, c'est la France, c'est Paris. Je vous embrasse, cher pays, demeure des êtres aimés. Mes baisers tomberont dans l'eau, mais le bateau des Messageries les recueillera pour vous les porter, avec la confidence de mes chagrins et de mes regrets.

Cette lumière du Midi, elle est la joie du malade ou du souffreteux, et je comprends maintenant cette triste réflexion de Montesquieu, qui écrivait sur la fin de sa vie : « Je m'éveille le matin avec une secrète joie de voir la lumière ; je la contemple avec ravissement et tout le reste du jour je suis

content ; je passe la nuit sans m'éveiller, et le soir quand je vais au lit, une espèce d'engourdissement m'empêche des réflexions. » C'est bien là la vie que mènent les pauvres êtres tristes, c'est la seule qu'ils puissent mener lorsque le chagrin ou la maladie les empêchent de travailler.

Les plaisirs du monde ne sont pas faits pour eux. Cependant à Alger, on peut occuper agréablement ses soirées, en allant au Grand-Théâtre entendre une troupe d'opéra fort convenable, à la Perle écouter les chansonnettes et les vaudevilles, ou assister aux soirées du général Chanzy, dans le superbe palais qu'il habite à Mustapha supérieur, ou passer la journée du dimanche dans la maison de campagne de l'aimable maire d'Alger. On voit là d'élégants officiers et des femmes charmantes ; je crois vraiment que le beau soleil embellit les figures.

En tout cas, il sait bien embellir la nature. Dans le Nord, en hiver, quand tout est tondu et pelé sur la terre, il est peu agréable de voir des tas de neige. Ici, quand il fait froid pendant quelques jours, rien n'est plus beau que de voir sous le ciel les cimes neigeuses devenir éclatantes, comme la perruque poudrée d'une vieille marquise, éclairée par les vacillantes lumières des lustres.

Le climat d'Alger est excessivement traître. Malheur à celui qui se promène sans paletot sur les quais ou la place du Gouvernement, au moment du coucher du soleil, surtout s'il n'est pas déjà accli-

maté. Les temps humides, malheureusement assez fréquents, procurent une impression de froid pénétrant et pénible. Mais le grand ennemi d'Alger, c'est le sirocco. Ce vent sec et brûlant, dont les rafales ardentes pénètrent à travers les appartements les mieux clos, vous énerve, vous empêche de dormir, de travailler, de manger, vous fatigue, vous oppresse, et vous procure une soif ardente.

On a fait à Alger, dans l'Alger moderne, les maisons beaucoup trop hautes, les rues beaucoup trop larges et droites. Dans le Midi, il ne faut pas habiter des maisons élevées, mais de petites villas, hors de la ville, au milieu de la campagne. En Orient, les habitations ne sont jamais hautes, surtout dans les villes où les rues sont très étroites, pour éviter le soleil. Aussi, à Alger et dans les grandes villes de notre colonie, les belles rues modernes sont inhabitables l'été. Tout le monde conçoit la vérité de cette observation; mais la routine ne pourra jamais faire comprendre à la population européenne que les habitudes de la vie changent avec les climats. Et ce que nous disons de l'habitation, nous le répéterons pour les aliments, les boissons, les vêtements, etc. Ce n'est pas à dire que nous conseillons aux Européens d'emprunter aux Arabes leur hygiène. A Dieu ne plaise! Il n'y a rien à emprunter aux peuples en décadence, ils n'ont que les vices de leurs anciennes vertus.

Alger possède un des plus beaux hôpitaux mili-

taires que j'aie jamais visités. Il est construit au milieu d'un immense parc, au bord de la mer, au pied de la montagne. Les bâtiments sont séparés par des jardins et reliés par des promenoirs ou des terrasses. Le pavillon réservé aux officiers malades, est un joli palais arabe restauré avec beaucoup de goût. Tout cela est si beau, si luxueux, que les pauvres soldats, en sortant de l'hôpital, doivent trouver que la caserne est bien triste.

Il faut aller passer une matinée à Bouffarik, un jour de marché. Sous les énormes platanes de l'ancienne place, vous vous promenez au milieu d'une nuée d'Arabes enveloppés dans leurs burnous blancs, leur tête est couverte de capuchons pointus, et ils ressemblent à une armée de moines coiffés de casques à pointe. Chacun crie, appelle, rit, pousse ou bouscule un mouton ou un veau, et discute des marchés interminables. A côté des Arabes sales et bruyants, on voit les gros fermiers espagnols, sérieux et propres, avec leur veste de velours luisant et leur large sombrero gris, semblable au grand chapeau des porteurs de farines aux halles. Plus loin les Mozabites drapés dans leurs burnous bruns font les gros ouvrages et portent les fardeaux. Dans un coin, un mendiant arabe chante sur un ton monotone et traînant; comme dans nos pays, il s'est fait accompagner par une petite fille; tous deux sont habillés avec des morceaux de vieux tapis. Quelques gardiens de bestiaux, ordinairement des Kabyles, portent de vieilles défroques de sol-

dats. Les colons, les bouviers, les paysans français sont en vareuse; aucun ne porte la blouse nationale. Les paysans espagnols, vêtus de drap gris clair, portent sur la tête un mouchoir de couleur.

Sur les bords du marché, il y a des marchands de bric-à-brac, de vieilles ferrailles, de bibelots, de toiles multicolores, des raccommodeurs de souliers, des pâtissiers, des étalages de selles et de harnais bariolés, des cafés en plein air composés d'un banc, d'une natte, d'un foyer sur lequel chauffe le café, et de quelques petites tasses. Il n'y a pas une femme arabe dans tout le marché.

Les maquignons surveillent leurs chevaux. Les petits bœufs sont attachés par les deux pattes de devant, et quand ils veulent sauter, ils tombent sur les genoux. Les moutons, les agneaux, les veaux, les chèvres, les boucs grouillent dans la boue qui forme un mastic avec les feuilles mortes des platanes. Les bouchers tuent et écorchent les animaux qu'ils vont débiter aux colons des alentours; leurs victimes sont accrochées, encore toutes fraîches, entièrement dénudées, la poitrine ouverte et écartée par des morceaux de bambous. On voit encore les petits muscles superficiels de leur face et de leur cou tressaillir et se contracter légèrement. Au fond du marché une bande d'Arabes regardent, ébahis comme des enfants, la toile enluminée d'un cirque ambulant. Vers onze heures, tout ce monde commence à se disperser, et les bêtes fatiguées comme les hommes commencent à

faire entendre des bêlements et des beuglements. C'est la fin du marché.

Autour de Bouffarik, la plaine de la Mitidja est le premier grand centre de culture de la province d'Alger. Cette plaine, autrefois riche et pleine de vestiges de la culture et de l'exploitation romaine, de puits, de moulins, de turbines, était au moment de la conquête un véritable maquis impénétrable, couvert de palmiers nains, de broussailles, de lentisques, de ronces, de bruyères, de scilles, de myrtes, si touffus qu'ils disputaient l'air et la lumière à quelques beaux arbres disséminés çà et là : oliviers et orangers sauvages, ormeaux, tuyas. En quelques années, cette forêt vierge d'arbres rabougris, a été attaquée et tailladée par de hardis colons français, qui n'avaient que leur charrette pour logement, couchaient avec leurs faucheurs et leurs défricheurs dans des camps fortifiés. Car il fallait se défendre contre les Arabes et les bêtes féroces, ce qui n'empêchait pas les panthères, les hyènes et les chacals de venir manger un cheval ou un âne pendant la nuit.

Ces animaux de proie n'ont pas encore abandonné le fond de la plaine, du côté du Mazafran. Quand j'habitais chez mon ami le Dr Marès, nous avons trouvé un matin devant la maison une tête d'âne, une patte et une carcasse. C'étaient les restes du malheureux bourriquet de notre voisin Abdallah, qui avait été dévoré pendant la nuit, pendant qu'il dormait paisiblement et librement au clair de la lune.

Dans la plaine on peut chasser le chacal. Mais la chasse facile et favorite est celle des perdrix rouges et des vanneaux. Au bord des grands trous d'eau salée ou magnésienne, des fossés bordés d'immenses roseaux, ou des cours d'eau qui roulent au milieu des trembles, on peut tuer des bécasses, des bécassines, des pluviers et des macreuses. Dans les bois qui tapissent les coteaux et qui montent jusqu'à El Goléah, on trouve des sangliers, mais de petite race, et même quelques chats sauvages.

On rencontre dans la plaine des gens de toutes les nationalités. Les ouvriers agricoles sont Arabes; les défricheurs sont Espagnols ou Allemands. Les Allemands sont peu nombreux; ce sont généralement des déserteurs ou des échappés de prison; ils ont le défaut de s'enivrer dès qu'ils ont quelque argent. Les Espagnols sont sobres et durs à l'ouvrage; ils sont très résistants aux fatigues et surtout au climat; on voit qu'ils sont formés d'un amalgame de germes sarrasins et européens. Ils vivent dans des gourbis très primitifs, meublés d'un grand lit surmonté d'une Madone, et d'un foyer formé de deux pierres disposées à angle ouvert du côté de la porte. De cette façon les frais d'une cheminée sont évités.

Les gourbis arabes ne sont pas plus luxueux et compliqués : on les construit avec des pieux, des roseaux, de la terre et de la fiente d'animaux. Ils sont isolés, ou groupés en un village. Quelquefois dans le village, plusieurs gourbis des membres d'une même famille sont réunis ensemble et forment

alors un douar. Quand on approche de ces habitations, on est reçu par une bande de chiens maigres et couverts de boue ou de poussière, qui ont l'air de vouloir vous dévorer. Mais si vous faites semblant de leur lancer une pierre ou votre chapeau, ils se sauvent à toutes jambes.

Dans une famille d'Arabes aisés, l'habitation se compose de trois gourbis séparés par une cour remplie de boue et d'immondices. Un de ces gourbis est réservé au coucher, un autre sert de refuge aux animaux, et le troisième est à la fois le salon et la salle à manger. C'est là que le maître de la maison vous invite à partager le kousskouss, plat national des Arabes. Le mobilier se compose d'une natte, rarement d'un tapis, et des ustensiles de cuisine : plats à kousskouss, tamis, poêle à frire et moulin à farine. A la porte la troupe des moutards lance un coup d'œil timide et curieux ; les mioches arabes sont aussi gourmands que les nôtres, et ils espèrent toujours attraper un petit morceau de galette de son ; les enfants sont généralement très jolis, comme tous ceux qui vivent constamment en plein air. Les Arabes adorent leurs enfants et les femmes les soignent bien. Les petits bébés qui ne marchent pas bien, sont attachés dans un berceau suspendu au mur, pour que les chiens ou les cochons affamés ne viennent pas leur ronger la figure ou les mains. J'ai pu, comme médecin, voir les jeunes femmes à visage découvert, avec leur grande tunique bleue ou rouge ; je les ai toutes trouvées

laides. J'en ai vu de près plus d'une centaine, et je ne peux pas dire que j'aie rencontré une jolie Arabe, une femme ressemblant à une jolie Européenne.

A la tombée de la nuit, sur le bord des routes noires, on croise des rangées d'Arabes qui sont assis sur le bord du chemin, les pieds dans la boue ; les uns mangent un morceau de pain, les autres les pieds dans la bourbe causent entre eux, ou s'étendent le long d'une touffe de palmiers nains, en regardant le ciel. Ces Arabes sont de bons gardiens, ils restent des journées entières sans bouger et sans se fatiguer de leur immobilité. Mais ce sont de piètres ouvriers, ils ne sont ni vigoureux ni travailleurs. Les jeunes gens sont insolents, fainéants, têtus et menteurs ; il faut les battre pour arriver à les diriger. Quand ils sont adultes, ils ont à la centième puissance les défauts des paysans d'Europe. Aussi le malheureux colon doit-il sans cesse se défendre contre eux. Très souvent les Arabes ont des bestiaux et n'ont pas de terre pour les faire pâturer ; ils se contentent de les faire paître sur les propriétés du colon voisin, qui ne peut guère faire punir les maraudeurs, parce que l'Arabe se dit indigent et incapable de payer l'amende, ou bien prétend qu'il fait partie d'une tribu dont la propriété est commune.

J'ai rencontré, aux environs de Blidah, un superbe Arabe mâtiné de nègre, gros fermier de la plaine. A cheval il était superbe. C'était un homme

agréable, mais répondant aux questions avec une gravité et une impassibilité de grand seigneur qui vous intimidaient. Il arrivait de la Mecque et était très fier d'en rapporter une bague faite d'or et de fer, sur laquelle était gravée une parole sacrée, et une amulette suspendue au cou de son cheval. Quand on cause avec des Arabes de toutes les conditions, on voit qu'ils ne comprennent pas la religion comme nous autres modernes ; ils ne recherchent pas en elle la source de toutes les vertus, ils lui demandent un état d'âme agréable et surtout la certitude de ne pas souffrir dans l'autre monde. Ils adorent parler politique, connaissent tout ce qui se passe dans le monde musulman de Stamboul à Mogador. Ils savent même que Boukkara a été pris par les Russes et cette nouvelle leur est fort désagréable.

Le peuple arabe souffre profondément de notre domination ; il aimerait beaucoup mieux être paternellement volé et battu par ses chefs, que gouverné et protégé par nous. Et puis, il aime à se disputer, à se battre avec ses voisins ; il faut renoncer à ce grand plaisir ; c'est dur. Aussi espère-t-il qu'un Messie vengeur viendra nous chasser et nous jeter dans les flots de la mer ou sur les sables du désert. Les Arabes, les Kabyles, les Touaregs raisonnent de même. Ils se croient les membres de la famille humaine la plus importante de la terre et la plus agréable à Dieu. Et souvent, malheureusement pour nous, ils sont prêts à soutenir leur in-

dépendance au prix de leur vie. Si, dans un combat, on fait grâce à un prisonnier arabe ou kabyle, il essayera de tuer son bienfaiteur, et le déclarera fièrement avant d'être mis en liberté ; il ne connaît pas nos grandes générosités d'artistes civilisés.

Il y a presque toujours à Alger quelques Touaregs que l'on a capturés sur les bords du désert. Ils sont habillés comme des femmes avec un voile sur la tête et le bas de la figure. Cet usage est nécessité par les tourbillons de sable qui, dans le désert, viennent fouetter le visage. Mais un Touareg est bien trop fier et poseur pour accepter cette explication devant un étranger, et il prétend qu'il porte un voile devant la bouche parce qu'il n'est pas digne d'un homme libre de montrer qu'il a besoin de manger.

Dans la plaine de la Mitidja, les colons français habitent des maisons de paysans, des fermes simples, comme celles de la Provence. Tout autour, ils plantent des eucalyptus. Quand ces arbres, que l'on a importés d'Australie, ont quatre ou cinq ans, au-dessous d'eux les broussailles ne repoussent plus et l'assainissement du sol est complet. Mais il est difficile de les conserver pendant l'année qui suit la plantation, car les animaux broutent les pousses ou cassent les petites branches en se grattant. L'*Eucalyptus globulus*, le plus cultivé en Algérie, donne un bois excellent qui sert à faire des mâts de navires, des poteaux télégraphiques et des tra-

verses de chemin de fer; il fournit aussi une essence qui a quelques emplois médicaux.

Pendant les années qui ont suivi la conquête, on croyait que l'Algérie était un pays tropical et qu'on devait y cultiver le sucre, le café, l'indigo et la vanille comme à la Guadeloupe. Aujourd'hui on y cultive le blé et la vigne comme sous les Romains, on utilise aussi l'alfa, les mines de fer, les pâturages, le lin. La culture très délicate des fleurs pour la parfumerie et du tabac à fumer et à chiquer est peu développée, elle ne peut être guère rémunératrice dans un pays où les bons ouvriers sont rares et doivent recevoir des salaires considérables.

Le défrichement est une des opérations les plus pénibles de la colonisation. Elle prend un temps considérable et recule ainsi le moment où la terre pourra être préparée pour la culture. Le défricheur prend le bois défriché, en fait du charbon; souvent le propriétaire lui accorde la location gratuite de la terre défrichée pendant un an. Les défricheurs sont exposés à la fièvre typhoïde et à la fièvre intermittente. Dans la plaine de la Mitidja la terre, inculte depuis des siècles, contient des détritus animaux et végétaux dans un état de putréfaction plus ou moins avancée. Tous ces germes morbides mijotent dans une humidité marécageuse et montent dans l'air avec la vapeur d'eau sous forme de brouillard. Le matin ou le soir, on aperçoit ces buées basses et épaisses qui restent stagnantes au-dessus des ruisseaux et des fossés de drainage. Après les pluies, quand les

oueds débordent et couvrent leurs bords de limon, la plaine entière est couverte d'un voile bleuâtre qui flotte à un demi-mètre de hauteur comme s'il était tendu à perte de vue. Tout contre la montagne, ce brouillard est blanc, et on croirait voir un immense linceul sortir de ses flancs. Au-dessus de cette masse cotonneuse, on aperçoit au loin la cime des arbres, qui selon leur étendue et leur forme, semblent être de petits buissons suspendus dans la buée, ou de petits îlots perdus dans un grand lac. Quand vers neuf heures du matin tout ce brouillard se dissipe, les mottes de terre labourée, encore tout humides, brillent au soleil comme des blocs de marbre sombre et poli.

Blidah est une jolie ville de garnison ; on y rencontre dans les rues des turcos, des enfants de troupes, des chasseurs d'Afrique. La campagne qui l'entoure est gaie et animée. Sur les bords d'un torrent, aux rives escarpées, des femmes arabes, complètement enveloppées d'une grande couverture, se cachent la figure et ne laissent voir qu'un œil brillant. Elles font la lessive dans une grande chaudière. Autour d'elles vagabondent des troupes d'oies et de dindons ; des bœufs tachetés de noir paissent tranquillement. Un singe échappé des gorges de la Chiffa, est très occupé à décortiquer une orange. Des porteurs d'eau courent avec une belle amphore de cuivre sur l'épaule. Près d'un gourbi un vieux corricolo détraqué sert d'étable à des cochons et de niche à des chiens. Un groupe d'Arabes joue au bouchon

en poussant des cris gutturaux. Dans le lointain la montagne tailladée de ravins profonds élève vers le ciel ses sommets neigeux et descend dans la plaine par des pentes boisées ou couvertes de frais pâturages. A l'entrée d'une vallée un champ d'orangers éclairé par le soleil de midi ressemble à un tapis vert poudré d'or.

Bône est une ville importante. C'est dimanche, la messe vient de finir. Les belles dames de l'endroit ont mis leurs plus claires toilettes et les promènent lentement sous les arcades. Les maris donnent le bras à leurs femmes, et les bébés suivent en dormant sur les bras des nourrices. De vieux Arabes majestueux assis sur le trottoir, et les vieilles juives, du fond de leurs boutiques, regardent passer cette foule. Des décrotteurs arabes tout souriant vous mettent leur tabouret entre les pieds en criant : Cirer comme la glace!

A cette heure le marché est déjà vide; un agent de police arabe, tout de neuf habillé, écoute ses pas qui résonnent sur les dalles, et surveille quelques tas de crevettes et de coquillages. Dans le vieux bazar des jets de lumière viennent errer autour des antres obscurs et vides. Il est une heure, la chaleur est étouffante, la ville est à table, ou fait la sieste.

Mais la campagne est toujours belle à voir. Sous les allées ombreuses il est agréable de se reposer; on n'est dérangé que par de rares corricolos bondés d'Arabes qui vous lancent en passant des bouffées de poussière. Puis règne le silence troublé de

temps en temps par des oiseaux qui causent, par les réflexions bruyantes d'une grenouille, par un coup de vent qui fait claquer les feuilles sèches des saules, par une grande grue qui s'envole. Tout autour, des petits bœufs traînent la charrue; les chèvres et les moutons, les vaches et les chevaux paissent ensemble. Un petit torrent roule ses eaux entre les roseaux ou les lauriers-roses, et se perd au milieu des haies d'aloès pleureurs ou de cactus tortueux comme d'inextricables paquets de cordes. A l'horizon, sur une colline verte, on aperçoit une couba blanche au milieu des oliviers. Tout cela n'est rien, mais quelle lumière rend ces riens enchanteurs!

Adieu, l'Algérie, Adieu! chers amis qui m'avez soutenu dans les mauvais jours, qui m'avez choyé comme un des vôtres, adieu et merci. Vous reverrai-je jamais, vous dont j'ai partagé la vie pendant de longs mois? Quelle triste destinée que l'existence d'un malade qui court après la santé, qui erre de ville en ville, s'attachant à ceux qui le plaignent et l'aident, puis brisant ces liens d'affection, et laissant un peu de son cœur, de son cœur de souffreteux, aux ronces du chemin. Quitter un pays hospitalier, de bons amis, l'endroit où on a éprouvé un peu de consolation et de bonheur, et partir pour l'éternel inconnu qui nous attend, cela vous donne un serrement de cœur, un vertige, une langueur fade qui vous torture.

Sur le bateau, le mistral nous enveloppe pendant la nuit et nous roulons comme des tontons; le lende-

main matin sur soixante-treize passagers nous ne sommes que six à table. J'étais tout fier de ma résistance, quand vers le soir la monotonie du secouement et le désœuvrement commencent à m'énerver ; je sens le malaise qui m'envahit. Mais le capitaine, qui veut bien s'intéresser à moi, me propose un petit verre d'eau-de-vie et une partie de rubicon. Son conseil fut excellent ; mon esprit et mon estomac occupés éloignèrent le fâcheux mal de mer, et je ne m'insurgeai plus contre le vent et la pluie qui m'empêchaient d'aller flâner sur le pont. Merci, capitaine.

Nous voilà arrivés en vue de Marseille. De grand matin j'aperçois les rayons du soleil qui frétillent dans ma cabine. Je saute sur le pont ; là on est inondé de lumière et aussi de brume. Le navire marche lentement ; à chaque instant il est obligé de faire des manœuvres rapides pour éviter des caboteurs ou des bateaux de pêche qui ont le vent contraire. Enfin à onze heures nous arrivons entre deux lignes de rochers sauvages et abrupts, blanchis par le sel et le soleil, nous longeons le château d'If et nous abordons sur la terre de France.

Ceux qui n'ont pas quitté pendant de longs mois le sol de cette chère France, ceux qui n'ont pas été malheureux loin d'elle, ne savent pas quel éclair de joie vient illuminer l'âme, quand on foule de nouveau cette terre bien-aimée. On va retrouver les êtres et les choses qui forment le milieu nécessaire au bonheur de la vie. L'amour du pays, le bonheur

en cette vie, ne sont pas faits de grandes idées géniales, de suprêmes conceptions ; c'est l'ensemble d'idées et de faits très simples, de souvenirs précis, d'espérances facilement réalisées.

Je traverse rapidement Marseille et je vais à Hyères. Ici l'air est plus agréable à respirer et plus vivifiant qu'à Alger. Il fait moins humide, mais il faut se méfier du vent qui vous glace à l'ombre, tandis que vous étiez grillés au soleil. La ville est séparée de la mer par une longue plaine, couverte de petits arbres fruitiers et de cultures maraîchères, et coupée de temps en temps par une bande d'ifs, noirs comme des catafalques.

La basse ville, habitée par les étrangers, est une suite interminable d'hôtels et de pensions. Les rues sont bordées de palmiers ; mais quels palmiers, de vrais plumeaux en comparaison des palmiers d'Afrique. Ces pauvres arbres au feuillage étriqué semblent sous ce ciel de Provence aussi malheureux que les petits cactus ou les aloès maigrichons, qui ont l'air de malades auxquels le climat n'a pas réussi.

Combien j'aime mieux, en Provence, me promener dans les champs au milieu des oliviers au léger feuillage, des cerisiers, des abricotiers, des amandiers, des pêchers, couverts de fleurs blanches ou roses, des bordures de giroflées et de grosses marguerites. C'est frais, c'est gai, ça sent bon. Comme l'air est doux, comme on se sent aimable dans cette nature qui offre ses charmes avec tant de grâce.

Comment existe-t-il encore des gens délicats et fortunés qui passent dans le nord les derniers mois de l'hiver, qui végètent dans le froid et l'obscurité, au lieu de vivre dans le soleil et la lumière du Midi !

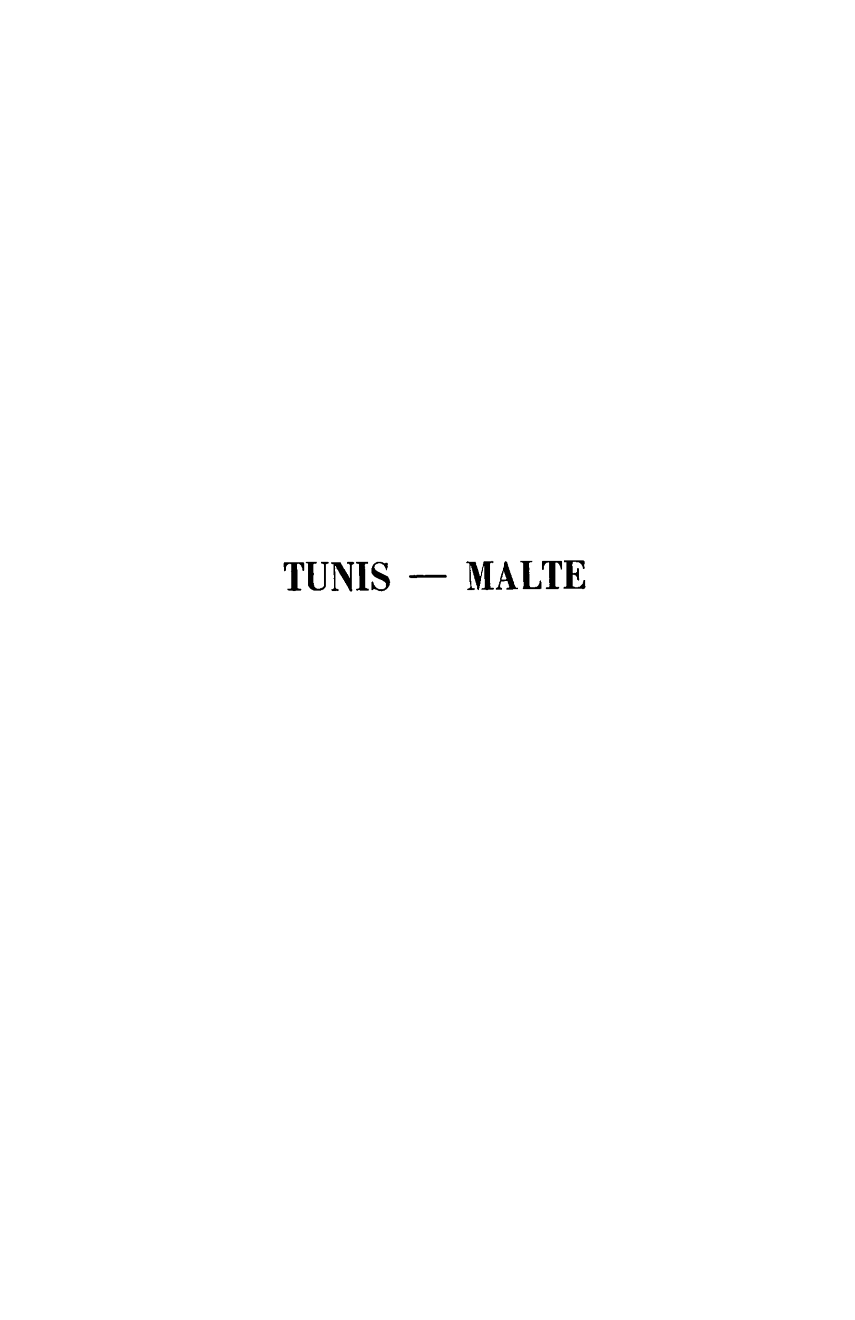
La haute ville d'Hyères est accrochée à une montagne à pic surmontée des restes d'un vieux château fort, un vrai nid de hiboux. Les rues sont sales et étroites comme dans le vieux Marseille, mais bien plus larges que dans les villes arabes. Du haut de la ville on a une vue superbe sur les salines de la baie, les îles d'Hyères, les collines boisées de sapins et d'oliviers et la plaine d'un vert tendre.

Il faut aller visiter le jardin horticole ; c'est un vrai petit bois de Boulogne. On y voit même un lac avec des canards. En voilà une bande ; ils sont gros et gras, avec le corps blanc et la tête noire. Tranquillement étendus au soleil, à la file, ils pensent. A quoi peuvent penser des canards ? Probablement aux mêmes choses que nous. Je leur jette du pain, ils se précipitent tous dessus, se battent et se disputent ; ils pensent à se goberger et à s'approprier le plus possible du bien commun. Quand, bien repus, ils se traînent en dodelinant jusque sur l'eau, on voit les gros mâles, les beaux de la tribu, suivis par une petite cane, toute mignonne et gracieuse, et les pauvres vilains canards viennent rôder autour de ces heureux, qui vont isoler leur bonheur dans une anse retirée, à l'ombre

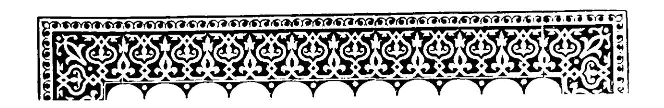
des touffes de roseaux. Ils ne sont pas plus bêtes que nous, les canards !

Autour d'un jet d'eau voilà un cygne qui court après une chèvre et lui mord la queue. La malheureuse chèvre est attachée et ne peut fuir. Les cygnes pensent, comme les hommes, qu'il est doux de battre un faible ennemi qui ne peut s'échapper.

Quand on se promène à Hyères, il faut marcher pendant une demi-heure entre deux rangées de murs qui bordent les espaliers. Cette mode est bien agréable pour les espaliers, mais fort peu pour les promeneurs. Comme il est plus gai d'errer dans les pays où les chemins sont bordés de haies, de ces haies débonnaires, à travers lesquelles on voit les herbes, les arbres, les gens et les bêtes, qui vous permettent de prendre part à la vie de la nature. Oh! les murs, Dieu qu'ils sont laids dans la campagne; on devrait les écraser d'impôts.



TUNIS — MALTE



TUNIS

Mai 1884.

Quand on débarque, le matin, par une forte brise, dans la rade de la Goulette, ouverte à tous les vents, qu'on est secoué, aspergé par la mer, dans une mauvaise coquille de noix, on n'est guère bien disposé pour ces rives dont l'accueil est peu agréable. Mais cette fâcheuse impression disparaît vite : il faut voir ce soleil levant éclairer la baie, plaquer ses rayons ardents sur les masses blanches de Sidi-Bou-Saïd et plonger dans une tendre vapeur bleuâtre le fond du lac où Tunis se cache. Au moment où nous arrivons, toute la population de Tunis s'avance le long du chemin d'Hamman el Lif pour se rendre aux courses, et vers trois heures arrivent pêle-mêle des voitures, des cavaliers, des piétons, des trains bondés d'Arabes et d'Européens. Toute cette cohue cosmopolite et multicolore se case sous la direction de braves zaptiés beylicaux, de vrais soldats de féerie. La chaleur débraille tout, elle est absolument contraire à la tunique boutonnée et à la discipline. Protégez, mais ne serrez

pas, voilà la vraie formule qui s'imposera forcément aux habilleurs et habilleuses de l'Orient. Sous ce soleil de plomb, combien j'aime mieux ces grands sacs de satin flottant sur le corps des grosses juives, que ces robes étriquées qui pincent mal les hanches rebondies des Italiennes obèses, installées sur les tribunes du pesage. Le sac flottant, le vieux rideau drapé, le lâche, le débraillé, voilà le dernier mot de l'élégance en Orient, et il en cuira toujours aux Européens d'oublier ces usages, car la vraie mode marche de pair avec la bonne hygiène. Ici, il faut se donner de l'air et se couvrir à toutes les minutes; il faut pouvoir souffler à son aise, et le corset doit être proscrit.

Tout ceci est pour vous dire que le personnel féminin du pesage, brillamment toiletté, n'est guère élégant, et que je pourrai facilement concentrer tous mes regards sur la partie technique des courses. Des officiers de chasseurs d'Afrique sautent avec hardiesse et ardeur des obstacles variés, et fort heureusement tout se passe sans accident. On se croirait au concours hippique, si la lumière éclatante ne faisait briller devant nous le grand lac d'El Baïhra comme une large feuille de métal poli, et si en dehors des cercles de l'enceinte ne se pressait une foule bigarrée, grouillante, remuante, bruyante, d'Arabes à pied, à cheval, à bourriquet, se jouant des ardeurs du soleil sous leur immense chapeau de paille large comme un toit, ou sous leur épais turban en forme de fond de casserole.

Tous ces gens se pressent tout à coup vers la barrière, derrière les zaptiés, qui ont toutes les peines du monde à les maintenir. Voilà la fantasia qui commence. Nous voici transportés du concours hippique au Cirque. Quelle grâce, quelle habileté, quelle élégance, quelle force ont ces enfants du soleil et du désert; quelle souplesse et quelle dextérité ont leurs chevaux. Tous deux tiennent du chat et du serpent; comme eux, ils coulent, glissent, se dressent, s'élancent, s'abattent tour à tour. Nous n'avons certes rien vu de plus fort qu'à l'Hippodrome ou que chez M. Franconi, mais ce que nous avons vu, ce sont des gaillards beaux comme des dieux, élégants comme des princes, convaincus comme des apôtres, comédiens comme des pitres, fiers comme des pages, s'amuser, s'exciter, se griser pour leur compte en charmant le public. La poudre qu'ils tiraient aux moineaux les enflammait véritablement ; les deux tambourins et la flûte arabe qui psalmodiaient une mélodie monotone, mais progressivement rapide et montante, les hallucinaient si bien, pendant qu'ils caracolaient en cadence en simulant du fusil et du sabre des combats imaginaires, que l'un des acteurs tomba inerte, comme s'il était complètement hypnotisé.

L'Arabe est rusé, vaniteux, coquet, et surtout nerveux. C'est un véritable hystérique ; on le fascine comme une poule ; puis, il vous échappe comme une couleuvre. Comme tous les êtres insaisissables, il est sans cesse à la poursuite de quelque

agent mystérieux. En Europe, l'homme est attiré par l'amour et la religion. L'Arabe respecte trop peu la femme pour être fasciné par elle. Il se rejette sur le fanatisme religieux, et, comme les idées spéculatives d'adoration ne suffisent pas à enchaîner son esprit peu habile aux pensées abstraites, il appelle à son secours des moyens physiques de fascination. D'abord, la musique criarde, ardente ou sourde qui entraîne par son rythme sans cesse croissant d'intensité, qui agace, qui excite, qui vous pousse invinciblement à un mouvement toujours identique, toujours plus rapide, qui semble, après avoir anéanti votre système nerveux épuisé par la surexcitation, vous enlever au monde extérieur. Les pratiques des derviches hurleurs, tourneurs, ou des Aïssaouas ne sont pas autre chose que des méthodes plus ou moins étranges, plus ou moins grotesques, plus ou moins cruelles d'hypnotisation.

D'autres Arabes cherchent encore cette béatitude de la fascination dans l'opium, le haschisch ou l'alcool. C'est plus cru, ce n'est plus déguisé sous le voile de rites religieux ; mais que voulez-vous? il est si difficile d'entrer dans ces confréries musulmanes, qu'il fallait bien admettre une hypnotisation laïque, à côté de l'hypnotisation sacrée. Les castes ont beau vouloir se réserver le bien-être, le flot monte : tous veulent leur part de ce bonheur et la trouvent où ils peuvent. A ce point de vue chacun est égal devant le besoin et le pouvoir de s'abrutir.

Nous sommes bien loin des courses ; aussi, si

vous le voulez bien, quittons-les. Du reste, le bey du camp vient de donner le signal du départ et d'entrer dans un vieux coupé antique et fort peu solennel. La musique des zouaves lui a joué la *Marseillaise* tunisienne, et il part content, souriant dans sa barbe teinte qui forme autour de ses joues comme un bandeau. Enfin, nous imitons le bey et notre voiture prend la queue comme à Longchamps. On gagne la route à travers les terres plus ou moins labourées, puis nous filons au milieu de landaus poussiéreux, de breaks, de victorias défraîchies, de harnais sans brillant; décidément le vernis n'est pas à son aise en Orient. Le soleil ne laisse pas le moindre lustre à tout ce qu'il lèche de ses rayons ardents.

Il se cache furtivement derrière les collines dénudées, ce vigoureux dessécheur de la terre et des eaux. Une demi-lueur douce et tendre repose les yeux, et, sans être ébloui, on peut regarder les acteurs de la fantasia retourner paisiblement dans leur village, secouant la poussière de leurs jolies vestes de soie bleue ou rose, rajustant leurs élégantes poudrières d'argent repoussé, laissant flotter au gré de leur monture leurs larges étriers finement brodés d'or.

Puis, nous croisons une bande de nègres qui revient d'une mosquée avec ses étendards verts et rouges flottant au vent; toutes ces épaisses figures d'ébène luisante sont soigneusement empaquetées dans de larges étoffes d'une blancheur éblouissante; leurs gros yeux ronds et leurs lèvres lippues sourient

aux passants pendant qu'un vieux tambour bat invariablement la même note — toujours, bon nègre. — Plus loin, un pauvre petit bourriquet trottine avec ses paniers chargés d'oranges qui tombent jusqu'à ses sabots; derrière lui court un portefaix arabe la tête coiffée d'un vieux sac, le corps couvert d'une chemise serrée à la ceinture, les jambes et les pieds nus. Dans sa course, on reconnaît à peine où commence sa peau et où finit son vêtement; le tout a une couleur bistrée, comme une infusion de tabac. Sur le bord de la route une rangée de travailleurs courbés sur un champ coupent de l'orge. La longue tunique blanche des hommes, la large robe bleue des femmes, les kabans gris des enfants, forment des taches harmonieuses sur la teinte terne des champs poussiéreux. Leurs grandes ombres noires et agitées semblent se jouer dans la moisson comme des nuages sur le ciel.

Derrière eux, sur une montagne pierreuse et désolée, on aperçoit dans la cour d'une kouba un palmier dont les grandes branches mollement penchées semblent décrire de gracieuses arabesques de douce verdure sur des murs d'une blancheur éclatante. Aux portes de la ville un vieux nègre aveugle, à la barbe grise, demande l'aumône avec des sons rauques; à ses côtés gît une femme arabe dont le nez est mangé et la bouche ulcéreuse, et qui chasse les mouches de ses plaies avec un chiffon sordide; à ses pieds dans un vieux burnous grouillent deux amours de petits négrillons bou-

dinés dans de vieilles chemises roses en loques, la tête recouverte d'un capuchon : on dirait de petits poussins lutinant dans un nid.

En entrant dans la ville, nous croisons une plantureuse négresse enceinte, marchant fièrement drapée dans une superbe chemise rose, portant haut sa maternité comme un panache. Tout le long des rues, la haie est faite par un cordon d'Arabes nonchalamment accroupis sur leurs talons ; les uns nous regardent silencieusement, les autres ne détournent pas la tête pendant notre passage, écoutant, la bouche ou les yeux béants, un beau parleur qui raconte un conte à dormir debout ; d'autres, enfin, se disputent en criant comme des enragés. On croit qu'ils vont s'entre-tuer ; leurs traits se contractent, leurs yeux flambloient, leurs bras font des gestes brusques, saccadés et menaçants ; ils s'approchent en se mesurant. Puis, un vieil Arabe, coiffé du turban vert des pèlerins de la Mecque, s'approche, leur dit sentencieusement quelques paroles d'un ton calme et placide, et tout à coup ce violent orage s'apaise ; ils s'accroupissent de nouveau, égrènent leurs chapelets et attendent avec tranquillité qu'un nouvel incident vienne les tirer de leur torpeur béate. C'est bien doux de ne rien faire, mais c'est fatigant à la longue, et il faut bien se disputer de temps en temps, puisque

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Nous rentrons sur la Marine, le boulevard de

Tunis ; le beau monde se répand dans les cafés ou se promène sous les arbres ; les jolis officiers lancent de tendres regards aux belles dames, qui baissent timidement les yeux, pendant que de hardis gamins vous proposent, pour la soirée, toutes les félicités du paradis de Mahomet. Voilà comment finit le retour des courses à Tunis. C'est toujours la même chose, mais au moins c'est autre chose.

Tunis est formé de deux villes : la ville arabe, groupée autour de la Kasba, et la ville européenne, qui s'étend dans la plaine. Dans le quartier européen, les rues sont larges et aérées. Peut-être a-t-on exagéré ici ce précepte de l'hygiène septentrionale. Il ne faut pas oublier qu'en Orient le soleil est le grand ennemi pendant une partie de l'année ; aussi les boulevards sont de véritables fournaises pour les passants et les habitants des maisons. Il importe de trouver un terme moyen entre l'étroitesse extrême des ruelles arabes et nos grandes voies européennes. Et surtout il ne suffit pas de percer une ville largement, il faut éviter de putréfier son sous-sol. C'est ce que n'a pas fait l'ancien gouvernement de la Régence.

On peut dire que les institutions hygiéniques de la ville de Tunis sont dans un état de défectuosité déplorable, et que malgré cela, en temps ordinaire, c'est-à-dire quand il n'y a pas d'épidémies, la santé publique n'y est pas plus mauvaise que dans la plupart des villes d'Europe. Pour résoudre tout de suite ce problème qui semble paradoxal, nous dirons que

la ville de Tunis est sans cesse balayée par les vents, et que jusqu'ici on a fait très peu de travaux dans le sous-sol, soit pour les bâtisses qui ne nécessitent pas de gros travaux de fondation à cause de leur faible élévation, soit pour les travaux de voirie qui n'ont pas encore été entrepris. Mais lorsqu'une épidémie survient, comme cela est arrivé autrefois pour la peste, le choléra et la fièvre typhoïde, les conditions d'insalubrité absolue reprennent tout leur empire, et la mortalité devient effrayante. Il importe donc de ne pas s'endormir dans un fallacieux repos et de voir quelles sont les sources principales de l'insalubrité.

La grande cause d'insalubrité provient des égouts et de leur déversement. A Tunis, les égouts, très nombreux, sont mal couverts dans la ville et sont à découvert aux portes mêmes de la ville, jusqu'à leur issue dans le lac. En outre, soit dans la ville, soit en dehors d'elle, ils sont fréquemment obstrués, de sorte qu'ils deviennent de larges fosses putrides, puisqu'ils contiennent non seulement les eaux ménagères et les détritus végétaux, mais aussi les excréta humains, car le « tout à l'égout » est pratiqué ici depuis fort longtemps.

La construction des égouts couverts de la ville est absolument antihygiénique. Le plancher est constitué par le sol naturel, les parois par des murettes non enduites ; le revêtement supérieur ou plafond, rarement constitué par une voûte, est formé quelquefois de mauvaises dalles, le plus souvent de planches

et de fascines qui s'effrondrent à chaque instant. De sorte que leur mode de construction provoque deux causes d'insalubrité : 1° l'infiltration du sol; 2° les émanations putrides sur la voie publique.

Ces deux inconvénients sont encore augmentés par les obstructions qui se font à chaque instant dans ces égouts couverts. Dans la haute ville, qu'habitent les Arabes, il existe, pour les différentes rues et par conséquent pour les différents égouts, des contre-pentes qui produisent à chaque instant des accumulations de matières solides. Il en est de même dans la basse ville ou ville européenne, à cause du défaut de pente des égouts; dans ces derniers il n'arrive guère de la haute ville qu'un magma demi-solide, parce que sur ce parcours sans cesse entravé par des contre-pentes, les parties liquides se sont infiltrées dans le sol. On comprend facilement que la ville basse, déjà fort mal placée pour recevoir dans les égouts ses propres détritus, est dans des conditions déplorables, puisqu'elle sert de déversoir aux détritus de la ville haute. Enfin, l'obstruction se fait aussi non seulement dans la ville basse directement, mais indirectement dans les canaux à ciel ouvert qui vont de la ville au lac, et que les cultivateurs bouchent à chaque instant en y versant la terre et les matières végétales qui les gênent. Les ingénieurs ont constaté que sur 690 mètres de longueur d'égout, il y a 1350 mètres cubes de matières solides. Aussi ces canaux sont des mares remplies d'une

boue noirâtre visqueuse, pleine de grosses bulles de gaz d'une odeur infecte. Et sans crainte d'exagération, je puis dire que plusieurs fois, en examinant ces canaux, j'ai eu de pénibles nausées. Ces émanations ne sont pas seulement nauséabondes, elles sont délétères, et il est un fait reconnu, c'est que souvent les cureurs de ces fossés ou plutôt de ces fosses ont des accidents fébriles ou intestinaux graves. Ces jours derniers, un ouvrier suisse qui avait travaillé à l'égout de la gare française est mort de dysenterie aiguë.

Mais le danger des émanations délétères n'existe pas seulement pour les canaux à ciel ouvert, il existe aussi pour les canaux clos de la ville. A chaque instant il faut les curer ; les tranchées restent ouvertes pendant plusieurs jours au milieu des rues sans que l'on remette les pavés; puis on laisse pendant des semaines sur la chaussée les matières infectes extraites de l'égout. Aussi, devant le consulat d'Égypte, au mois d'avril de cette année, après le curage de l'égout, les passants étaient obligés d'entrer jusqu'aux genoux dans une boue putride et infecte, et ce sont les bêtes et les gens qui, par leur passage répété, ont détruit ce tas de vase en le répandant sur les voies d'alentour, augmentant ainsi la surface d'évaporation des émanations malsaines. Le locataire était en discussion avec son propriétaire sur la question du payement des frais de curage, et le chef de la municipalité avait ordonné de laisser les choses en l'état jusqu'au payement.

Il existe cependant un règlement pour le curage des égouts. Il en existe même un très compliqué, mais beaucoup trop vague à force de vouloir tout prévoir. M. l'ingénieur Vernaz a bien voulu nous en lire la traduction, et on y voit par exemple des définitions vraiment burlesques : Pour différencier une rue large d'une rue étroite, on dira qu'une rue étroite est celle dans laquelle on peut entendre une conversation d'une maison à l'autre. — On voit par cet échantillon à quel tissu de contestations un pareil règlement peut prêter. Et en effet, il s'en élève une foule, surtout depuis que le curage doit être fait aux frais des habitants. Autrefois cette opération était faite par la ville qui avait à sa disposition un droit de 7 pour 100 sur les vins et spiritueux. Mais depuis 1868 cette ressource a été abandonnée par la municipalité à S. A. le bey pour garantir le payement de la dette tunisienne.

Nous venons de voir de quelle manière défectueuse les détritus végétaux et animaux étaient reçus et s'écoulaient dans les égouts ; leur expulsion définitive est tout aussi mauvaise. Elle se fait et s'est toujours faite dans le lac de Tunis, qui, lui aussi, n'est plus qu'une large fosse d'aisance, envoyant jusque dans le centre de la ville des émanations putrides. Lorsque le vent vient lécher la surface de l'eau, on a devant soi une masse d'eau bourbeuse, jaunâtre, urineuse et fécale, et des hauteurs de la Kasba on croirait, par la vue et l'odorat, avoir à ses pieds un immense dépotoir.

La voie publique est mal entretenue. D'après un règlement promulgué le 5 juillet 1883 par « le pauvre devant son Dieu, le colonel Hassouna Lousir, président de la municipalité », les habitants devront chaque matin extraire de leurs habitations les immondices, balayures ou fumiers qui s'y trouvent, et les déposer devant leurs portes respectives; elles sont extraites avant neuf heures du matin en hiver, avant huit heures en été. En outre, il est défendu de tuer des animaux sur la voie publique et d'y faire sécher les peaux, chiffons et os. Je ne puis qu'applaudir à la rigueur de ce règlement, mais je puis affirmer qu'il est fort mal exécuté. Dans mes promenades à travers les deux parties arabe et européenne de la ville, j'ai vu en plein jour de nombreux tas d'ordures, où les chats, les chiens et les mouches venaient se repaître en toute tranquillité.

Il paraît que ces imperfections ne sont pas imputables à l'administration, qui ne peut consacrer que 240 francs par jour à cet important service de l'enlèvement des ordures, ce qui certainement est une faible somme pour une ville d'environ 120 000 habitants.

Une question bien importante aussi est le dépôt des ordures, après qu'on les a enlevées de la voie publique. Or, à Tunis, ce dépôt semble extrêmement défectueux. On le fait le long des routes, à quelques mètres des portes de la ville. Par exemple, le long du chemin qui mène au champ de courses, on marche, pendant un demi-kilomètre environ, le

long d'un immense tas d'ordures qui s'accroît chaque jour, et est tellement élevé, que par place il déborde le mur d'enceinte du cimetière musulman, et qu'il vient souiller le chemin de ronde de ce champ des morts. Cet amas d'ordures sur le bord même des routes a un grand danger. Si un jour on défonce les bords de ces routes pour établir des conduites d'eau ou de gaz, ou des rails de tramway, on remuera alors un sol rendu pestilentiel par les infiltrations pluviales à travers des ordures qui, à cause de leur masse, n'ont pu être comburées par le sol. Je n'ai pas besoin de dire combien ce voisinage si proche de la ville est malsain. Il sera facile d'éloigner ces dépôts.

L'arrosage de la ville n'existait pas jusqu'à ces derniers temps. MM. les ingénieurs de la ville viennent de passer un marché avec un entrepreneur qui promènera trois tonneaux d'arrosage moyennant une rétribution de 36 piastres par jour. Cette innovation est extrêmement importante ; car la poussière est considérable à Tunis et fort désagréable à cause du vent. Les nombreuses maladies des yeux qui existent à Tunis sont dues autant à cette poussière qu'à l'ardeur des rayons solaires. On pourra aussi beaucoup diminuer la quantité de poussière des rues et des routes de Tunis en employant pour leur confection des pierres et des pavés moins tendres et moins friables que ceux dont on se sert aujourd'hui. Quand on agira de la sorte, on n'aura plus de trous sur les bords et au

milieu des rues, trous qui deviennent des réserves permanentes d'ordures.

Nous en avons fini avec la voie publique; nous allons examiner les conditions de salubrité des habitations publiques.

D'abord les hôpitaux. Il y a à Tunis deux hôpitaux généraux, tous deux de création récente, l'hôpital européen et l'hôpital arabe.

L'hôpital européen, situé rue Souk el Blat, à la limite du quartier arabe, est installé dans une ancienne caserne donnée par S. A. le bey. Celle-ci était dans le plus piteux état, sale, mal aérée, sans latrines; on l'a beaucoup améliorée, grâce aux fonds recueillis par une fête de bienfaisance et à ceux qui ont été fournis par S. E. le cardinal vicaire apostolique de Carthage. Cet hôpital est maintenant propre, très aéré par de larges fenêtres, avec de grandes salles voûtées. Il peut contenir 150 lits; il y a ordinairement 60 malades en traitement dans les salles de chirurgie et de médecine. On y soigne toutes les affections, on y fait des accouchements. Il y a une salle d'isolement pour les affections contagieuses, telles que les fièvres éruptives et la diphtérie. La salubrité de l'hôpital est bonne, les plaies et les opérations marchent rapidement vers la guérison. Cependant il y aura à faire des améliorations pour les bains et les latrines qui sont installés d'une façon primitive. Les cabinets ne devraient être installés à la turque dans aucun établissement public, parce

4.

que la communication directe avec un égout stagnant, comme nous l'avons montré tout à l'heure, répand dans la chambre des latrines une odeur nauséabonde. Et ce que je dis ici, je le répète tout de suite pour les autres hôpitaux, pour les prisons, pour les écoles, afin de ne plus avoir à y revenir. Partout il faudrait, par un siphon ou tout autre moyen convenable, établir une séparation complète entre l'égout et les cabinets.

Le service de l'hôpital européen est fait par trois médecins, deux Français militaires et un civil Italien. Les médecins sont assistés par un interne qui est en ce moment un étudiant fort instruit de la Faculté de Paris. Les services médicaux sont absolument gratuits. Le pharmacien de l'hôpital est Italien. Il y a dix sœurs de Saint-Joseph, dont une est infirmière de la salle de femmes. Dans les salles d'hommes il y a des infirmiers ordinairement Maltais. Au début de l'installation de l'hôpital, les sœurs ont voulu faire preuve d'indépendance vis-à-vis des médecins, en donnant des médicaments sans ordonnances, ou en réservant les plus mauvais morceaux aux malades qui n'allaient pas à la chapelle. Mais une simple réclamation du médecin en chef auprès de l'aimable et tolérant curé de Tunis a mis fin immédiatement à ces petits tiraillements, et aujourd'hui la discipline la plus absolue règne parmi le personnel de l'hôpital. Les sœurs restent libres de distribuer des scapulaires aux malades de toutes les religions, et les médecins

sont absolument les maîtres dans leur domaine professionnel.

On reçoit dans cet hôpital des gens de toute nationalité européenne, et des Arabes, sujets ou protégés français. Tous doivent payer deux francs par jour; s'ils sont indigents, leur consulat ou leur patron acquitte les frais du séjour. Il y a, en outre, une salle de 5 lits pour les militaires qui présenteraient un cas pathologique urgent et ne pourraient pas être transportés dans les deux hôpitaux militaires du Kram et de Khérédine situés à la Goulette. L'institution de cette salle a permis aux médecins d'obtenir de l'administration militaire une boîte complète d'instruments de chirurgie, ce qui a comblé une lacune importante dans le matériel de l'hôpital. Les malades peuvent sortir en permission avec l'autorisation du médecin. Leurs parents sont admis à les visiter pendant toute la journée.

Somme toute, cet hôpital, malgré quelques imperfections, par exemple son accès difficile en voiture, sa privation de jardin, est un bon hôpital, et il a rendu déjà de bien grands services à la population européenne, puisque, depuis son ouverture, le 6 septembre 1883, jusqu'au 20 mai 1884, il a donné asile à 557 malades. Pour compléter ses bienfaits il serait urgent de créer une consultation externe.

Le nouvel hôpital arabe, l'hôpital Sadiki, fondé par l'ancien bey, Mohammed el Saddok, est situé depuis

six ans au cœur du quartier arabe, près du palais du Gouvernement. En entrant dans la cour intérieure de cet établissement, on ne sait pas trop où l'on est. Les dalles sont parsemées d'Arabes, blottis dans leurs burnous ou accroupis en dodelinant leurs têtes ornées de vieilles fleurs fanées, les yeux hagards, les lèvres pendantes, les bras ballants en cadence rythmée ou agités de gestes brefs et convulsifs. Tout à coup l'un d'eux s'approche de nous, nous offre une chaise qu'il s'approprie et commence un discours pour nous dire qu'il est roi et que tout pliera devant son suprême pouvoir. C'est un pauvre fou, fou du délire des grandeurs. En effet nous sommes dans le quartier des fous. Les aliénés tranquilles se promènent dans tout l'hôpital avec les autres malades, les fous dangereux sont dans des cages grillées comme des bêtes fauves ; les plus méchants sont attachés au mur par une chaîne, comme on le faisait encore à Alger, il y a une quinzaine d'années. L'Orient attend encore son Pinel.

C'est un spectacle vraiment navrant que de voir ces pauvres diables, victimes du haschisch, de l'alcool, ou du soleil, venir humer l'air et lancer leurs paroles incohérentes à travers le grillage de leur sordide tanière, ou secouer leurs lourds anneaux de fer, comme de hideux forçats. Et personne ne se plaint, on a toujours ainsi fait; on n'en respecte pas moins les fous, ce sont des sortes d'êtres divins tant qu'ils se contentent d'être toqués. Mais s'ils deviennent méchants, ils passent dans la caté-

gorie des malfaiteurs. Puisque Tunis veut s'européenniser, nous lui conseillons de fonder une maison de santé spéciale pour les aliénés et surtout d'y supprimer les cabanons infects et les chaînes révoltantes. Je sais bien qu'on supprime difficilement les vieilles habitudes; mais franchement je me demande en quoi cette innovation gênerait qui que ce soit. Il est donc urgent d'instituer un asile pour les aliénés, hommes et femmes, car la folie est fréquente en Orient; le soleil, le haschisch, l'opium sont les grands pourvoyeurs de cette maladie. Et puis, en ce moment, on ne sait où transporter un aliéné européen. Pendant notre séjour à Tunis, un ancien officier a été pris d'un accès de folie; ses amis, n'ayant aucun gardien d'asile à leur disposition, ont eu toutes les peines du monde à le conduire à l'hôpital militaire de la Goulette qui a bien voulu le recevoir. Qu'aurait-on fait d'un simple ouvrier français ou étranger? On ne sait vraiment pas. Cette situation ne peut donc pas durer. Nous espérons que le cardinal, toujours prêt à faire le bien, prendra l'initiative de la création d'un asile d'aliénés à Tunis, et que le gouvernement trouvera les ressources nécessaires pour son entretien.

L'étage supérieur de l'hôpital est destiné aux salles de médecine et de chirurgie. On ne pratique pas d'accouchements dans cet hôpital. Ces opérations sont faites en ville par des matrones, expertes surtout en l'art des avortements. Dans ces cas l'avortement est fait avec l'assentiment du mari. Car

jamais les femmes musulmanes n'ont besoin de se faire avorter, si la grossesse s'est produite pendant l'absence ou l'éloignement du mari. Il est en effet admis par tous les bons musulmans qu'un enfant peut dormir dans le sein de sa mère pendant une année ou deux avant de chercher à voir le jour. Que de tracas et de regrets s'épargnent ainsi ces excellents maris arabes !

Le service médical est fait à l'hôpital arabe par Si Kaddour, officier de santé de l'École de médecine d'Alger. Il donne ses soins aux fous et aux autres malades, femmes, hommes et prisonniers, qui tous sont reçus gratuitement à l'hôpital, entretenu par les fonds religieux. Les enfants y sont reçus, s'ils sont accompagnés pendant leur séjour de leur mère ou de leur père; on ne reçoit pas d'enfants seuls. Les femmes sont absolument séparées, et on leur passe leurs vivres par un tiroir tournant. Leurs salles sont saines et aérées; quant aux latrines, elles sentent horriblement mauvais, comme partout où elles sont contruites à la turque. Une infirmière arabe est préposée au service de ces femmes. Du reste, elles sont peu nombreuses ; il n'y en a jamais eu plus de 28 à la fois, tandis que le nombre des hommes peut atteindre 100. En ce moment il n'y a que 63 malades en traitement. Les maladies les plus fréquentes dans cette population arabe sont la phtisie pulmonaire, la scrofule, les maladies vénériennes souvent très graves et les affections paludiques avec hypertrophie vraiment

énorme de la rate. Les salles sont propres et aérées, les lits convenables; chaque malade a un crachoir. La nourriture est saine, elle est apportée au lit du malade ou dans un réfectoire. On ne donne ni vin ni café. Le lait n'est prescrit que lorsqu'on donne le régime lacté absolu. Les malades n'ont jamais la permission de sortir, mais on peut venir les voir. Chaque matin, à huit heures, il y a une consultation externe. Un petit jardin permet aux malades de se promener. Il existe une salle de bains maure très suffisante; on a aussi un appareil pour les douches et une caisse à bains de vapeur, mais l'épaisseur des toiles d'araignée qui les entoure indique assez qu'on ne s'en sert jamais. La salle des morts est au rez-de-chaussée, au milieu des fous : c'est une mauvaise installation au point de vue des émanations. Il est vrai qu'on n'y pratique jamais d'autopsie, puisque le Coran le défend. Mais il ne me semble pas très consolant pour les malades de voir entrer et sortir les morts au milieu de leur promenoir.

Nous avons visité deux établissements consacrés aux Arabes infirmes. L'un est destiné aux femmes. Dans celui-ci sont aussi recueillies les folles dangereuses; elles sont aux fers; mais leurs cellules sont ouvertes, au moins lorsqu'elles sont tranquilles. Dans l'une est une jeune fille qui croit que nous venons auprès d'elle dans un but peu chaste. Dans une autre une vieille femme pleure, sanglote et demande de sortir pour voir son fils; pour

appuyer ses vœux maternels elle sort de sa chemise en loque ses mamelles pendantes. Dans une troisième une grosse femme, les cheveux en désordre, se dépouille de sa couverture. Dans l'asile des hommes les chambres sont sans fenêtres et sentent très mauvais. Il y a donc ici encore bien des réformes à obtenir.

Les anciens marchés vont être supprimés. J'ai visité le nouveau marché qui est très salubre.

Il n'existe pas à Tunis d'industrie proprement dite, et l'on n'a pas eu jusqu'ici à réglementer les industries insalubres. Le seul article réglementaire qui ait trait à cette question est ainsi conçu : « Il est défendu de faire sécher sur la voie publique les peaux, chiffons et os — ainsi que de former dans la ville et locaux contigus à des habitations des dépôts d'os et de chiffons. » Veuillez comparer avec attention les deux parties de cet article. L'une a trait aux peaux, chiffons et os que l'on ne peut faire sécher; dans l'autre qui a trait aux dépôts en ville, il n'est plus question que des chiffons et os. Que sont donc devenues les peaux? Ces peaux ont-elles le privilège de pouvoir se déposer en ville sans inconvénients, tandis que l'on frappe sans merci ces pauvres chiffons et ces malheureux os? Pourquoi cette indulgence subite du réglementateur pour les peaux? La raison en est bien simple. S. A. le bey possède dans la ville, à deux pas de la Résidence française, une tannerie où une compagnie fermière a le privilège de tanner les peaux

de la Régence. On les apporte encore toutes humides et fraîches, on les entasse dans une grande salle où elles attendent leur traitement. Cette salle sent très mauvais, et les tas de peaux sont couverts de mouches. Il faut avouer que le gouvernement ne donne pas là un très beau spécimen de l'hygiène beylicale. Nous ne demandons certes pas qu'on déplace la tannerie; mais nous trouvons qu'il serait plus régulier de sécher et de saler hors de la ville les peaux destinées à la tannerie. De cette façon l'hygiène serait satisfaite et la logique serait rétablie dans l'article 5 du règlement de police municipale.

Une question autrement importante est celle des cimetières urbains. Un cimetière bien entretenu, avec des fosses profondes et des caveaux hermétiquement clos, dans un sol sec et poreux qui permet les combustions rapides, n'est certes pas un grand danger pour une ville. Mais un mauvais cimetière est un foyer pestilentiel, et je n'hésite pas à dire que, pour des raisons diverses, tous les cimetières de Tunis sont mauvais.

Commençons par le cimetière catholique qui entoure la cathédrale et le presbytère, et est situé en face de la Résidence française. Il est établi sur un terrain humide, et souvent, lorsqu'on creuse les fosses, on met les bières dans une boue liquide; de cette façon les corps pourrissent et ne se comburent pas. Sous l'ancienne chapelle il existe un immense caveau où les bières, jetées les unes sur les autres, nagent dans une eau putride au milieu

de jambes désossées et de crânes dénudés. Il est, paraît-il, impossible de dessécher ce charnier marécageux; les capitulations s'y opposent, à ce que prétendent les Italiens. Les caveaux de famille, construits en terrasse au-dessus du sol, ne sont fermés que par des grillages qui laissent voir les bières, ou bien par de mauvaises briques disjointes qui laissent sentir leur contenu. Les capitulations interdisent-elles aussi les fermetures hermétiques des caveaux? Ce ne serait là que de véritables polissonneries enfantines, si la santé publique n'était pas en cause. Il faut agir, et rapidement. Déjà l'éminent prélat qui a tant fait pour Tunis a acheté un grand cimetière hors de la ville et on y fait toutes les inhumations, sauf celles des familles qui ont des caveaux dans l'ancien cimetière. C'est un bon commencement, mais il faut permettre au cardinal de fermer à tout jamais son vieux cimetière et de peser par tous les moyens sur la population catholique italienne et maltaise pour provoquer le déplacement des anciennes sépultures dans le nouveau champ des morts. En outre, il importe de contraindre les familles à ne placer dans les caveaux que des cercueils doublés de plomb ou de zinc. Enfin il faudra combler le marais cadavérique placé sous la vieille chapelle et débarrasser le fond d'une vieille tour qui est pleine de vieux ossements. De cette façon, l'église, le presbytère et le voisinage ne seront plus infectés par des odeurs putrides.

En même temps il faudra fermer les cimetières urbains, musulmans et israélites, dans lesquels les corps sont ensevelis sans bière à une très faible profondeur.

Il importe d'agir rapidement, si l'on ne veut pas que les morts de Tunis ne se fassent rejoindre trop vite par leurs descendants.

Il est facile de voir par ce court exposé que la ville de Tunis est bien éloignée de l'idéal de l'hygiène. Chemin faisant, j'ai indiqué les modifications les plus urgentes à apporter pour améliorer la salubrité de la voie et des établissements publics. Ces modifications seront faciles à ordonner quand les capitulations seront supprimées et quand la ville aura quelques ressources financières; cependant elles ne seront véritablement faciles à réaliser que lorsque la population aura compris l'importance de la propreté. La population européenne devrait donner l'exemple de la propreté aux Arabes. Malheureusement la colonie européenne est en majorité composée de Maltais, d'Italiens, de Provençaux, tous gens du Midi, pour lesquels cette qualité est un luxe bien ignoré. C'est là un grand mal, et je crois que l'on devrait dans toutes les écoles de Tunis donner des leçons de propreté. La propreté, c'est la santé, c'est-à-dire la force des nations. Il faut l'enseigner dès l'enfance aux habitants de Tunis.

J'ai omis à dessein de dire comment il faudrait remédier à la plus grave imperfection sanitaire de

Tunis, celle des égouts. C'est là une question capitale. Tout est à refaire, et cette réfection demandera des sommes considérables. Mais je ne pense pas que tous ces travaux doivent être entrepris à la fois. Il faudrait d'abord faire un bon égout central de la ville basse, puis refaire tous les petits égouts de la ville basse, en établissant des pentes factices et des chasses, et alors seulement attaquer la réfection des égouts de la ville haute. En outre, il faut que chacun de ces travaux soit mené très rapidement pour que les tranchées ne restent pas longtemps ouvertes. Si l'on disperse les travaux, on créera partout des foyers d'infection en remuant un sous-sol infiltré depuis des siècles par des produits de putréfaction. Quand ces égouts seront terminés, ils seront facilement lavés, car la ville de Tunis, au milieu de tous ces désavantages, a un grand avantage sanitaire; elle a les eaux de Zagouan. Quand on aura à la fois complété les réparations de l'aqueduc et capté de nouvelles sources, chaque habitant pourra user 150 litres d'eau en vingt-quatre heures. Pour faire cesser l'infection du lac, il faudra irriguer les plaines avoisinant Tunis. A ce moment on saura si les matières fécales devront être mélangées dans les égouts aux autres détritus, et s'il y a danger d'inonder les campagnes de microbes morbides d'origine intestinale.

Le temps de ces réformes est encore lointain; en attendant, il faudra, dans les nouvelles rues, ne permettre que l'établissement de canaux étanches;

ordonner que, dans toutes les nouvelles maisons, on établisse un siphon entre l'égout d'une part et les conduits des cabinets d'aisances, des eaux ménagères et des eaux pluviales d'autre part, afin que la maison ne soit pas infectée par l'égout. Enfin il faudra charger des gens consciencieux de faire le curage des égouts actuels, confié à des experts indigènes qui sont d'une négligence et d'une insouciance impardonnables.

En outre, il sera nécessaire d'instituer un conseil de salubrité et d'hygiène dans lequel les consuls incompétents de l'ancien conseil seront remplacés par des médecins, des chimistes, des architectes et des ingénieurs. Ce conseil devra avoir la surveillance et au besoin l'initiative de toutes les opérations sanitaires qui devront être entreprises dans la ville.

Quand toutes ces conquêtes auront été faites sur la malpropreté et la mauvaise hygiène, aura-t-on atteint l'idéal de la salubrité? Je ne le crois pas, parce qu'on aura toujours sous ses pas un sol infecté par la putridité de plusieurs siècles. Mais si l'on n'a pas la perfection, on sera à l'abri de ces évolutions soudaines et débordantes des épidémies miasmatiques qui parfois désolent encore si cruellement les villes d'Orient, et la France pourra dire avec quelque orgueil qu'elle n'a pas seulement apporté à Tunis les dessus, mais encore les dessous de la civilisation.

Que de réformes à accomplir à Tunis ! nous n'avons que l'embarras du choix pour les signaler.

Prenons les prisons, par exemple. La Driba, dans laquelle les condamnés ne peuvent plus rester que neuf jours au plus, est absolument infecte. Au rez-de-chaussée, une grande salle voûtée, humide, mal éclairée, au sol raviné, crevassé de trous, couvert d'ordures et de débris de cuisine ; car les prisonniers se nourrissent eux-mêmes. Pêle-mêle, grouillent des Arabes sales et déguenillés qui vont tour à tour s'entasser contre un grillage où leurs amis peuvent communiquer avec eux. Au premier étage, la prison des zaptiés et celle des israélites sont un peu moins répugnantes. On ne fournit ni planches ni nattes pour se coucher. Ici tout est à améliorer, car la Driba est une véritable sentine, qui deviendrait un foyer d'infection en temps d'épidémie.

Toute autre est la nouvelle prison. Les salles sont grandes, chaque prisonnier a un lit de planches, sur lequel il peut étaler son matelas ou sa couverture. Une propreté vraiment remarquable règne partout, et on ne sent aucune mauvaise odeur. Cependant, il y a quelquefois une cinquantaine de détenus musulmans dans chaque grande salle. Tous ces individus sont propres, car on les force à se laver. Ils sont polis, se lèvent et nous saluent quand nous entrons. Ils viennent convenablement apporter leurs suppliques, et expliquent invariablement qu'on les a enfermés injustement. Un superbe et majestueux caïd dit naïvement : « On m'accuse d'avoir volé mes administrés, comment

l'aurais-je fait ? Je n'ai été caïd que dix jours. » Hélas! le temps ne fait rien à l'affaire. Un muet, filou de la pire espèce, nous poursuit de ses gémissements inarticulés. Tous nous suivent dans notre visite. Il n'y a guère que deux Algériens qui braillent à tue-tête probablement parce qu'ils se croient électeurs français. Enfin, cette troupe se range discrètement à notre sortie et aucun prisonnier ne cherche à franchir la grille du corridor. Décidément, cette prison a un air patriarcal. Les condamnés pour dettes, les prévenus pour crimes, les israélites tunisiens et algériens, les Italiens, les Français ont chacun des salles spéciales. La salle des Italiens est certainement la moins bien tenue.

La prison de femmes est une véritable maison de famille. Le directeur, un vieux brave homme, n'a pas beaucoup de pensionnaires ; aussi a-t-il pris pour son logement presque tout l'établissement. Sa femme, ses filles, ses petits-enfants, ses poules vivent dans la cour avec les trois détenues que le hasard lui a envoyées. L'une d'elles est entrée le matin parce qu'elle a battu son mari. Elle a l'air, du reste, fort honnête avec ses formes puissantes, ses gros yeux encadrés de héné, ses beaux bracelets d'or, ses boucles d'oreilles monumentales et son collier doré digne d'un chevalier de l'Annonciade. Dans quelques heures, elle va sortir, et le raccommodement matrimonial se fera ce soir sur l'oreiller. Mais qui sait si le brave directeur n'aura pas à lui redonner l'hospitalité ?

A côté des hôpitaux se trouvent les souks, le bazar, dont ne saurait se passer aucune honnête ville d'Orient. Là, dans des antres obscurs, le long de longs couloirs éclairés çà et là par quelques jets de lumière éclatante, fourmille une foule d'Arabes drapés de haillons, comme des moines mendiants. L'un achète une portion de purée de tomates ou quelques dattes poussiéreuses, pendant qu'un autre, fixant une patte de mouton à l'aide de ses pieds agiles, la décortique, pour se faire avec les tendons un plat succulent. Plus loin, de charmants petits Arabes, aux yeux brillants et provocateurs, tout fiers dans le vieux morceau de rideau qui leur sert de chemise, se précipitent humblement sur vos souliers en vous criant : « Cirer comme la glace ! » Et le fait est que ces gamins ont un cirage qui reluit comme un miroir, mais qui brûle le cuir comme de l'acide sulfurique.

Nous croisons un magnifique Soudanais, d'une stature et d'une complexion herculéennes ; ses longs cheveux crépus sont tressés en longues nattes qui pendent sur des loques sordides. Décidément la propreté ne marche pas de pair avec la beauté des formes. Ce n'est ni l'une ni l'autre qualité qu'il faut demander aux grosses juives coiffées d'un long entonnoir comme Isabeau de Bavière, vêtues d'une camisole de soie flottante, d'un caleçon collant de calicot ou d'étoffe dorée, qui dessinent des cuisses énormes et un siège rebondissant. Ce travesti ne rappelle en rien les jolis maillots des danseuses de l'Opéra.

Sortons de ce bazar, où l'atmosphère est étouffée, et allons respirer l'air pur de la campagne. C'est sur la colline du Belvédère qu'il faut monter pour avoir une vue d'ensemble de Tunis et des environs. Là, au milieu des cactus tortueux, des aloès pleureurs, des chardons à la fleur bleu tendre, des gros liserons pourpres, violets et roses, on est revivifié par un vent frais qui fait claquer harmonieusement les feuilles sèches des oliviers. Ils ne sont pas beaux, les oliviers de Tunisie. Ils sont étriqués et taillés en hauteur ; leur touffe de feuillage sur un tronc maigre les fait ressembler à de grosses têtes de loup rongées et déplumées. Ils forment à nos pieds, dans la grande plaine qui s'étend à l'Ouest, des taches noires sur le fond jaune des champs d'orge. Au delà on aperçoit l'Ariana avec ses maisons blanches aux toits plats qui trouent la verdure des cyprès comme de grands monuments funéraires. Plus loin encore, le lac bourbeux de Soukra se confond avec la mer ; on aperçoit le joli village sacré de Sidi-Bou-Saïd, dont les terrasses étagées sur la colline ressemblent à un amas de ces blocs de bois recouverts de papier glacé qui exercent l'ingéniosité architecturale des enfants. Puis se déroulent devant nos yeux le monastère de Saint-Louis, les ruines puniques, les ports de Carthage, grands comme des mares pour les canards ; la Goulette, bâtie sur une langue de terre entre la mer et le lac Baïra ; les bâtiments avec leur grande mâture, grêles et minces ; au fond

du tableau, une montagne noire, dont la base blanchâtre semble grattée par la pioche; c'est Hamman el Lif avec ses maisons blanches; puis, la chaîne de la presqu'île du cap Bon, dont les cimes sont à peine plus foncées que le ciel gris sur lequel leurs crêtes dessinent un feston haché.

En face de nous, le lac Baïra est sillonné de barques aux voiles blanches qui égayent sa surface jaunâtre. Un petit fortin est là au milieu de ses eaux, tout triste d'être isolé, les pieds dans une vase fétide. Sur les bords du lac s'avance lentement une masse noire mouvante; c'est le train de la Goulette. A travers une brune soyeuse apparaît Tunis, qui s'étale de la Kasba au lac en un tas confus de petits cubes blancs, interrompu de temps en temps, dans sa monotonie, par quelques coupoles élégantes.

A l'Est, le grand aqueduc lance ses arches à travers la plaine de la Medjerda. Puis, au milieu des jardins, on aperçoit le Bardo. Pauvre palais, il est bien l'image de l'incurie orientale! Il tombe en ruines. A Tunis, comme partout en Orient, on construit des demeures somptueuses, mais jamais on ne les répare; et en quelques années tout sent la misère, l'abandon, la ruine. Au Bardo, d'immenses salles, décorées de portes finement ciselées, de magnifiques dorures ou de ravissantes broderies sculptées sur le stuc des murs et des plafonds, sont abandonnées aux moineaux qui les souillent, et aux arbustes qui pénètrent à travers les fenêtres bri-

sées. Au milieu de ce luxe oublié, la famille beylicale vit tranquillement dans de pauvres chambres ornées de vieux meubles européens. Mais, dans les jardins, deux ou trois autruches se promènent au milieu des enfants, des eunuques, des aides de camp chamarrés; de petites fontaines en rocaille comme on en voit dans les guinguettes de barrière, laissent couler un mince filet d'eau.

Regagnons Tunis. Sur la route, une petite Arabe vient nous offrir de nous vendre les anneaux d'argent qui lui servent de boucles d'oreilles; nous la remercions : ils sont trop rapprochés de sa chevelure, grouillante d'habitants. Deux femmes trottinent en babillant, drapées dans leur burnous blanc, la figure couverte d'un voile noir; on croirait voir des nonnes masquées. Un Arabe frappe à coups redoublés sur un malheureux veau harassé de fatigue, et qui s'est résolument couché au milieu du chemin. Un chameau tourne gravement, sur une terrasse, la roue d'une noria; son grand cou se balance en cadence comme la tige d'un diapason.

Mais il faut se hâter, un orage nous enveloppe. Tandis que la montagne de Plomb et le pic de Zagouan nous apparaissent encore dans une vapeur bleutée, l'horizon se noircit derrière nous. Sur les nuages qui couvrent le ciel d'un rideau sombre, les mouettes du lac brillent comme des filets d'argent, et les éclairs tracent leurs arabesques de feu tout autour de nous. Dans le lointain un nuage se crève sur la mer et lance une traînée de pluie

qui s'avance en éperon comme un tourbillon de vapeur aqueuse au milieu de grandes vagues ondulées et luisantes comme un dos de requin.

La Goulette est comme tous les ports d'Orient une agglomération de petites maisons sales et de cafés remplis de matelots. A l'extrémité de la ville, on voit des groupes d'Arabes attachés deux par deux avec de grosses chaînes. Ils poussent paisiblement un pont tournant, tout en causant avec les passants. Ce sont des forçats. Je m'arrête devant un poste de gendarmes beylicaux; ils dorment paisiblement et à la porte un gros serin tourne d'une façon vertigneuse dans une cage en forme de roue.

A la Goulette nous prenons le bateau pour Malte. Nous faisons la traversée avec le général Boulanger, qui commande en ce moment à Tunis. C'est un bel homme, très poseur, mais très aimable avec les dames. Pendant le repas, il charme sa voisine, une jolie Anglaise à la chevelure dorée, et ne daigne pas regarder les vulgaires convives.

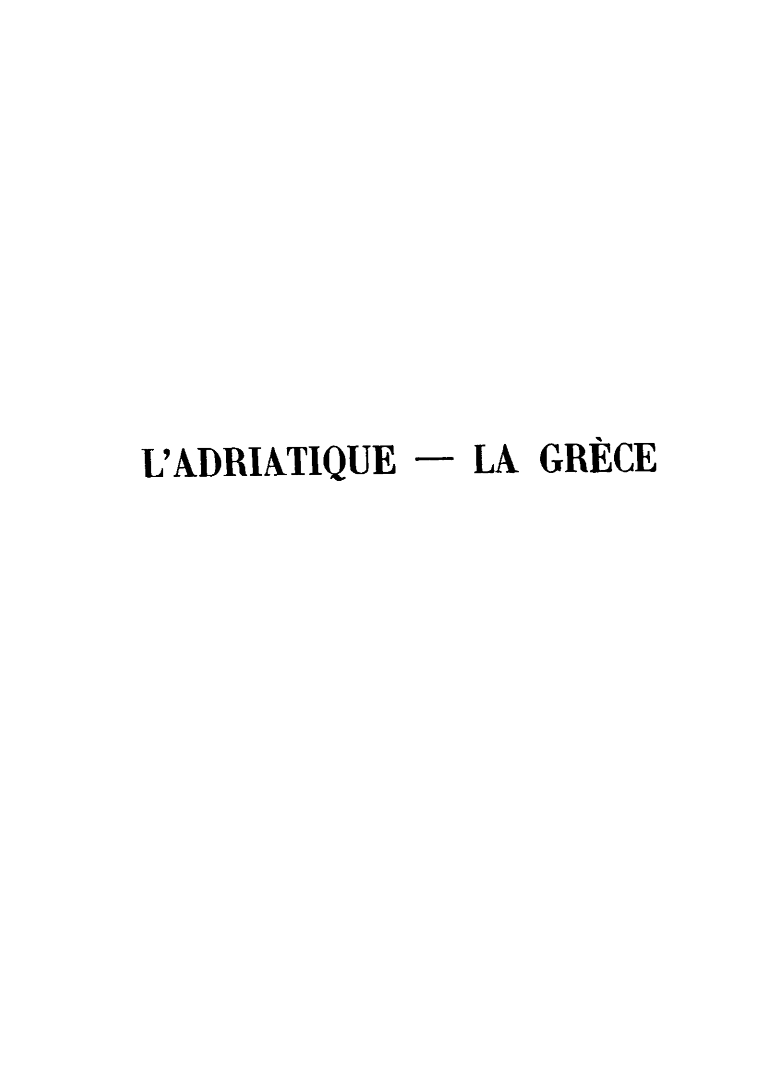
L'entrée du port de Malte, de La Valette, est imposante. On entre dans une vieille forteresse. Du haut de la terrasse occupée par le jardin public on a une belle vue sur les bassins pleins de vie et d'activité, et sur la campagne d'une aridité monotone.

Les Maltaises sont jolies avec leur figure à demi cachée dans une sorte de capuchon en soie noire qui couvre leurs beaux cheveux et encadre leur visage gai et alerte. Il est 8 heures du matin, elles

se rendent vivement dans les églises. Et tout en disant leur chapelet, elles ne craignent pas d'envoyer quelques œillades derrière leur éventail.

Au palais du gouverneur, ont voit toutes les vieilles défroques de grands maîtres de l'ordre de Malte. On peut contempler la trompette qui a sonné la retraite des chevaliers au moment où ils quittèrent l'île de Rhodes, un vieux fusil se chargeant par la culasse, un canon antique fait avec des cordes et du cuir. Nous avons même l'honneur de nous asseoir sur les coussins d'un char monumental où se sont reposés les reins vénérables des grands maîtres. Puis quand on a passé en revue les belles façades des palais occupés autrefois par les chevaliers, on peut reprendre le bateau.

L'ADRIATIQUE — LA GRÈCE



EN ROUTE POUR L'ORIENT!

L'ADRIATIQUE, LA GRÈCE

Décembre 1882.

Quel brillant kaléidoscope a passé devant mes yeux en trois mois ! Nous arrivons par la pluie au sommet du Righi. Nous sommes gelés jusqu'au pied du Saint-Gothard ; mais sur le versant italien nous retrouvons la chaleur, le soleil, la vie et la gaieté. La traversée du Gothard en chemin de fer était une nouveauté pour moi et elle vaut bien la traversée en voiture. On parcourt quatre ou cinq fois des montagnes à des hauteurs différentes ; c'est vraiment étrange de voir à quatre cents mètres au-dessous de soi le tunnel dont on sortait un quart d'heure auparavant. Du balcon qui termine les wagons, c'est un charmant spectacle que de voir passer devant soi des cascades, des torrents, des lacs, des rochers, des troupeaux de vaches, des nuages qui rattrapent la fumée blanche du train. Le trajet se fait vite, et à chaque tournant c'est une joie d'entendre les exclamations admiratives des petites Parisiennes parties en excursion d'amoureux, tandis

que les Anglais regardent silencieusement en mangeant et en buvant, et que les Allemands bavardent toujours sur le même ton sans s'arrêter une minute.

Enfin le Gothard est passé : vingt minutes de bain de vapeur. Le paysage change : quelques rochers brûlés à côté des arbres verts, un vent doucement chaud, un ciel pur, une atmosphère limpide. On côtoye les lacs de Lugano et de Côme, coquets, riants, ensoleillés, bordés de collines vert tendre parsemées de jolies villas, bleues, éclatantes sous les rayons pourpres du soleil couchant. Quel beau pays, en été, que cette Italie des lacs : ses paysages sont faits d'éclat, de limpidité, de chaleur, d'ardeur et de douceur; ces eaux calmes, ces petites îles riantes, ces arbres souples, ces rochers jaunes, ce sable gris, ces femmes pâles, ces hommes bruns, cette musique qui sort de partout, gaie, triste, sentimentale, dramatique, qui embaume l'air comme le parfum des géraniums ou des roses, tout cela vous enchante, comme tout ce qui est fait d'harmonie et de lumière. Puis à la longue ce calme continu, cet immuable ciel bleu vous plongent dans une tristesse invincible, dans cette tristesse qui cherche à sonder le fond des choses, cette tristesse des éternelles interrogations, des recherches sans but, des désirs d'au delà, des plaies imaginaires, des regrets indécis, des pensées agitantes qui grouillent dans les cervelles inoccupées. Fuyons la caressante et trompeuse oisiveté, et courons après de nouveaux et gais spectacles.

Venise, cette antichambre de l'Orient : Saint-Marc, le plus beau musée du monde en plein air, le palais des Doges, les canaux, les gondoles. Comme c'est beau, comme on est loin de Paris, de Luchon et de Trouville, et quelle température délicieuse : on vit dans une agréable chaleur moite qui invite au doux *farniente*, et à ce bercement de la gondole où l'on rêve le calme et le repos parfait le long des grands palais délabrés. Et cette lumière qui rend tout agréable à regarder : les volets verts, les rideaux, les vénitiennes du café Florian, les troupes de pigeons soyeux, les églises, les jeux de soleil et d'ombre sur les fresques, les marbres, les colonnes, les dorures, et les loques pendues aux fenêtres.

Comme j'aurais aimé voir Venise sans bateaux à vapeur qui soufflent comme des asthmatiques, sans messieurs affublés d'un tuyau de poêle ou d'un complet jaune, sans Anglais enveloppés d'un voile vert. Comme elle devrait être belle et seyante cette Venise des vieilles images et des grands tableaux, avec ses jolis costumes, ses draperies éclatantes, ses femmes à falbalas, belles comme leurs pierreries, douces comme leur pluche, fausses comme leurs fourrures de fauves, voluptueuses comme le lion de Venise, astucieuses comme leurs belles-mères de Byzance. Comme il eût été doux, par un beau clair de lune, de longer à rames de loup le grand Canal, d'attacher sans bruit sa gondole au Grand mât peint aux armes d'une jolie patricienne, de lancer par la fenêtre de l'office un ducat d'or dans

la main rapace de la vertueuse duègne, de gravir le perron d'un seul bond, de se perdre à sa suite dans les plis et replis d'un grand, noir et mystérieux palais, puis de s'accouder à la fenêtre et de regarder la lune briller sur le Lido, d'écouter les mélancoliques mandolines et les voix qui font rêver à l'amour, pendant qu'on sent son souffle agiter des mèches dorées sur une nuque frémissante.

Avez-vous vu dans une salle du palais des Doges une carte bien curieuse ? Pour indiquer le mouvement des vents, l'ingénieux cartographe a représenté çà et là des paquets d'intestins sortant comme des hernies du bord de la mappemonde, et lançant au dehors un jet de gaz, ainsi que dans les vieux tableaux de marine on voit les anges souffler dans les voiles. Les boyaux de notre planète chargés de ventiler par leurs crevasses la surface de la terre et des flots, voilà une conception physiologico-physique que je recommande aux membres de la commission qui étudie les origines des odeurs de Paris.

De Venise à Trieste le voyage par mer est très facile. On monte en bateau le soir vers onze heures et le lendemain matin on est à Trieste. Comme c'est beau un lever de soleil sur mer, quand le temps est calme et clair. Le jour commençait à paraître, la terre montrait à l'horizon quelques sommets de montagnes grises, une légère vapeur bleutée les confondait avec la mer et le ciel. Tout à coup au-dessus de cette ligne d'arêtes vaporeuses, une grosse sphère rouge apparaît éblouissante, lançant à tort

et à travers ses jets de lumière éclatante, dissipant la vapeur, dessinant les arêtes. Sur le pont nous voyons monter une blonde jeune fille, fraîche, tendre comme un bouton de laurier-rose ; les ardentes empreintes de l'aurore caressent sa chevelure soyeuse, son sourire chaste et gai vient errer sur la mosaïque nacrée de ses dents encadrée d'une vive bordure rose. Quel délicieux réveil !

A Trieste les rues sont pleines de femmes jolies et élégantes. Ce mélange de Viennoises et d'Italiennes produit un type gai, gracieux, souriant, alerte, bien tourné, presque des Parisiennes, j'entends des jolies Parisiennes. Nous arrivons à Trieste au moment où la ville est en fête ; la ville italienne martyre semble supporter assez allégrement son joug, et un tramway bondé de gens fort joyeux et bruyants nous mène à l'Exposition Austro-Hongroise. Nous commençons par déjeuner ; on mange mal comme dans toutes les expositions. Mais on est nourri de musique tzigane. Vous aimez peut-être la musique tzigane ; j'ai le regret de la détester ; elle m'énerve ; il me semble que des chats poussent des miaulements aigus. Comme je préfère cette délicieuse musique roumaine que mes bons et nombreux amis de Bucharest m'ont fait entendre et qui m'a si souvent fait rêver et même pleurer ; ces pipeaux vous secouent l'âme, et vous plongent dans cette langeur qui vous rend les tristesses presque suaves.

Le soir nous dînons en plein air et nous dégustons ces délicieux macaronis, ces fins ragoûts de la

cuisine italienne. On médit souvent de la cuisine italienne, parce qu'on est habitué à cette insipide et fade cuisine cosmopolite, cette cuisine qui est la même du Spitzberg au Sahara, qui n'a aucun goût, cette cuisine « comme il faut », qui fuit les aromates, le thym, l'estragon, la cannelle, la pointe d'oignon, d'échalote ou d'ail. La bonne cuisine de ménage, la succulente cuisine locale servie par des femmes propres, alertes, gaies et bavardes, comme c'est meilleur que les plats montés servis par de corrects messieurs en habit noir, silencieux, routiniers, importants et arrogants.

Après cet excellent repas nous allons au théâtre, un théâtre immense, une scène énorme, à ciel ouvert comme presque tous les théâtres italiens d'été. On joue *Nabucco* de Verdi, et c'est fort bien joué. Dans une loge j'admire un superbe nègre coiffé d'une casserole d'argent, que la grande musique a profondément endormi. Voilà l'effet de notre civilisation sur ces âmes simples. Puis pour la première fois j'assiste au ballet d'*Excelsior*. Je ne me doutais pas à ce moment que les yeux et les oreilles des Parisiens en seraient saturés. Cette première audition m'a ravi. C'est vraiment une magnifique féerie avec ces multitudes de femmes bariolées, chamarrées, étincelantes, avec ces masses d'êtres humains se déplaçant, se groupant tous comme un seul homme au commandement; cela tient à la fois du ballet, de l'exercice gymnastique, des mouvements de troupes. Mais il faut un entrain endiablé pour enlever de tels

mouvements d'ensemble, et ces Italiens y réussissent à merveille. L'*Excelsior* de l'Éden m'a paru bien inférieur à celui du théâtre de Trieste.

Il faut aller en bateau à vapeur à Miramar, la demeure vide de l'infortuné Maximilien et de la malheureuse Charlotte. La traversée est charmante, le château est correct comme tous les châteaux royaux, le jardin à la française est élégant mais froid.

De Trieste à Pola, la mer est calme, les côtes peu intéressantes, le pont du bateau est bondé de jolies dames, d'élégants officiers autrichiens, de Monténégrins farouches, de Serbes aux regards sombres ; mais tout ce monde est gai, bavard et très heureux de pouvoir parler français avec des vrais Parisiens. Nous étions là trois joyeux compagnons ; comme la conversation languissait, nous avons proposé un petit spectacle à l'honorable compagnie. Immédiatement le cercle se forma ; vous dire les insanités que nous débitâmes, les tours grotesques que nous fîmes, jamais je ne l'oserai. Mais nous nous amusions tant de voir rire à se tordre cette foule cosmopolite, qu'il faut nous pardonner. Et puis nous avons fait une quête si fructueuse, qui a procuré tant de plaisir aux gens de l'équipage ! Que les gens sérieux nous méprisent, les autres nous suffisent.

L'arrivée dans la superbe rade de Pola est un spectacle grandiose. On aperçoit un immense cirque romain, pour vingt mille personnes, admirablement conservé. A la tombée de la nuit, nous voyons la

mer à travers les arcades de ces immenses masses, comme de grandes draperies bleues tendues sous de gigantesques arceaux. A l'intérieur du monument il ne manque que des Romains du Bas-Empire. Je m'étends sur l'herbe douce qui pousse au milieu des grandes dalles, je me prends à rêver au temps de Dioclétien. Elle était là, en face, la foule empressée, agitée, anxieuse ; les regards des belles matrones sont fixés sur les élégants gladiateurs ; les cris d'abord houleux s'apaisent par degré ; tout se tait. On n'entend que le choc lourd des épées. Puis plus rien. Le vaincu est à terre, son cadavre est piétiné par le vainqueur. Et les cris redoublent, cris d'admiration de la foule, de ces foules hideuses partout et toujours, qui aiment le sang, le sang de l'homme, comme celui du taureau. Cette foule bête et méprisable qui, de nos jours, va voir la guillotine, et injurie les sergents de ville qui empoignent un chien non muselé, ou les gens de laboratoire qui expérimentent sur les lapins ou les cochons d'Inde. La foule, elle, n'a pas changé depuis Dioclétien, elle aime voir les pastorales, les fleurs des champs, les romances où des beaux messieurs avec des chapeaux à plumes épousent les souillons qui ne se lavent jamais, elle aime à se griser avec les belles choses qu'elle ne verra jamais de près. Mais au fond ce qu'elle aime le mieux, c'est retourner à l'état de bête féroce, elle aime à voir tuer, à voir le sang, et comme elle est lâche elle aime mieux voir l'assassinat qu'y prendre part. Les femmes,

celles qui sont du peuple, ou qui en ont été, se réveillent à la vue d'un meurtre, et elles ne craignent pas les caresses d'une main maculée de sang; elles rêvent même à l'amant coupable qui sur les planches a percé le cœur d'un malheureux mari avec un poignard à ressort, et au bout de chemise teint au rouge de fuchsine que le moribond a tiré de son gilet dans sa dernière convulsion.

Mais quittons les foules et les femmes et allons avec les aimables officiers de la flotte autrichienne — Pola est l'arsenal maritime de l'Autriche — dîner dans un joli jardin tout illuminé et entendre de la délicieuse musique, admirablement jouée par les musiciens des équipages de la flotte. Ces exécutants sont vraiment très distingués et si Léo Delibes eût été là, il eût été enchanté de l'exécution de *Sylvia* et de *Coppelia*.

Avant de partir, nous allons visiter le bel observatoire météorologique du port et nous quittons, le cœur un peu gros, nos nouveaux amis. Nous montons en bateau par une pluie battante. Nous nous endormons péniblement dans les étroites couchettes de la cabine. Mais le réveil est agréable. Nous abordons à Zara, la capitale de la Dalmatie. C'est une petite ville entourée de fortifications, incrustées de lions de Venise, flanquées de tours, hérissées de mâchicoulis; le port est rempli de barques bondées de gens au teint bistré, avec des barbes incultes, costumés de rouge, de bleu, de blanc, de jaune; c'est sur cette côte de Dalmatie qu'il faut aller

chercher les vrais costumes italiens, ceux que nous voyons à l'Opéra dans la *Muette de Portici*. Le marché est ravissant, dans son bain de soleil, avec ses pastèques, ses gros oignons rouges, ses raisins noirs. Dans une belle église romane, on nous montre un magnifique reliquaire en argent massif. Il est soutenu par trois anges de bronze. On nous dit que dans l'ancien temps, ces anges étaient en argent, mais que les Français de Napoléon Ier les ont volés. Nul ne sait ce qu'ils sont devenus. Marmont les a remplacés par des statues faites du bronze des canons turcs. Tout cela n'empêche pas les Autrichiens et les Dalmates de prétendre que tout ce qui a été fait de bien en Dalmatie est l'œuvre des Français. Quels hypnotiseurs que ces traîneurs de sabre du premier empire!

Sebenico est une ville italienne comme toutes les villes de la Dalmatie. Le jour de notre arrivée, la région est en fête. Les fenêtres sont décorées de drapeaux croates, les rues pleines de femmes vêtues en bleu et blanc comme des religieuses, de beaux gaillards avec la culotte de laine blanche collante, le gilet flottant de drap rouge brodé d'or, la petite calotte rouge en forme de soucoupe, le couteau argenté à la ceinture. Tous ces hommes sont sérieux, silencieux; leurs yeux sont fixés sur la fumée de leur cigarette comme sur les mystères de l'autre monde.

Au delà de la ville le pays est désolé; nous arrivons au milieu d'immenses tas de cailloux gris, qui

forment de grandes montagnes déchiquetées, anfractueuses, comme grêlées par la petite vérole. Mais quel soleil, quelle atmosphère limpide; comme ils rendent frappant le contraste constant entre ce désert de pierres arides, et les rares oasis de vignes et d'oliviers que l'œil découvre de temps en temps. Le long du chemin nous rencontrons quelques Dalmaltes à cheval, puis des groupes de femmes aux costumes brillants, avec des ceintures dorées et de grandes épingles d'argent. Le paysage devient de plus en plus sauvage : pas une habitation, pas un être humain, pas un animal; des cailloux, partout des cailloux, le précipice à nos pieds et le silence attristant du désert. Très franchement cette solitude dans un pays inconnu produit un vague sentiment de malaise, et c'est avec un vrai plaisir que j'ai aperçu sur la route un groupe de braves Dalmates qui faisaient boire leurs chevaux à l'abreuvoir. Puis le chemin se peuple, nous effarouchons des petits veaux, des poulains minuscules qui s'ébattent à notre passage, et nous arrivons au sommet d'une montagne.

Là nous sommes émerveillés. Quel changement de décor! A nos pieds, un joli petit lac bordé de pelouses vertes, de peupliers, de chênes, d'oliviers, et en face de nous un joli village accroché à la montagne. On entend dans le lointain une gentille musique et des chants rythmés qui accompagnent la danse. Nous descendons avec joie vers cette vallée verte et vivante. Au bord du lac, nous

prenons une barque pour visiter les cascades de Scardona. L'eau pénètre dans une gorge étroite entre deux immenses montagnes dorées par le soleil, comme des poulets rissolés. Le paysage est grandiose, mais les bateliers sont bien ennuyeux. Dans un baragouin mélangé de slave et d'italien, ils demandent à chaque instant du tabac, des allumettes, veulent exiger des pourboires d'avance, font mine de nous débarquer en pleine gorge. La patience nous quitte, nous empoignons les rames; puis, dans un italien aussi florentin que possible, et assaisonné de gestes simples mais clairs, un de nos compagnons montre à ces deux gaillards, insolents comme des cochers de fiacre parisiens, qu'ils ne nous font pas peur, que nous aurons vite fait de les jeter à l'eau, et que si nous tombons avec eux, nous saurons bien nous en tirer, mais que s'ils ne savent pas nager, nous les abandonnerons à la vase mouvante. Ce petit discours produisit le meilleur effet, et nous pûmes, dans un calme silence accompagné du petit clapotement des rames, regarder la bande de ciel bleu qui couvrait cette gorge profonde. Peu à peu le crépuscule abat sur la montagne ses grandes ombres. Nous apercevons les cascades qui coulent comme de larges serpents d'argent au milieu d'un tapis de verdure, noirci par les derniers rayons d'un soleil mourant. Dans la demi-obscurité nous abordons au milieu de chutes d'eau, de masures délabrées et de rochers agrémentés de frais arbustes, de vieux moulins dont les grandes

roues à auges attirent l'eau des cascades à leur passage.

Nous partons, enchantés de cette excursion et de la vue du fond de cette gorge. Mais le retour est un peu triste ; pendant une heure et demie, nous naviguons dans l'obscurité la plus complète, au milieu du silence rompu régulièrement par la chute rapide des rames qui lèchent la surface de l'eau ; l'atmosphère est lourde, chaude, humide, un peu fiévreuse ; le ciel noir est sillonné de temps en temps par des étoiles filantes, et leur lueur rapide, fait apparaître les ombres fantastiques des arêtes pointues des montagnes.

Enfin à huit heures nous abordons devant une lanterne. C'est le village de Scardona. On aperçoit des lueurs derrière un rideau de saules. Nous entrons dans une rue illuminée de longues bougies posées sur les fenêtres, le pays est en fête. Les habitants se dirigent en groupes vers une grange où une troupe italienne joue le *Petit Duc* avec accompagnement de piano-forte. Nous entrons dans une auberge, et dans une salle empestée par l'odeur de la vieille pipe et de vin sur, nous mangeons un détestable poulet maigre grillé.

Il est dix heures, notre cocher est complètement ivre. Il retrouve ses chevaux à grand'peine, il attelle péniblement avec l'aide d'un énorme montagnard. Cet hercule dont les traits durs sont éclairés par les rayons blafards de notre lanterne borgne, nous demande si nous voulons le ramener en voiture à Sebenico. Il n'a pas l'air aimable, avec son

énorme bâton à la main. Mais, comme il sait conduire les chevaux, il pourra peut-être aider notre cocher qui ne semble pas bien solide sur son siège. Du reste notre ivrogne nous déclare que c'est un homme « molto honesto », et accentue cette qualification d'un geste de dégoût qui caractérise la haute idée que ces nobles populations ont de la vertu. Le retour se fait paisiblement et à une heure du matin nous rentrons à bord.

Le lendemain matin nous débarquons à Trau, par un soleil de plomb. C'est une jolie petite ville entourée de fortifications brodées de lions ailés. Les rues étroites sont remplies de costumes éclatants, de loques bariolées ; aux devantures des petites boutiques on voit des tranches de viande suspendues à des crochets rouillés, salies par la poussière, suintant une humidité roussâtre ; puis des pastèques coupées, fraîches et roses comme des glaces à la framboise, de beaux raisins onctueux et luisants. Partout, les plus humbles maisons ont des portes sculptées, des armoiries, des balcons avec d'étranges gargouilles. Tout cela est fouillé, mignon, élégant. Sur la Piazza, on admire une délicieuse loggia. Puis à côté on découvre une splendide cathédrale byzantine, un superbe porche formé de sveltes colonnes de marbre vert supportées par des lions majestueux ; tout autour s'étendent de fines dentelles de pierre sculptée qui se détachent en gris chatoyant sur ces funèbres fonds noirs que les lueurs éclatantes du Midi savent seules développer.

Les Venises de province sont encore plus vénitiennes que Venise elle-même, on y sent la puissance de ces conquérants, qui ont imprimé sur leurs conquêtes le cachet des arts les plus perfectionnés. Mais aujourd'hui toutes ces petites cités ne sont plus que des bourgs autrichiens ; en les parcourant on y trouve un mélange de forteresse, d'église, de palais, de ruines, de misère et de marché à la toilette. Les grands monuments restent, mais les palais servent de celliers à vin, et le lion de Venise dort du sommeil éternel.

A Spalato ce n'est plus seulement Venise, c'est Rome, la grande Rome, qui enveloppe la ville de son souvenir. Nous sommes dans la patrie de Dioclétien. C'est là qu'il avait sa maison de campagne, son Versailles. Il n'en reste plus que les murs énormes, percés de fenêtres avec des volets verts ou roses. Sur ces ruines les Spalatins modernes ont bâti un millier de maisons. Au centre de l'enceinte de ce monstrueux palais, on arrive sur une place bordée d'énormes colonnes romaines et formant l'antichambre d'une cathédrale gothique bâtie sur les restes d'un temple romain. Les pauvres colonnes de porphyre avec leurs chapiteaux de granit, semblent bien étonnées de se trouver à la base d'élégantes ogives et d'entendre les prêtres du Christ célébrer la messe sur des autels dont le marbre avait ruisselé du sang des victimes offertes aux dieux de l'Olympe. Sur le pourtour de la coupole du temple, on peut encore admirer des bas-reliefs

superbement conservés, des scènes de chasse, des cerfs, des chiens, des tigres, qui semblent affolés en sentant les majestueux lions de Venise qui dorment un peu partout aux alentours. Tout à côté, Esculape a un très joli petit temple avec des corniches fines comme des guipures, et un plafond tout couvert de caissons d'un travail si délicat qu'ils fait penser à de merveilleuses broderies.

Aux environs de Spalato, on arrive par une jolie route bordée de vignes et d'oliviers à un monticule tout pierreux, c'est Salona, une vieille ville romaine, que l'on dissèque pièce par pièce depuis dix ans. Accompagnés et dirigés par un Croate élégant, maire du village, nous grimpons par un petit sentier de chèvres sur une terrasse qui domine les fouilles. Là c'est un temple, ici un amphithéâtre, là des bains, des colonnes, des chapiteaux, des pierres, des mosaïques, pêle-mêle. Nous marchons toujours et nous arrivons à une grande tranchée au fond de laquelle est une longue file de tombeaux. La nuit vient, les pénombres du crépuscule se mêlent aux traînées blafardes du feu solaire qui s'éteint; les pâtres appellent les vaches dont les sonnettes grelottent harmonieusement; les paysannes rentrent en chantant d'un ton guttural ces notes aiguës et monotones qui semblent être un mélange de la douce mélodie de l'oiseau et de la plainte mélancolique de la bête sauvage. Au milieu de cette nature sévère qui se couche en musique, les couvercles triangulaires des tombeaux paraissent être de grands pupi-

tres de pierre apprêtés pour un orchestre squelettique qui va jouer quelque danse macabre pour sonner l'heure du sommeil éternel. Nous repartons émus, silencieux, par un chemin pavé de vieux pots romains cassés et d'ossements de ces terribles centurions qui ont conquis le monde. Comme c'est triste, ces cimetières balayés au vent, et le spectacle de ces os humains broyés par les roues de voitures vous détourne de conserver le culte matériel des morts. Le champ des morts est un champ où le corps de ceux que nous avons aimés pourrissent sous la terre. Faut-il donc se croire obligé d'aller se souvenir ou prier sur cette terre où nos chers défunts sont en état de décomposition? J'avoue que cette idée de destruction putride de la matière m'a toujours éloigné des tombes. J'aime à penser à mes regrettés bien-aimés dans les endroits où je les ai vus et chéris pendant leur vie, pendant la vie que je vivais avec eux. Mais la vue du cadavre, le rappel de son souvenir par le tombeau qui en contient les restes défigurés, c'est une pensée matériellement répugnante, attristante, et je fais tous mes efforts pour la fuir.

On a rassemblé à Spalato les principaux objets recueillis dans les fouilles de Salona. On peut admirer dans ce musée de superbes inscriptions romaines, des statues du plus beau galbe, des médailles finement ciselées et une remarquable collection de grands vases irisés, qui ne déparerait pas notre Louvre. Comme contraste, nous trouvons

couché à la porte du musée un pauvre hideux, couvert de sordides haillons, gras de sueur, de crasse et de vermine, majestueux dans sa misère insouciante.

Nous terminons la journée chez le préfet, un homme charmant, qui joue délicieusement de la charmante musique viennoise, et nous fait des récits fort intéressants sur la lutte des races en Dalmatie. Cet aimable fonctionnaire s'ennuie, parce que les Croates ralliés à l'Autriche sont des paysans sans éducation et que la seule société agréable de Spalato est italienne; mais comme elle est irrédentiste, il ne peut pas la fréquenter; il est au contraire en butte à ses attaques les plus passionnées. Il est constamment espionné par les Italiens. Ainsi pendant tout le temps de notre promenade avec le préfet, nous étions suivis par les deux rédacteurs du journal local irrédentiste, et ils étaient encore là derrière nous, quand à minuit nous remontons sur notre bateau.

Le lendemain nous abordons à Lissa, une jolie petite baie chaude et aérée, toute bordée de palmiers et d'aloès. On y ferait une ravissante station d'hiver. On nous raconte la bataille navale; l'incapacité des Italiens, la bravoure et l'habileté de l'amiral Tégéthoff qui a coulé les cuirassiers italiens avec de vieux bateaux de bois. Une grosse pierre avec un lion endormi dessus, à l'extrémité d'un cap, voilà tout ce qui reste du souvenir de cette remarquable épopée.

Quelques heures après, nous nous arrêtons à Curzola. Cette petite île ressemble à Trau; des fortifications, des lions ailés, des palais délabrés, des portes sculptées, des rues étroites qui s'enchevêtrent et ressemblent aux sombres détours d'un labyrinthe tortueux, et tout cela grouille de jolis enfants sales, de bateliers multicolores, de haillons fièrement campés en bannière comme de vieux drapeaux de la paresse troués dans les longues luttes de l'indigence; puis, comme tache à cette mosaïque orientale, de jolies femmes habillées aux dernières modes de Vienne. Du reste ces toilettes sont claires et agréables, les fleurs des cotonnades ou des soieries brillent au soleil et ne se font pas encore trop mauvaise figure, sur le Corso, autour de la musique municipale, entre de vieilles murailles grises et une mer indigo qui, au soleil couchant, emprunte au ciel toute sa couleur bleue pour foncer encore ses teintes.

Le lendemain nous débarquons au port de Gravosa. Il est six heures du matin, il fait une chaleur de midi; nous gagnons Raguse par une route qui grimpe au milieu des villas, des jardins verts et fleuris, des champs d'oliviers, des rochers jaunes, gris, rouges qui plongent leurs arêtes dentelées dans la nappe unie de la mer. On croirait être sur la route de la Corniche. Puis on entre sous une lourde porte entourée de hautes murailles massives, après avoir traversé de larges fossés sur un pont-levis. On passe, c'est Raguse. Un puits en forme

de dôme, de larges rues dallées, des églises de la Renaissance, des maisons sales, des boutiques étroites et basses, des cafés en terrasse, voilà le centre de la ville.

Mais dans un coin voilà le marché. Les femmes du peuple ont des casseroles de tulle blanc sur la tête, ou des serviettes tuyautées qui couvrent les cheveux et les épaules, comme les vieilles capelines de nos grand'mères; elles ont une sorte de drap de lit autour du corps et une portière en tapisserie grossière en guise de tablier. Les hommes ont le fez, ou s'ils descendent de la montagne, la calotte noire en alpaga avec les armes du prince de Montenegro brodées en or. Tous portent au-dessous de l'estomac une ceinture à compartiments, comme une papeterie de bureau, où ils entassent un pistolet, un yatagan, du pain, une tomate, un mouchoir. C'est l'heure de la cuisine : on voit tous ces gens passer lentement, marchant majestueusement avec leurs armes étincelantes, et portant tranquillement un petit bout de viande tout poussiéreux qu'ils vont faire griller. Puis à côté, arrive un gros curé, avec une longue lévite noire et des bas rouges. Il est suivi d'un immense capucin, beau, élégant, qui se dresse comme une belle tour au milieu de vieilles ruines. Au fond de la place, sous un porche noir et délabré, apparaît un dominicain, tout tordu, bossu, cagneux, rachitique : Quasimodo fait moine.

Cette foule monte paisiblement dans de petites rues en escaliers, dont les marches sont occupées

par des marmots, drapés comme des polichinelles dans de vieilles tentures trouées. C'est peut-être par mesure hygiénique qu'ils ménagent des courants d'air dans leurs habits. Partout de la saleté et des mauvaises odeurs. Dieu! qu'il doit être triste de vivre dans ces trous, avec la vue d'une petite bande de ciel qui a bien de la peine à vous envoyer quelques filets d'air et de lumière.

Au bord d'une ruelle, nous rencontrons un joli gaillard qui nous offre des armes albanaises. Nous montons dans un taudis ignoble, enfumé, chez un serrurier, mais il n'a que des horreurs. Nous descendons les rues avec notre beau pouilleux; il frappe à toutes les portes et nous amène des fusils, des pistolets, des couteaux; en une demi-heure tous les brocanteurs de Raguse sont descendus dans notre rue, et nous avons devant nous un véritable bazar d'armes. Tous ces gens vantent leur marchandise d'un ton rude et cauteleux, qu'on retrouve dans tout l'Orient : « Achète-moi ça, très beau, » et rien de plus. Nous faisons lentement, très lentement, extrêmement lentement, notre choix en marchandant énormément. A la fin les plus pressés font des rabais énormes, et reçoivent de leurs camarades moins habiles des injures grossières; puis tout ce monde remonte la rue et la paix se fait rapidement.

En rentrant dans la ville, nous croisons la musique municipale qui va à la rencontre d'un régiment autrichien revenant de la terrible campagne

de Bosnie et d'Herzégovine. Ces pauvres soldats sont harassés, sales, gris de poussière et de pluie et marchent à la débandade; les officiers ne sont guère plus propres, mais leur allure est très crâne. A l'entrée de la ville, tout ce monde se met en ordre et se repose près des remparts. Ces campements, ces troupes en campagne, tout cela nous rappelle 1870.

Près de Gravosa, nous allons visiter une cascade que l'on atteint en barque, après deux heures de navigation dans une anfractuosité du rivage, sorte de fiord assez marécageux. La cascade est petite; mais c'est curieux de voir une source sourdre subitement de la base d'un immense mur de rochers gris, comme à la fontaine de Vaucluse. Tout près, est le moulin, avec de jolies jeunes femmes, les jambes nues jusqu'aux cuisses, gaies, riantes, courant avec de gros sacs de farine sur la tête. Ici les femmes travaillent et les hommes les défendent. C'est comme le bataillon d'infanterie, — qui, en campagne, protège les travailleurs du génie. Cette division du travail, au profit de l'homme, ne semble pas produire une merveilleuse besogne. Les terres restent incultes; des raisins magnifiques on ne tire généralement qu'un vin mal préparé et imbuvable sur place; les chèvres mangent toutes les pousses des arbres. La misère est grande, mais ces pauvres gens se plaignent rarement. Quand ils se plaignent, c'est bien souvent le fusil qui prend la parole.

En nous promenant, nous voyons partout des maisons en ruines ; personne ne songe à les démolir ; elles restent là depuis le commencement du siècle ; c'est à ce moment que les Monténégrins sont venus faire une excursion dans le pays. Au milieu de ces pans de murs crénelés par les boulets, on fait tranquillement les vendanges.

Nous partons pour Cattaro, entraînant avec nous le vice-consul de France, M. Cyrilli, et le consul général de Turquie, Danish-Effendi, grand amateur d'armes et de bibelots, un vrai Turc de Bohême, aimable, bon enfant. Nous rencontrons aussi sur le bateau le vice-consul de Grèce. Tous ces diplomates sont d'une affabilité extrême ; aussi, malgré la pluie battante, notre voyage est très gai. Grâce à leur obligeance nous allons dénicher dans les villages qui entourent Cattaro, des armes superbes que nous achetons à fort bon compte, parce qu'en ce moment le gouvernement désarme tous les habitants de la Bosnie et de l'Herzégovine.

A Cattaro nous retrouvons les élégantes églises romanes et byzantines, les palais mignons dans leur revêtement de dentelles sculptées, les loggias élégantes, les colonnades surmontées du lion ailé de Saint-Marc et les charmants costumes des Slaves du Sud, plus frais que ceux de l'Orient, plus brillants que ceux de l'Italie. Et puis dans les bouches du Cattaro, on reste des heures entières à contempler les magnifiques montagnes noires de la Crivoscie et du Monténégro qui perdent leurs cimes abruptes

dans des nuages de coton argenté. C'est à Cattaro qu'on monte presque à pic jusqu'à Cettigné. Puis l'on redescend à Scutari d'Albanie ou à Antivari, le port conquis en 1878 par le Monténégro. Pauvre Antivari, il n'en reste plus un pan de mur ! Les Monténégrins sont de fameux démolisseurs, ils donneraient des leçons aux Anglais et aux Égyptiens, qui ont cependant assez bien travaillé à Alexandrie. Autour des ruines, il s'est élevé une nouvelle ville en planches qui ressemble à l'avenue de Neuilly pendant la fête. Toute cette population et celle des environs n'a pas de médecins.

Le gouvernement monténégrin a pris à son service trois médecins slaves : deux sont à Cettigné, le troisième est à Dulcigno. A Antivari, c'est un boucher grec qui fait le courant de la pratique médicale. Le médecin de Dulcigno est le consultant de toute la région, et même d'une grande partie de l'Albanie. Une de ses cures nous a fait assister à une petite scène de mœurs bien curieuse. Nous cheminions sur la route qui mène de la ville d'Antivari au port, au milieu des gros troncs d'oliviers tortueux et parsemés de trous comme de vieilles reliures mangées aux vers. Nous étions accompagnés de l'agent du Lloyd, Slave fort aimable, que sa bonté et son savoir font adorer dans toute la contrée. Nous causions de batailles, de bombardements, de massacres, quand nous apercevons un superbe vieillard à la longue moustache grise, coiffé d'un fez, vêtu d'une élégante veste rouge et d'un panta-

lon de toile blanche collante, la ceinture bourrée de pistolets et de yatagans d'argent ciselé, et tenant à la main une petite ombrelle blanche à franges, oubliée par quelque touriste anglaise. Ce grave personnage se précipite dans les bras de notre compagnon slave ; ils s'embrassent sur la bouche, et notre ami nous apprend que nous sommes en présence d'un grand chef albanais qui a bien une quinzaine de meurtres sur la conscience, mais est au demeurant le plus digne des hommes. A quelques mètres plus loin, nous rencontrons deux brillants officiers monténégrins. Notre Slave les embrasse encore sur la bouche, et je suis fort étonné de voir le fier Albanais mettre un genou en terre et baiser les mains des Monténégrins. On se remet en marche, l'Albanais reste derrière et me dit en mauvais italien : « Les Monténégrins sont des hommes bons et braves, et j'ai beaucoup de respect pour eux. Ils sont justes et charitables; aussi j'espère bien qu'ils feront droit à ma requête. Mon neveu était très malade ; nous n'avons pas de vrais médecins en Albanie, je l'ai envoyé à Dulcigno pour le faire traiter par le médecin du gouvernement monténégrin qui me demande 1500 francs d'honoraires. Où voulez-vous qu'un pauvre Albanais prenne 1500 francs? C'est vraiment trop dur, et je vais à Cettigné implorer le prince afin qu'il me fasse grâce de cette somme. » Et voilà pourquoi mon fier Albanais commençait par faire la cour aux officiers d'Antivari. Pour gagner Dieu, il faut plaire à ses saints. C'est égal,

je me faisais une autre idée des grands chefs albanais.

Sur toute la côte, j'ai pu voir combien le titre de médecin français était estimé, car un peu partout, grâce à cette qualité, on me demandait quelque avis, et peut-être un jour quelqu'un de mes confrères de France sera bien étonné de voir mon nom sur une ordonnance perdue dans un petit port de la Dalmatie ou de l'Albanie.

A Corfou, les honneurs de la ville et de l'île nous ont été faits par un aimable collègue de la Faculté de Paris, le cousin de notre sympathique et distingué confrère Damaschino, et portant son nom. Il nous a emmené à travers les campagnes couvertes de vignes luxuriantes, sur de jolies routes bordées de vigoureux cactus hauts comme des murs et plus épais que les haies les plus touffues ; excellente manière de procurer de l'ombre aux promeneurs et de la sécurité aux propriétaires de champs. A chaque village on signalait le docteur, et il devait descendre de voiture pour aller visiter des malades. Ici les paysans consultent souvent le médecin ; ils sont aisés, soigneux et instruits. On voit que l'Angleterre a passé par là. Ce sont aussi les Anglais qui ont fait de Corfou une station hivernale. Mais depuis le retour des îles Ioniennes à la Grèce, les Anglais y sont moins nombreux l'hiver, et ce sont les Allemands qui dominent. Il est en effet très facile pour ces derniers de s'y rendre par la voie de Trieste. Comme station hiver-

nale, Corfou ne présente pas de caractère bien spécial, en dehors de la pureté de l'air qui caractérise le climat des îles. Il y a plus de vent que sur les bords de la rivière de Gênes et les pluies y sont plus abondantes. Cependant la cure hivernale de Corfou peut être recommandée aux malades peu atteints qui ont besoin d'un air plus tonique que celui de Madère et moins excitant que celui de nos côtes méditerranéennes. On trouvera à Corfou des distractions du soir bien suffisantes pour un malade, et les jours de beau temps les jolies promenades au grand air sont faciles et innombrables. Quant à la vie matérielle, elle est identique comme prix et comme bien-être à celle de toutes les autres stations. Après une saison passée à Corfou, on peut remonter par étapes toute la côte de Dalmatie, et de Trieste aller finir sa cure soit à Venise, soit à Méran dans le Tyrol, ou encore aller à Pise par la voie de Brindisi ou d'Ancône. On voit donc que Corfou peut être une excellente demeure d'hiver pour des convalescents ou des gens faibles qui fuient le froid et veulent mêler l'utile à l'agréable en faisant un charmant voyage (1).

En Grèce, que de sujets d'études pour un médecin érudit; mais il faut être érudit, et hélas !... Heureusement, à l'École d'Athènes nous avons rencontré des savants aimables qui nous ont guidé à travers les magnifiques restes de l'art grec, et

(1) Voyez : *Traitement de la phtisie pulmonaire*, par G. Daremberg, 1892.

m'ont donné, pour ma part, grande envie d'étudier plus tard quelques sujets d'archéologie médicale. Nous avons vu en détail tous les restes de l'Asclépéion qui vient d'être découvert au bas et au sud de l'Acropole, et qui a fait l'objet d'une étude spéciale de la part de M. Girard. Nous avons été visiter, près d'Épidaure, dans le golfe d'Égine, les vestiges du fameux Hiéron d'Esculape, ce célèbre sanctuaire où les malades de toute la Grèce venaient chercher la santé. C'est là qu'autrefois le dieu de la médecine était représenté assis sur un trône, un chien à ses pieds, appuyé d'une main sur un bâton et de l'autre sur la tête d'un serpent, le serpent classique d'Épidaure.

Dans les vitrines de l'École d'Athènes, nous avons pu admirer une remarquable collection de figurines en terre cuite trouvées tout récemment dans un cimetière grec découvert aux environs d'Éphèse, en Asie Mineure. Là, au milieu de statuettes merveilleuses de forme, et couvertes encore par place de couleurs et de dorures éclatantes, nous avons vu des joujoux, des petites voitures de poupées, des masques d'acteurs et de bouffons, et une figurine fort curieuse représentant un vieux rachitique tout nu, affligé des difformités les moins agréables, mais très exactement reproduites.

N'allez pas visiter la Grèce pendant le mois de septembre; vous n'y verrez que de la poussière. La campagne est un vrai désert de poussière; les arbres rabougris et les vignes déjà privées de leurs

fruits sont poussiéreux, les petites maisons sont tapissées de poussière; les routes sont des amas de poudre grise brûlante. La chaleur est lourde, étouffante. Tout : sol, plantes, hommes et bêtes, a l'air d'avoir été passé au four. C'est un pays désolé, dévoré par le feu du ciel.

Mais l'Acropole est toujours une des merveilles du monde. Les colonnes de Parthénon, jaunies comme du vieil ivoire, se détachent sur le velours bleuté du ciel. Le temple de Minerve avec ses admirables cariatides, les fines colonnettes ioniennes du ravissant petit temple de la Victoire sans ailes; et au bas de la colline les ruines imposantes du théâtre de Bacchus et du temple d'Esculape. Encore plus bas, les énormes colonnes du temple de Jupiter Olympien...

Quelle grandeur, mais aujourd'hui quelle décadence! Les bords fleuris de l'Ilissus sont devenus un dépôt d'ordures, et en descendant la colline nous voyons que les nymphes des temps héroïques sont remplacées par une fête foraine : sur les tréteaux une Marseillaise lance d'une voix naso-gutturale ces paroles pindaresques :

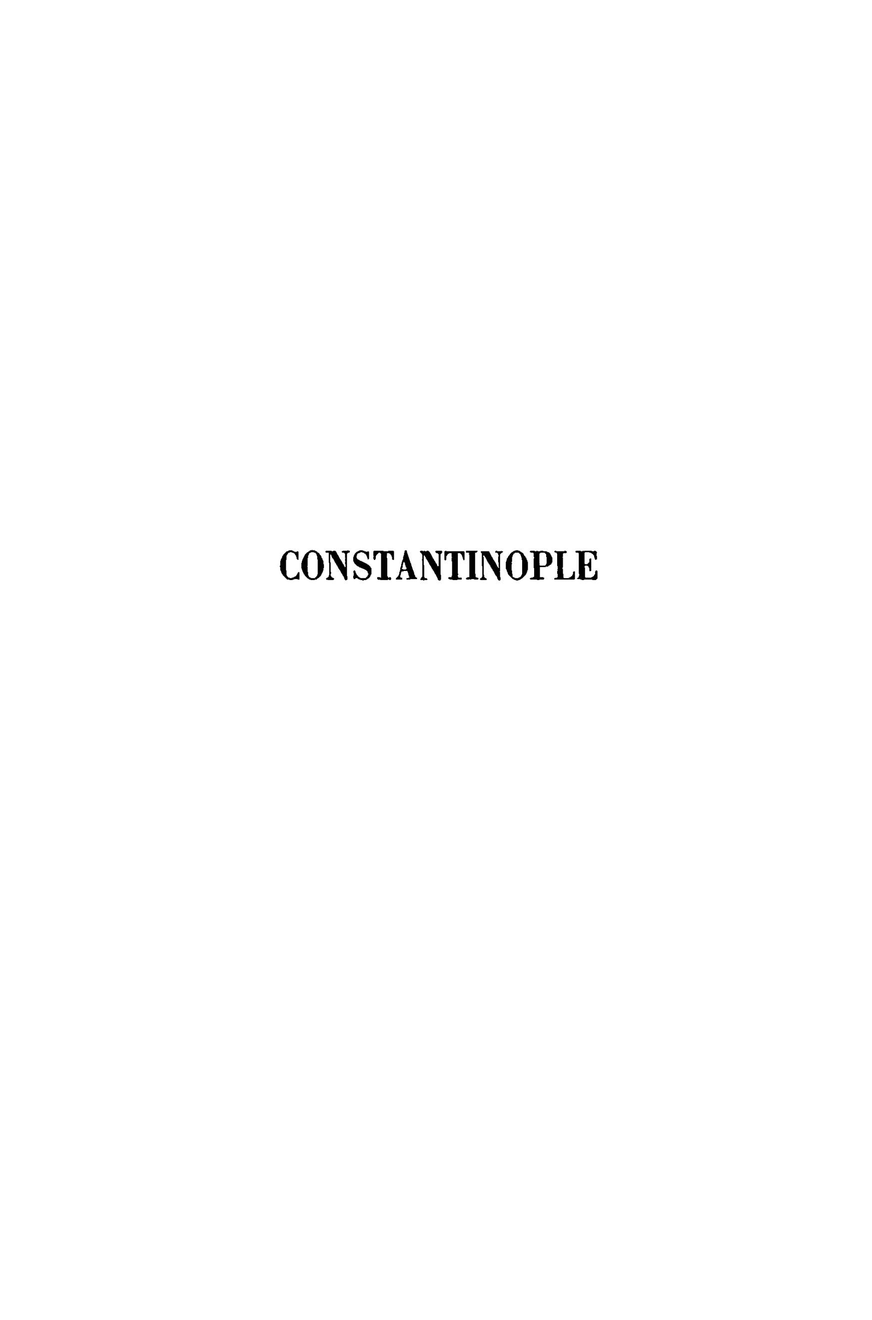
Je m'appelle Ernestine,
Je vends de la sardine.
Il s'appelait Ernest,
Employé de la gare de l'Est.

Que nos gouvernants soient heureux! l'influence française règne en Orient.

Plus loin, un gros homme informe fait craquer un trapèze sous des efforts brutaux et désordonnés. Qu'est devenue la force, l'adresse et la grâce dans la patrie d'Hercule, de Diane et d'Alcibiade! Tous ces dons des dieux ont disparu avec Périclès. Les vrais Grecs, les Grecs purs ne sont plus en Grèce, il faut les chercher à Constantinople, à Alexandrie, à Marseille, même à Paris ou à Londres. Quelques-uns d'entre eux commencent à revenir à Athènes, mais ils n'y séjournent guère qu'au moment des sessions législatives. Ils font construire de belles maisons, mais ne les habitent guère. Ceux-là ont gardé la finesse, la beauté, la vaillance de leurs ancêtres. Les Grecs de Grèce gardent encore l'empreinte du joug turc et du mélange avec leurs voisins d'Albanie. On les a réveillés, mais tout ce qu'on leur a dit et montré les a changés tellement et si rapidement qu'ils n'ont eu le temps ni de retrouver leurs vertus antiques, ni d'user avec discernement des idées modernes. En attendant ce tassement matériel et moral, promenez-vous le moins possible dans l'Athènes moderne; regardez le temple de Thésée si merveilleusement conservé, allez admirer la collection des armes découvertes à Mycènes par Schliemann et dont les inscrustations d'or représentent des scènes de chasses ou des combats d'une élégance et d'une exactitude merveilleuses; allez contempler les statues antiques du musée de Patissia, et surtout allez rêver sur l'Acropole au clair de la lune en pensant

à toutes ces beautés dont le souvenir est oublié par les gens d'en bas.

Allez aussi à Éleusis voir les ruines et la mer bleue. Malheureusement, au pied de la colline vous verrez une cheminée d'usine et en descendant vous serez abasourdi par les quémandages des faux Palikares tout fiers de leurs grandes moustaches au vent. Ils sont grotesques avec leurs grandes guêtres dépassant les genoux, leurs amples manches pagodes, et leur jupe blanche, plissée, qui ceint leurs reins et qui ressemble à un jupe de danseuse. J'aime mieux encore redescendre sur les bords de l'Ilissus et entrer dans un théâtre en plein air où des gens à casques dorés et en péplum flottant débitent une traduction grecque du *Jules César* de Shakespeare.



CONSTANTINOPLE



CONSTANTINOPLE

1882.

Constantinople est la ville la moins turque de la Turquie. Ce n'est pas là qu'il faut aller voir les Turcs ; ils sont noyés dans un flot de Levantins, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, d'Européens qui tâchent de ramasser le peu d'argent qui reste à Stamboul. A peine le bateau entre-t-il dans la Corne d'Or, que le pont est envahi par toute une racaille de porteurs et de guides qui se disputent entre eux une valise et un client. Tous filous, exploiteurs, braillards, hâbleurs, agités, mais bons enfants, prêts à tous les métiers et à toutes les complaisances, ne regimbant pas devant un solide coup de pied savamment dirigé, riant des injures pourvu qu'elles soient arrosées de quelque menue monnaie. Ils sont plus drôles et moins répugnants que les guides napolitains.

Le bon Turc n'est pas ennemi des pourboires abondants, du classique bachsish, mais le plus souvent il ne se donne pas la peine de courir après lui et il tombe dans la main toujours avide du Le-

vantin ou de l'Européen. Il faut voir ces braves Turcs dans une petite ville de province. Je me souviens être arrivé un jour d'été dans le petit port de Durazzo en Épire ; il faisait très chaud. Tous les habitants étaient là assis en tailleur sur des nattes devant leur petite maisonnette en bois ; ils étaient installés par groupes de cinq ou six autour d'une planchette surmontée de quelques boîtes d'allumettes ou de morceaux de savons poussiéreux, tous silencieux, immobiles, désolés si on vient les déranger en leur achetant quelque objet, vous regardant passer avec ce gros bon œil méprisant du bœuf couché à l'ombre, qui a l'air de dire : Faut-il que ce chrétien soit insensé de se promener par cette chaleur, quand il fait si bon à ne rien faire. Sont-ils heureux, ces placides Orientaux ! Leur calme les éloigne-t-il plus facilement des chagrins et des peines, que notre perpétuelle agitation ? Je le crois. Que désirent-ils ? Peu de chose : avoir chaud l'hiver et frais l'été ; ils ne sont pas gourmands ; ils ne demandent pas à la famille les charmes que nous y recherchons, ils ne luttent pas contre les événements ; ils n'ont pas demandé à vivre, ne cherchent pas à savoir à quoi ils servent sur cette terre, et reçoivent sans plaintes les coups qu'ils ne peuvent éviter. Ils n'ont pas d'ambition pécuniaire ; ils ignorent le luxe de l'ameublement et de la toilette. La crainte du lendemain ne les trouble pas. Ce sont des sages et des croyants. Mais à quoi peuvent-ils penser, là accroupis sur leur

natte toute usée ? A rien de bien intéressant pour nous ; peut-être au chien qui passe, à la tasse de café qu'ils vont prendre, à la fumée de la cigarette, peut-être même à rien. Et ils n'ont pas l'air de s'ennuyer. Tandis que nous autres, nous sommes obligés de travailler ou de faire des sottises pour chasser l'ennui. Quels pauvres êtres a fait de nous la civilisation. Restez ce que vous êtes, bons Turcs, et éloignez de vos lèvres la coupe enchanteresse mais vénéneuse que nous vous tendons, et que vous tendent aussi vos gouvernants.

Il était certainement civilisé, et quelque peu instruit, ce malicieux officier de gendarmerie turc qui voulait m'extorquer quelques médjigés, en me voyant flâner dans les rues de Durazzo. Il arrive vers moi les yeux pleins de menaces, agitant son grand sabre et me demande mon passeport. J'étais en règle. Je n'ai jamais vu un homme aussi vexé. Mais il ne veut pas rentrer bredouille au logis, et il prétend me faire payer une livre turque pour mettre un cachet sur mon papier. Je m'y refuse absolument ; il crie, vocifère, et veut m'empoigner. Je lui tourne tranquillement le dos, et il s'en va en maugréant, pendant que les bons Turcs restent paisiblement accroupis en égrenant leur chapelet.

Les Turcs de Constantinople sont plus actifs ; ils ne font guère de besogne, mais au moins ils marchent ; on les voit sur les quais et sur le pont de Stamboul, trottiner avec leurs grands pantalons bouffants, gros comme des gigots d'ours. Ils n'ont plus

cette placidité parfaite des Turcs de la province. L'agitation européenne a déteint sur eux. Mais ils sont encore bons.

Connaissez-vous les chiens de Constantinople ? C'est un vrai peuple, comme on n'en trouve nulle part. Ils y sont certainement plus nombreux que les hommes. Ils ne sont pas méchants avec les êtres humains, mais sont d'une férocité atroce avec leurs semblables qui ne sont pas du pays. Pendant que j'étais assis tranquillement devant une petite table de café, en train de prendre un verre d'eau avec des confitures de roses, j'aperçus une bande de chiens gris, aussi sales que les tas de poussières au milieu desquels ils se couchent, fondre sur un de ces vilains petits chiens noirs, appelés terriers anglais, et le dévorer en quelques minutes. Le maître du chien mangé était navré, mais tant pis pour lui, il aurait dû tenir son roquet en laisse. Le sort de cet infortuné est réservé à tous les chiens imprudents qui s'aventurent sans la protection humaine au milieu de ces gardiens jaloux des rues de Constantinople. Il n'est pas nécessaire ici, pour éviter l'introduction de la rage, de mettre les chiens étrangers en quarantaine ; leurs confrères de Stamboul ne se laissent pas mordre par eux ; ils font bien leur police eux-mêmes. Au demeurant ce sont de bonnes bêtes, sobres, patientes, insouciantes et peu exigeantes. Elles couchent et font leurs petits sur les tas d'ordures ; on voit de temps en temps une chienne maigre et efflanquée qui donne à téter à

ses petits au milieu de vieux trognons de choux pourris entassés dans un coin.

Dans Péra, ils protestent contre le tramway qui les gêne ; ils se couchent le long des rails, et si le cheval leur touche un poil en passant, ils poussent des cris assourdissants ; cependant ils n'ont absolument rien ; quand le tramway n'est plus en vue, ils se taisent et vont tranquillement se recoucher. Ils sont vraiment admirables, le matin vers sept heures, assis devant les boucheries, attendant sans bouger que le garçon vienne jeter ses détritus dans la rue ; ils sont là assis par terre, la queue immobile, le nez en l'air, les oreilles dressées, l'œil fixé sur les barreaux de l'étal, sur deux ou trois rangs, pendant plus d'une heure. Si une voiture passe, ils ne se dérangent, en boudant, que lorsque la roue les touche et ils s'empressent de reprendre leur poste d'observation. Et quand on leur jette les vieux morceaux de viande pourrie, ils n'en laissent pas traîner une parcelle. Ces chiens sans maîtres sont de fameux nettoyeurs municipaux, et grâce à eux les ordures ne sont pas nombreuses.

Mais quand il pleut, quel gâchis, et comme il est peu agréable de se promener le soir, quand il a plu, dans les rues mal éclairées. J'errais ainsi dans la boue, quand j'aperçus deux grands gaillards qui couraient avec une chaise à porteurs. En passant j'y vois un joli minois, au-dessus d'un costume de soie blanche, tout chamarré d'or. C'est certainement une princesse qui va en soirée. Je me presse, pa-

taugeant dans les flaques d'eau et les mares boueuses; je voulais voir de près l'œil brillant et le pied fin de cette grande dame turque. M'y voilà, la chaise à porteurs s'arrête, et il en sort une fort jolie personne, en jupe courte. C'est une chanteuse de café concert qui va roucouler des douceurs aux commis de magasins et de banques grecs ou arméniens. J'entre à sa suite, je la reconnais, c'est une petite actrice française qui jouait l'an dernier au Casino de Royat. Elle est très contente et m'assure qu'elle « gobe beaucoup les Turcs ».

En rentrant à l'hôtel, j'aperçois une immense lueur, dans le lointain. Est-ce un feu de charbonniers qui fabriquent du charbon de bois? Non! c'est un incendie, à Scutari, de l'autre côté du Bosphore, sur la côte d'Asie. On ne s'en émeut guère ; le feu est bien fréquent dans ces villes d'Orient bâties en bois ; demain matin un quartier entier aura été détruit. Personne n'y perdra grand'-chose; ce n'est pas le luxe de l'ameublement ou de l'habillement qui doit faire regretter le domicile. Pendant quelques jours on couche et on mange où on peut, puis la maison est vite rebâtie, en attendant un nouvel incendie.

Ce matin le Sultan descend de son palais caché dans le fond d'un parc boisé et touffu, pour prier à la mosquée. Il arrive en calèche, l'air inquiet, pressé. Il a l'œil vif, la figure extraordinairement intelligente, très simple, n'ayant pas du tout l'air important et po eur du shah de Perse.

Il reste fort peu de temps à la mosquée ; remonte rapidement en voiture, comme un médecin qui n'a pas une minute à perdre. Les régiments nègres et blancs battent aux champs et le Sultan disparaît. Quels hommes superbes que ces soldats turcs ! en les voyant on conçoit que, sous les ordres du vaillant Osman, ils aient si admirablement défendu Plevna. Le soldat turc est le premier soldat du monde parce qu'il est le plus sobre. Les musulmans, les vrais musulmans, pas ceux qui portent un fez sur les boulevards ou dans la rue de Rivoli, mangent peu de viande et ne boivent guère que de l'eau. Ils résistent ainsi aux fatigues les plus grandes et aux intempéries les plus fortes. Ce qui démontre une fois de plus que la viande et les liqueurs alcooliques donnent peu de forces ; que le pain, les légumes et les corps gras sont les véritables agents de la vigueur musculaire.

L'hygiène mulsumane n'est du reste que la copie de l'hygiène juive. Moïse et Mahomet, qui furent tout autant des régénérateurs de peuples que des créateurs de religions, furent aussi de remarquables hygiénistes. Ils avaient fort bien compris que des hommes malpropres comme tous les Orientaux ne peuvent s'astreindre aux principes de la salubrité publique et privée que si l'on insère des préceptes hygiéniques dans les lois religieuses. Mahomet le comprit encore mieux que Moïse ; et tous ceux qui ont visité l'Orient ont vu que la sage pratique des ablutions et l'obligation d'avoir la tête rasée rendent

les Turcs et les Arabes bien moins sales que les Juifs.

Pour toutes les autres prescriptions hygiéniques, Mahomet s'est inspiré des lois mosaïques : d'abord le repos hebdomadaire, qui est une loi bienfaisante et humaine, car le travail continu est moins parfait, moins productif que le travail sagement interrompu.

Il faut louer la sagacité des préceptes mosaïques et mahométans relatifs à l'alimentation. Ainsi s'il interdit l'usage du porc, c'est que cet animal est très souvent envahi par les trichines.

L'idée de contagion des maladies occupait une place importante dans la loi mosaïque. Ainsi un animal trouvé mort est impur ; l'Israélite qui le touche devient impur et est obligé de soumettre sa personne et ses vêtements à des purifications. Les docteurs de la loi qui ont composé le Talmud de Babylone dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ont décrit minutieusement les cas nombreux dans lesquels les animaux étaient impropres à l'alimentation, c'est-à-dire *terephoth*. Et au milieu de bizarreries étranges, mais bien pardonnables dans un temps où la médecine vétérinaire était complètement inconnue, on trouve des préceptes plus sages qui, encore aujourd'hui, pourraient faire partie du Code des inspecteurs d'abattoirs. Ainsi dans le traité Holin, la perforation du poumon est considérée comme un signe absolu d'impureté ; en effet elle est causée par des tubercules. Les rabbins constatent cette perforation en « mettant le poumon entier dans un vase d'eau tiède ; on souffle dans la

trachée, et si l'eau fait glouglou, c'est qu'il y a perforation des deux plèvres ».

Ensuite les docteurs discutent longuement pour savoir si les fausses membranes de la poitrine, c'est-à-dire si les signes de la pleurésie adhésive, rendent un animal impur ; la majorité ne l'admet pas, à moins que ces fausses membranes ne soient accompagnées de perforation ; et cette dernière impureté ne disparaît pas si la maladie a débuté par les côtes. Ces préceptes sont fort judicieux, car ils s'appliquent à des animaux tuberculeux, et la tuberculose animale est transmissible à l'homme.

La Genèse défend l'usage alimentaire des tissus qui entourent les articulations, c'est-à-dire les tendons, les ligaments, les aponévroses. Ce passage a été très discuté par les commentateurs (Genèse, XXXII, 32). Jacob, après une longue lutte, boita d'une hanche. « C'est pourquoi les enfants d'Israël ne mangent point le *ghid* qui est à l'endroit de l'emboîture de la hanche. » Les talmudistes sont très divisés sur le sens du terme *ghid;* d'après les uns il s'agit du nerf sciatique ou d'un autre nerf, d'après les autres il s'agit des tendons et ligaments. Les uns et les autres ont peut-être raison, car les nerfs ou les tendons sont également indigestes.

Moïse avait ordonné aux Israélites de choisir hors de leur camp un lieu destiné à la satisfaction des besoins naturels et de recouvrir leurs déjections d'une couche de terre. En effet, les épidémies des armées sont aggravées par la malpro-

preté des camps; et souvent elles s'éteindraient si les germes typhoïdes ou cholériques des selles étaient détruits. Or, la terre est bien plus que l'eau un agent destructeur des germes morbides. Cette notion est appliquée souvent en Écosse, où j'ai vu des cabinets d'aisances nettoyés par un jet de terre finement pulvérisée.

Le Talmud formule aussi un précepte important en disant (traité Baba Bathra) que les cadavres des animaux, les tombeaux et les tanneries doivent être éloignés de la ville de 50 aunes. Il y a en France de nombreuses villes où ces foyers d'infection sont encore dans les faubourgs.

Le Lévitique contient une description fort intéressante de la lèpre, et une curieuse discussion pour savoir distinguer rapidement la lèpre des autres maladies de peau. Ce diagnostic était important à faire, car les lépreux étaient isolés par la loi mosaïque. Le Talmud nous dit même qu'un lépreux doit répudier ses femmes (traité Khethouboth). Il en était de même des hommes ayant un polype putride des fosses nasales, ou travaillant des substances d'une odeur infecte.

Le Talmud donne d'excellents conseils aux nourrices. Une nourrice ne doit pas nourrir en même temps deux enfants. Une veuve qui a un enfant à la mamelle ne doit pas se marier avant que cet enfant ait été sevré à l'époque réglementaire.

Les musulmans vont souvent demander le rétablissement de leur santé à des sortes de moines,

les derviches. Chaque semaine, dans les couvents de derviches tourneurs ou hurleurs, après la cérémonie du tournoiement et du beuglement, on amène au chef les malades, on les étend par terre, et ce chef des derviches marche sur leur dos ou leur ventre selon la région affectée, puis il fait avec les mains quelques passes sur la tête et le front et souffle dans l'oreille des sourds. Les savants de l'Église musulmane font aussi des passes sur les tumeurs et les douleurs. C'est une sorte de magnétisation, et en ce moment on parle beaucoup à Constantinople d'un célèbre magnétiseur européen. Dès notre arrivée on nous l'avait signalé, et nous n'y pensions plus, quand un jour le gouvernement nous envoie un commandant d'état-major pour nous accompagner dans une visite aux palais impériaux fermés au public. Cet officier, fort aimable et très distingué, commença par causer avec un grand charme de l'armée et du gouvernement turcs. Puis la conversation tomba sur la médecine, il nous dit sans sourciller qu'il est médecin homéopathe-magnétiseur et qu'il a fait complètement disparaître des cancers par des passes savantes. Dans un des palais de la côte asiatique du Bosphore, il nous a conduit auprès de deux énormes tigres envoyés au Sultan par un roi de l'Inde ; et rien n'était plus comique que de voir ce grand et bel officier, tout chamarré d'aiguillettes et de décorations, fixer les tigres furieux pour les magnétiser. Que voulez-vous, les guerriers ont leurs travers, et nous avons

bien vu un colonel francais soutenir devant les tribunaux qu'un magnétiseur photographe lui avait fait apparaître l'image magnétique de son grand-père.

Notre officier, ne voulant pas nous laisser sous la mauvaise impression de l'essai malheureux de la magnétisation des fauves, nous dit : « C'est mon magnétisme qui m'a fait faire un charmant mariage. Je fus appelé plusieurs fois près d'une jeune fille turque atteinte de douleurs, je la vis à visage découvert et la trouvai charmante. Mes passes l'ont guérie rapidement, j'ai demandé sa main, elle me l'a accordée, et le lendemain nous étions mariés. Car je dois vous dire qu'en entrant au service de la Turquie, je me suis fait mahométan, et je vis tout à fait à la musulmane. De cette façon, j'ai au moins ma femme pour moi tout seul, et pas comme en Europe une femme pour les autres. Elle ne sort jamais sans ma permission, et jamais dans la maison un homme ne paraît en sa présence. Elle reçoit des dames, moi mes amis, et, de cette façon, chacun vit content. » Et il est content, notre bel officier !

Mais pour être heureux en ménage turc, il ne faut guère aimer cette société des femmes qui me semble être le plus grand charme de la vie. On a pour ses plaisirs un être féminin qui tient le milieu entre la maîtresse et l'esclave ; par-dessus le marché, on est souvent trompé, et comme toujours on ne s'en aperçoit pas. Ah ! mais, si on s'en aperçoit,

on répudie sa femme sans autre forme de procès. Voilà une bonne institution : tout se fait tranquillement, sans scandale.

Malgré cela, j'aime encore mieux un ménage à l'européenne.

En visitant les hôpitaux de Constantinople, je fus douloureusement étonné en entrant dans une vieille masure toute délabrée, menaçant ruine, composée de salles basses, mal aérées, remplies d'odeurs nauséabondes. C'était l'hôpital français de Constantinople. J'eus un chagrin poignant quand, en sortant de cette pauvre maison française, j'allai admirer les magnifiques installations des hôpitaux allemand et italien. Oui, j'étais humilié, froissé, honteux, en voyant que mon pays ne tenait pas la place digne de son rang parmi les nations civilisées. Quand on n'a pas voyagé à l'étranger, on ne comprend pas toute l'angoisse que l'on ressent toutes les fois que l'on voit la patrie, cette chère absente, cette vieille mère dont on partage les joies et les douleurs, quand on la voit maltraitée, méconnue, faisant triste figure au milieu de ses rivales parées et hautaines. Quand on quitte le sol de la France, le sentiment de la patrie s'épure, on oublie toutes les querelles mesquines des partis et des hommes, on ne voit que l'image sacrée du pays natal, on veut la voir belle, éblouissante, honorée, respectée, et quand on passe devant une vieille masure qui doit abriter les douleurs des enfants de la France, après l'avoir respectueusement saluée,

on rougit de honte et on pleure de pitié. Je plaindrais ceux auxquels cette émotion paraîtrait déplacée; ils n'auraient jamais vraiment aimé la patrie.

L'état de notre hôpital de Constantinople en 1887 est aussi déplorable qu'en 1884; l'aspect intérieur et extérieur est misérable. Les salles de malades sont infectées par les odeurs des fosses d'aisances, et chaque malade n'a que 13 mètres cubes d'air à respirer. Le local affecté aux femmes est le plus défectueux; il est au premier étage d'une masure en bois, il est bas, obscur, mal aéré. Cet hôpital ne permet pas l'isolement des maladies contagieuses, et, de plus, il communique avec l'école des sœurs. Il n'est donc pas une loi de l'hygiène qui n'y soit violée. Et il est triste de constater que le gouvernement italien a fait construire en 1876 un hôpital très salubre qui lui a coûté 300,000 fr.; qu'en 1875 le gouvernement allemand a édifié un splendide hôpital au prix de 450,000. Cet hôpital allemand est aujourd'hui, à juste titre, le modèle des hôpitaux de Constantinople; il a accaparé la notoriété qui nous appartenait depuis un si grand nombre d'années. La clientèle indigène et étrangère, surtout la clientèle payante, commence à déserter notre hôpital, parce qu'elle n'y trouve pas le confortable moderne, et surtout parce qu'elle croit que nous renonçons volontairement à notre vieille prépondérance.

Si nous voulons garder notre prestige auprès des Arméniens, des Grecs, des Slaves catholiques,

des Levantins, si nous voulons donner un asile convenable à nos marins et à nos indigents, il est urgent de faire reconstruire l'hôpital français de Constantinople. Cette reconstruction a été demandée au gouvernement dès 1876 par M. de Bourgoin. Depuis cette époque la demande a été renouvelée plusieurs fois, toujours sans succès. Cette situation est intolérable, et, si elle se prolongeait, elle serait désastreuse pour nos intérêts politiques dans l'empire ottoman, car il ne faut pas oublier que nous sommes les protecteurs de tous les catholiques d'Orient et que les autres nations de l'Europe nous disputent cette clientèle. Si nous n'agissons pas rapidement, l'Allemage et l'Italie enlèveront à notre hôpital tous les malades qui contractaient envers la France une dette de reconnaissance. Il faut donc reconstruire la vieille masure de la rue de Péra. Quoique le budget soit bien surchargé, on ne peut refuser une faible allocation à des Français qui demandent de ne pas voir notre pays dans un état d'infériorité pénible pour notre amour-propre national. Notre gouvernement ne peut pas abandonner ses sujets quand l'Allemagne et l'Italie font des sacrifices sérieux pour les leurs. Garder plus longtemps notre vieil hôpital dans cette ville cosmopolite de Constantinople, ce serait un aveu de décadence. Nous espérons que nos ministres et nos Chambres nous épargneront cette humiliation.

Faut-il s'extasier devant Sainte-Sophie? Je dirai très simplement non. Extérieurement cela ne res-

semble à rien de beau; des minarets cylindriques, qui rappellent des cheminées d'usine coiffées d'un éteignoir, des dômes de zinc terne; une grande masse sans harmonie. Combien je préfère Saint-Marc de Venise! A l'intérieur les mosaïques de la vieille cathédrale byzantine sont recouvertes d'un lait de chaux. Les immenses et énormes colonnes de marbre rouge restent imposantes. On pense avec regret aux splendeurs d'une brillante décoration détruite, pendant que de petits séminaristes musulmans apprennent à psalmodier d'une voix nasillarde les versets du Coran.

Combien sont tristes les mosquées renfermant les tombeaux des sultans, quand on les compare aux ravissants tombeaux des califes qui émaillent la plaine sablonneuse autour du Caire. Quelle joie pour l'œil quand il admire ces admirables plafonds de bois sculptés tout resplendissants de rouge et d'or, ces murs couverts de mosaïques aux couleurs douces et fondues, ces minarets élégants aux fines sculptures feuillées comme des dentelles. A Constantinople, c'est dans les vieilles mosquées abandonnées aux pigeons qu'il faut aller se délecter en regardant les murs couverts de belles faïences couvertes de fleurs ou d'arabesques vertes et bleues. C'est lumineux et tendre.

Le bazar est gai et animé comme tous les bazars. Il faut aller vers les gros marchands turcs étalés sur leurs tapis, causer longuement avec eux, admirer leurs bibelots, parler des arrivages de Perse

ou de Djeddhah, ne pas se presser d'acheter. Le prix du temps est inconnu des Orientaux; les impatients sont toujours volés. Il faut jouer au plus indifférent. Il ne faut pas paraître plus désireux d'acheter que votre homme ne paraît désireux de vendre. Ce jeu est plein de finesse, d'élégance et de charme.

A la fin de la journée les élégantes de Stamboul arrivent enveloppées dans leurs grands manteaux de satin noir, la tête et la partie inférieure de la figure recouvertes du yachmach blanc. On dirait des nonnes. Mais elles sont suivies de leur eunuque. Leurs yeux brillants vous lancent des regards langoureux. Comme ces yeux d'Orientales sont beaux; mais quelquefois ils vous causent d'étranges désillusions. Un soir en me promenant dans une petite rue du faubourg de Kassim Pacha, je vois une superbe paire d'yeux bleus qui se détachaient comme des saphirs sur le bord du yachmach. Je m'arrête, j'admire et j'offre à cette femme accroupie à sa fenêtre quelques pièces, si elle veut abaisser son voile. Oh horreur ! c'était une vieille de soixante ans, toute flétrie, ridée comme une poire blette.

Si vous êtes amateurs de spectacles répugnants, allez voir les derviches hurleurs, qui font sortir des cris rauques de leur gorge, comme on vomit ; ils sont là une dizaine d'amateurs qui veulent s'initier aux douceurs du hurlement sacré, qui crachent des beuglements en se dodelinant ; puis, quand ces

brutes sont éreintées, elles tombent dans un coin comme des ivrognes, le cou gonflé, la face rutilante, les lèvres violettes.

Les derviches tourneurs sont plus propres. Vêtus de courtes robes flottantes grises et d'un élégant bonnet d'astrakan, ils tournent comme des toupies en faisant des pas de danses et étendant leurs bras et leurs mains, au son d'une musique assez agréable. Ils tournent de plus en plus vite avec la régularité d'une roue d'horloge. Ils croient certainement brasser l'air avec leur main, comme les papillons avec leurs ailes ; plus ils tournent, plus le vertige de l'idéal les gagne, comme s'ils montaient vers le ciel.

N'oubliez pas d'aller voir le Vieux-Sérail, c'est l'ancien palais des grands sultans, des glorieux conquérants. On croit entrer dans une prison ; on ouvre de grosses portes de citadelle, on traverse des cours et des enceintes successives, au milieu de ce silence profond qui, pendant le jour, sent le vide et la mort. Les mauvaises herbes poussent entre les pavés, les pierres s'effritent sous les coups de l'humidité et des ans, les arbres centenaires portent péniblement leurs dernières feuilles. Ce sanctuaire de la gloire, de la splendeur, de la richesse passées, semble être la maison de retraite où se conservent les souvenirs de la grandeur ottomane On y conserve aussi quelques débris du faste d'autrefois. Ce trésor est bien gardé, il ne peut être ouvert que devant vingt gardiens qui forment la haie devant la porte de fer. Quand on entre, on est désillu-

sionné ; on se croirait chez un marchand de bric à brac. Un tas d'objets sont entassés dans des vitrines. Il y a des quantités de pierres précieuses, mais toutes brutes et accumulées dans les écuelles. Les belles armes, les jolies étoffes, sont les unes sur les autres comme dans une voiture de déménagement. Nous quittons sans regret ce garde-meuble, et quelle compensation quand, au bout du promontoire en terrasse sur lequel est bâti le Vieux-Sérail, nous apercevons entre deux bouquets d'arbres, la mer bleue et immobile entre les dernières rives d'Europe et les côtes ensoleillées d'Asie ; la Corne d'Or toute pleine de gros bateaux qui s'époumonent à siffler, et remuent lentement comme de gros pachydermes, ou d'élégants caïques qui filent à la surface de l'eau comme de longues araignées aquatiques; l'immense lac de Marmara arrêté par les hautes montagnes vertes de l'Anatolie et l'entrée du long ruban d'eau brillante qui ferme le Bosphore.

Le Bosphore, dit-on partout, est une des plus belles choses du monde. C'est là un cliché que l'on répète de génération en génération ; mais il faut avoir la franchise de rompre avec ces mauvaises habitudes admiratives qui constituent le bon goût officiel en voyage. Certes, le Bosphore offre un joli spectacle par une belle lumière ; mais ce spectacle n'a rien de grandiose : pas de grandes montagnes, une végétation assez mesquine, de vieux palais turcs en planches grises et sales, des palais neufs en

pierres blanchies à la chaux, sans caractère, de style colifichet, comme nos casinos, et des entrées de parcs bariolées comme les portes de nos bals publics. L'ensemble de tout cela, vu de loin, est assez joli, mignon plutôt; mais il n'a rien de grandiose. Un Turc venant à Paris et passant sur les hauteurs de Suresnes ou de la Celle-Saint-Cloud, ou allant aux environs de Londres sur la terrasse du château de Hampton-Court, pourrait bien plutôt parler d'un site ravissant, sinon d'un spectacle grandiose. Je suis navré d'avoir à émettre une opinion aussi barbare sur le Bosphore, d'autant plus que, pendant plusieurs jours, j'ai pu à Thérapia en scruter tous les contours, du palais de l'ambassade de France ou de la jolie résidence du grand philanthrope grec, M. Zarifi, et je dois dire que les meilleurs souvenirs de ce séjour seront toujours pour moi ceux de la charmante hospitalité que j'y ai reçue. Aux admirateurs obstinés du Bosphore, je conseillerai seulement d'aller voir les bouches du Cattaro, au sud de la Dalmatie. Voilà un spectacle vraiment beau : un large bras de mer entouré d'immenses montagnes au pied tapissé d'une verdure émaillée de jolis villages italiens ou croates ou de vieilles ruines vénitiennes, et aux sommets pelés, abrupts, sauvages. Au fond du golfe se dressent les immenses masses de rochers noirs de la Crivoscie et du Monténégro. Là, au moins, la lumière peut à son aise distribuer ses jeux variés sur ces blocs imposants, sur ces cimes élégantes. Il en est de

même à Brousse, située au pied du mont Olympe, qui dresse sa fière cime neigeuse au-dessus d'une riche plaine couverte de champs fertiles et d'arbres vigoureux.

Mais si vous voulez trouver le Bosphore le site le plus admirable du monde, le séjour le plus enchanteur, partez avez celle que vous aimez, en plein été ; restez pendant le jour étendu sur des sofas derrière de discrètes moucharabiehs et le soir, hélez un joli caïque, tout reluisant de son frais vernis ; couchez-vous sur des coussins, au fond de cette périssoire large et mince, regardez le ciel, les étoiles, la lune, regardez-vous d'un œil tendre, oubliez les maisons bariolées, les palais froids et vides, jetez un coup d'œil distrait sur la masse sombre des vieilles tours, laissez couler l'embarcation sous les vigoureux coups de rames des bateliers, et jouissez de votre joie pendant que vous la possédez. Ah ! les soirées d'Orient à deux ! Le grand silence de la nuit claire, l'eau qui clapote, les gouttelettes qui brillent le long des rames, les rives qui fuient et le bonheur qui reste !

BROUSSE — UNE VILLE D'EAU EN ASIE MINEURE



BROUSSE
UNE VILLE D'EAU EN ASIE MINEURE

Septembre 1882.

Comment, direz-vous, on va aux eaux en Asie Mineure, comme à Luchon, à Wiesbaden, ou à Marienbad ? Mais oui ; et, si l'on ne trouve pas à Brousse tout le confort de nos stations balnéaires françaises et surtout allemandes, on y vit au milieu d'une nature charmante, dans des hôtels fort convenables ; on y fait de ravissantes excursions dans de bonnes voitures, à cheval, à âne et même à chameau, si l'envie vous en prend. Et puis, je ne crois pas que, dans aucune station, on trouve une variété et une richesse d'eaux minérales comparables à celles de Brousse : eaux sulfureuses faibles ou fortes, eaux salines, eaux ferrugineuses, toutes très chaudes. C'est là qu'au printemps, en été et à l'automne, la riche colonie européenne de Péra se donne rendez-vous pour fuir la boue, le bruit et la saleté de Constantinople, et en même temps pour soigner ses rhumatismes, ses angines ou son ané-

mie. Brousse est alors la rivale des coquettes campagnes du Bosphore, Thérapia et Buyuk-Deré, et sans contredit elle surpasse par la beauté de son site les rives préférées des banquiers arméniens et grecs.

Pour se rendre à Brousse, on s'embarque sur un bateau turc à Constantinople vers huit heures du matin, et on arrive au petit port de Moudania vers deux heures. Là on prend une voiture qui vous mène à Brousse en trois heures. Ce voyage est long, mais un Européen n'a pas le temps de s'ennuyer : à chaque instant, un joli spectacle ou un incident curieux vient occuper son attention. Les vapeurs turcs sont bien construits, mais assez mal entretenus ; les premières sont très suffisamment propres, la nourriture est bonne, mais peu variée : du macaroni, des côtelettes minuscules, et un ragoût de mouton composé d'une fricassée de pommes de terre au milieu de laquelle trois ou quatre brins de viande font des taches rougeâtres. Si le temps est beau, on peut regarder pendant toute la traversée le public des troisièmes répandu sur le pont au milieu des sacs de raisin et de farine, les fez rouges, les turbans blancs, verts, les foulards brodés d'or, les cachemires, les bonnets des derviches tourneurs, coniques, en feutre vert, gris ou jaune, comme les filtres à sirop de nos pharmaciens, les ceintures bleues, vertes ou rouges, les vestes blanches, jaunes, orangées, roses, enluminées de fleurs comme du papier à tenture, les larges pantalons

bouffants, d'une teinte de bleu d'outre-mer. Ce mélange infini de couleurs brille au soleil comme les paillettes d'un costume de cirque, malgré les taches, l'usure et la crasse générale qui donne un luisant huileux à tous les costumes orientaux. Quelle insouciance pour l'entretien de leur vêtement! Il est l'heure de la prière, les Turcs viennent, à tour de rôle, se placer dans la direction de l'orient et réciter leurs prières en exécutant, avec le plus grand sérieux, les génuflexions et les prosternations d'usage. Nous regardons un major de l'armée turque qui se fait remarquer par sa componction dévote et l'amplitude de ses exercices gymnastiques, et nous apercevons à sa belle culotte grise un immense trou qui ouvrait une grande porte sur une région, ô horreur! bien connue des collègues de M. Fleurant. Ah! quel éclat de rire la sainteté du moment a retenu en nous! Pauvres officiers turcs! ils sont plus sales et plus ignorants que leurs soldats. Quel dommage pour la Turquie, car ses soldats sont des hommes vigoureux. Nous avons assisté à une revue passée par le Sultan, derrière les persiennes de la mosquée où il venait de faire sa prière en grande pompe, et je puis affirmer que nos médecins militaires seraient frappés de la supériorité de la taille et de la vigueur apparente des troupes turques sur celles de la généralité de nos soldats.

Au milieu du kaléidoscope aux mille couleurs des costumes turcs, vous apercevez un Albanais

tout habillé de laine blanche avec ses culottes collantes et sa jupe courte plissée qui lui donne l'air d'un lutteur qui se serait affublé des jupons d'une danseuse. Plus loin, un pope grec tout noir avec sa longue lévite et sa grande toque cylindrique ; puis un Bosniaque élégant dans sa jolie veste de drap rouge brodée de soie noire, et sa large ceinture flanquée d'un pistolet et d'un kandjar en argent ciselé. Plus loin, une bande de Circassiens avec leurs grandes bottes, leurs bonnets d'astrakan, leurs babouches noires piquées de fil d'argent, et de grands couteaux à la ceinture. Tous ces gens bruyants, affairés, criant, bousculant au départ, se casent bientôt, se couchent sur leur grand manteau de peau de loup, sur leurs tapis, ou leur matelas qui ne les quittent jamais en voyage ; les uns dorment, les autres causent à voix basse, d'autres enfin jouent aux osselets.

Tout autre est le côté réservé aux femmes ; quel bruit de caquet! Pauvres femmes, il faut bien les excuser ; elles ont si peu de part à la vie sociale et sont si habituées à la paresse ; on les voit accroupies sur leurs talons, fumant des cigarettes, grignotant des noisettes, ou engouffrant d'énormes aubergines. Trois ou quatre sont autour d'une même assiette, elles arrachent une bouchée avec les dents, reposent le morceau dans le plat commun et le reprennent sans manifester aucune notion de la séparation de bouches. Ce n'est pas bien propre, mais là encore que de jolies couleurs! On

se croirait au carnaval ou à quelque féerie. Toutes les femmes sont enveloppées dans de grands sacs rayés de blanc, de bleu, de rouge, de noir, de jaune. Toujours l'amour des tentures. Les Orientaux n'ont ni meubles ni ameublements ; ils mettent leurs tentures sur leur dos. Les négresses surtout adorent ces rayures ; elles rabattent ce sac sur la tête, en introduisent les coins dans leur bouche, et ne laissent sortir qu'un nez noir épaté, entre deux gros yeux blancs qui luisent au milieu de ce cadre enluminé comme une face de diable. Plus loin est un groupe d'élégantes, accompagnées de leur eunuque à la figure ronde et boursouflée comme un grand enfant lymphatique. Celles-ci sont enveloppées dans un grand macferlane de soie noire, bleue, grise, jaunâtre ou verte, et elles ont la tête couverte du traditionnel yachmak ; c'est un bonnet sur les cheveux, réuni à une mentonnière de tulle ou de tarlatane qui laisse scintiller ces yeux brillants propres aux femmes oisives et paresseuses. Quand elles baissent leur mentonnière pour fumer ou manger, on voit souvent, hélas, apparaître une rangée de dents noirâtres. C'est là l'œuvre du tabac, de l'abus des sucreries et de la négligence. Quelles ravissantes perles fines elles ont au contraire quand elles sont soigneuses ; mais les maris turcs ont bien de la peine à obtenir ce petit effort de ces belles indolentes. La vie de harem les amollit tellement, qu'elles sont sujettes à toutes les maladies de ralentissement de nutrition, parmi

lesquelles dominent l'obésité, le rhumatisme, les affections eczémateuses de la peau, et enfin la phtisie.

Voilà pourquoi les dames turques et même égyptiennes viennent chercher à Brousse un remède à leurs nombreux maux. Elles trouvent là des eaux sulfureuses et des eaux ferrugineuses très chaudes. Les bains de Yéni-Kapledja sont à la fois sulfureux et ferrugineux. On y prend des bains, on y boit l'eau, on s'y plonge dans une belle piscine de sept mètres de diamètre ; on peut aussi séjourner dans une salle d'inhalation et dans un sudatorium. Ces eaux ne servent guère qu'au traitement du rhumatisme et des affections de la peau. Elles trouveraient aussi un emploi très important pour la cure des maladies des femmes, des affections de la gorge et des bronches, des plaies difficiles à cicatriser et de la scrofule. Il en est de même des eaux de Kakurklu qui les avoisinent ; ce sont des eaux très sulfureuses ; on ne s'en sert guère que pour le traitement des rhumatismes. Elles sont très chaudes ; dans le sudatorium, la température est de 55° ; elles perdent leurs qualités sulfureuses par le refroidissement. Elles seraient excellentes pour le traitement des pharyngites, si on savait les employer en pulvérisations ou en gargarismes. On se sert déjà de leur vapeur pour la guérison des affections scrofuleuses de l'oreille. Les bains de Kara Mustapha ont des eaux salines, d'une composition très complexe ; elles contiennent plusieurs métaux ;

on les regarde comme des eaux toniques, ainsi que celles du faubourg de Tchekirghé qui sont essentiellement ferrugineuses. On y va soigner l'anémie et hâter la convalescence des longues maladies. C'est là qu'on pourra admirer une jolie piscine surmontée d'une voûte élégante soutenue par six délicates colonnes mauresques. Tous ces bains sont assez primitifs et ne sont guère aménagés que pour le bain turc ; on pourrait en tirer un meilleur parti en organisant de jolis cabinets de bains, des bains de pied chauds, des douches, des pulvérisations. On trouve à Brousse une abondance et une variété d'eaux minérales fortes et chaudes que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans un espace aussi restreint. Il faudrait étudier ces eaux, au point de vue chimique et clinique, les aménager confortablement, et elles pourraient rendre de grands services aux riches musulmans, à tous les Levantins, et même aux Européens qui voudraient combiner un voyage en Orient avec une cure balnéaire.

La saison agréable, à Brousse, est plus longue qu'aux Pyrénées, en Auvergne et même en Savoie. Comme le beau moment pour voir la Grèce et le Bosphore est le printemps, surtout pour la Grèce qui, au mois de septembre, semble être une terre maudite brûlée par le feu du ciel, après un mois d'excursions fatigantes, une cure de repos et d'eau à Brousse serait une excellente fin de voyage (1).

(1) Voyez : *Traitement de la phtisie pulmonaire*, par G. Daremberg, 1892.

Brousse est un pays charmant, et, quand, du haut des montagnes qui bordent la côte d'Asie, on aperçoit, à ses pieds, la grande et verdoyante vallée du Nefer-Tchaï, dont les eaux brillantes forment un long sillon argenté qui serpente à travers les oliviers, les peupliers et les saules, on sent que l'on approche d'une ville d'eaux, d'un pays frais et luxueusement arrosé. Les coteaux soigneusement plantés de vignes forment de longues rayures vertes sur un fond de terre jaune et ressemblent à un jardin délicatement peigné. Les montagnes grandioses sont recouvertes jusqu'au faîte d'une petite verdure touffue ou de grands arbres. Dans le lointain on voit des cimes aiguës de granit noir ou de pierre grise. La plaine est parsemée de blé, de maïs, de chanvre, de gros buffles gris avec leurs belles cornes noires, de chèvres d'Angora ou du Thibet à la toison longue et nacrée, de petits ânes, de poulains courant en liberté et venant au galop jeter un regard d'enfant curieux sur les passants qui sillonnent la route. Quelle vie et quelle gaieté tout le long de cette route !

Quand on débarque du bateau, tout le monde se rue à la petite sortie de la jetée fermée par un poste de police. Il faut montrer son passeport, et le Turc ne badine pas avec le passeport ; il s'agit d'une dizaine de piastres, dont pas une probablement n'arrive jusqu'aux coffres de l'État, et le zaptié est inflexible. Si vous n'en avez pas, on vous en délivre un avec la plus grande facilité, moyennant finance.

Un jeune séminariste musulman a voulu passer sans cette pièce indispensable, le bon gendarme lui a appliqué une série de gifles, qu'il a reçues en criant comme un écorché, mais il a fini par passer à la caisse. A peine est-on sorti des mains des zaptiés, qu'il faut passer par celles des portefaix, qui se mettent trois ou quatre pour vous porter une valise, une ombrelle et une couverture. On se bouscule, on hurle, on se dispute, enfin on part dans un de ces landaus fantastiques tapissés d'un vieux velours rouge, recouvert d'une guipure dont la blancheur doit être recherchée à l'aide d'instruments fortement grossissants. On n'y est cependant pas trop mal ; on y serait même très bien si les Turcs se donnaient la peine d'entretenir la magnifique route qui réunit Brousse à la mer. On voit bien de temps en temps des tas de cailloux, mais il paraît que les cantonniers ont donné leur démission, parce que le gouvernement ne les payait pas. Il y a vraiment des gens qui ne sont jamais contents.

Tout le long du chemin, des postes de zaptiés détachent un homme pour viser le fameux passeport. On prétend qu'ils ne savent pas lire. Le fait est que ne comprenant pas un mot de turc, j'ai constamment donné le laissez-passer de mon comgnon de route pour le mien, et nous ne nous ressemblons pas plus que le jour et la nuit. Les zaptiés nous regardaient attentivement à tour de rôle en parcourant la feuille toute parsemée de signes

cabalistiques ; ils faisaient un signe d'assentiment et nous partions. Que voulez-vous ? il paraît que eux aussi ne sont pas payés.

Pendant tout le parcours, des gamins suivent la voiture en offrant des verres d'eau et des grappes de ce gros raisin à peau épaisse qui n'a aucun goût. Çà et là, on rencontre une longue file de chameaux reliés entre eux par une chaîne de fer et conduits par un chamelier monté fièrement sur un baudet minuscule ; ces énormes bêtes écrasent le sol de leur large pied de caoutchouc et balancent leur long cou en cadence au son de la cloche pendue à la poitrine de celui qui ferme la marche. Plus loin, on croise de petites charrettes couvertes de toiles à travers lesquelles on aperçoit des femmes débraillées, couchées sur des tas de linges sales ; ou bien, des mendiants avec la figure mangée ou le corps couvert de plaies béantes ; on a hâte de s'en débarrasser avec quelques paras. Décidément la Turquie manque de bureaux de bienfaisance.

Plus loin encore, on arrive à une ferme turque qui sert d'hôtellerie. La voiture s'arrête pour faire boire les chevaux, on avale dans une petite tasse de cette bouillie de marc trop sucrée qu'on appelle en Europe un exquis café turc. Si on le trouve si exquis, pourquoi n'en boit-on jamais ? Mais, en Orient, on se fait à tout, et on déguste cette décoction pharmaceutique au milieu des dindons qui gloussent, des chiens mâtinés de chacal qui ronflent. Et, comme nous parlons français, nous sommes abordés par un

monstre étrange, un sapeur habillé en femme, et avec de petits cheveux coupés courts rabattus sur le front. Ce type carnavalesque de femme à barbe nous apprend qu'elle est Turque, mais qu'elle a passé dix ans en France à montrer son immense barbe dans les foires publiques, et qu'ayant gagné une petite fortune, elle va se retirer à Brousse chez ses parents. « Ah ! mais, vous savez, dit-elle, je suis une vraie femme, j'ai mes certificats. J'ai bien été obligée de les montrer au commandant des messageries quand je suis venue de Marseille. Mes compagnes voulaient me mettre à la porte de la cabine des dames. Comme si je n'ai pas l'air d'être une femme ! » Pas trop, chère madame ; mais nous nous gardons bien d'enlever cette dernière illusion à ce Pandore féminin et nous pensons qu'avec le yachmak qui couvrira le bas de la figure, les petits cheveux courts feront encore un certain effet sur le front.

Nous partons. On aperçoit déjà Brousse avec ses minarets blancs qui se détachent sur le fond noir de l'Olympe comme des cheminées d'usine coiffées d'un éteignoir, ses coupoles de zinc brillantes au soleil comme des miroirs argentés et ses petites maisons basses et plates perdues au milieu de la verdure des jardins. La route devient de plus en plus vivante. De vieux Turcs, avec leurs turbans verts, fument tranquillement leurs tchibouques, gravement montés sur un petit âne blanc ; un paysan tout habillé de loques, autrefois blanches, trottine sur une malheureuse bourrique, aux flancs de

laquelle sont attachées deux grandes roues de charrette. De loin, on se demande si c'est une voiture ou un cavalier. Aux portes de la ville, nous croisons une troupe de bohémiens qui soufflent dans des trompettes aiguës, battent des tambours à tonalité sourde et profonde, et poussent des sons gutturaux ou nasaux, lents et traînants, qui ont dû être inventés par quelque pâtre étudiant pendant les silencieuses nuits d'Orient les psalmodies hurlées par les chacals ou les hyènes. Cet orchestre ambulant va chercher une mariée, et, sur le bord du chemin, des groupes de femmes enveloppées dans leurs couvertures multicolores lancent des regards furtifs à travers les taillis de broussailles, en pensant au jour heureux où se sont ouvertes pour elles les portes du harem, théâtre monotone de leur paresseuse oisiveté et de leur insouciante nonchalance.

L'intérieur de la ville est assez propre pour un pays turc. Les rues sont larges, le pavage est moins horrible qu'à Constantinople, des vignes grimpantes courent sur des tiges de bois au-dessus des maisons, et l'on se croirait sous une tonnelle d'Italie.

Les boutiques sont propres; les confiseurs font d'excellents macarons, la rue des bourreliers est décorée d'étalages très pittoresques, avec des selles et des harnais bariolés de peaux et de verroteries multicolores. Les marchés en plein vent sont très curieux. Il est vrai qu'on n'aimerait guère goûter

à la viande tout écorchée qui pend à des barres de fer rouillées, aux fromages graisseux qui exhalent une forte odeur rance, aux ragoûts de riz et de tomates qui nagent dans un bouillon équivoque, au raisin qui suinte son suc dans des paniers défoncés, aux tranches de melon que des mains peu ragoûtantes touchent à la ronde, aux marrons au milieu desquels vient percer le bout du pied d'une vieille femme turque. Il ne faut pas être trop dégoûté en Orient; et puis, pour se remettre, on peut aller au bazar marchander d'anciennes soies brodées, des soies modernes faites à Brousse, d'excellentes serviettes de toilette, des armes turques, des bijoux d'argent, des tapis de Smyrne, des velours ou des faïences de Perse, toute une bimbeloterie qui constitue la défroque des Turcs ruinés apportée dans ces temples de l'Orient, où des marchands à la toilette s'enrichissent aux dépens des Européens.

Quels instants délicieux on passera dans la mosquée verte! C'est le plus charmant modèle de l'art ottoman primitif. Son élégance fait oublier facilement la majesté de Sainte-Sophie et de toutes les mosquées de Constantinople. A l'extérieur, partout les marbres sont sculptés et fouillés comme une dentelle. A l'intérieur, tous les murs et tous les détails d'architecture sont recouverts de magnifiques faïences persanes, dont l'éclat est encore admirablement conservé. Les dessins, les dorures, les arabesques les plus variées et les plus fines font res-

sembler ces faïences émaillées aux plus soyeux tapis persans. L'autel ou mirab est d'une forme charmante et semble orné de draperies veloutées. Les portes de bois sont finement incrustées de nacre et d'ivoire. Il en est de même du mausolée de Mahomet Ier, qui est la seconde merveille de Brousse. D'autres mosquées possèdent encore de belles faïences, et la nouvelle mosquée, la plus grande du monde, paraît-il, après celle d'Andrinople, possède une admirable chaire enlevée à Bagdad par un Sultan victorieux.

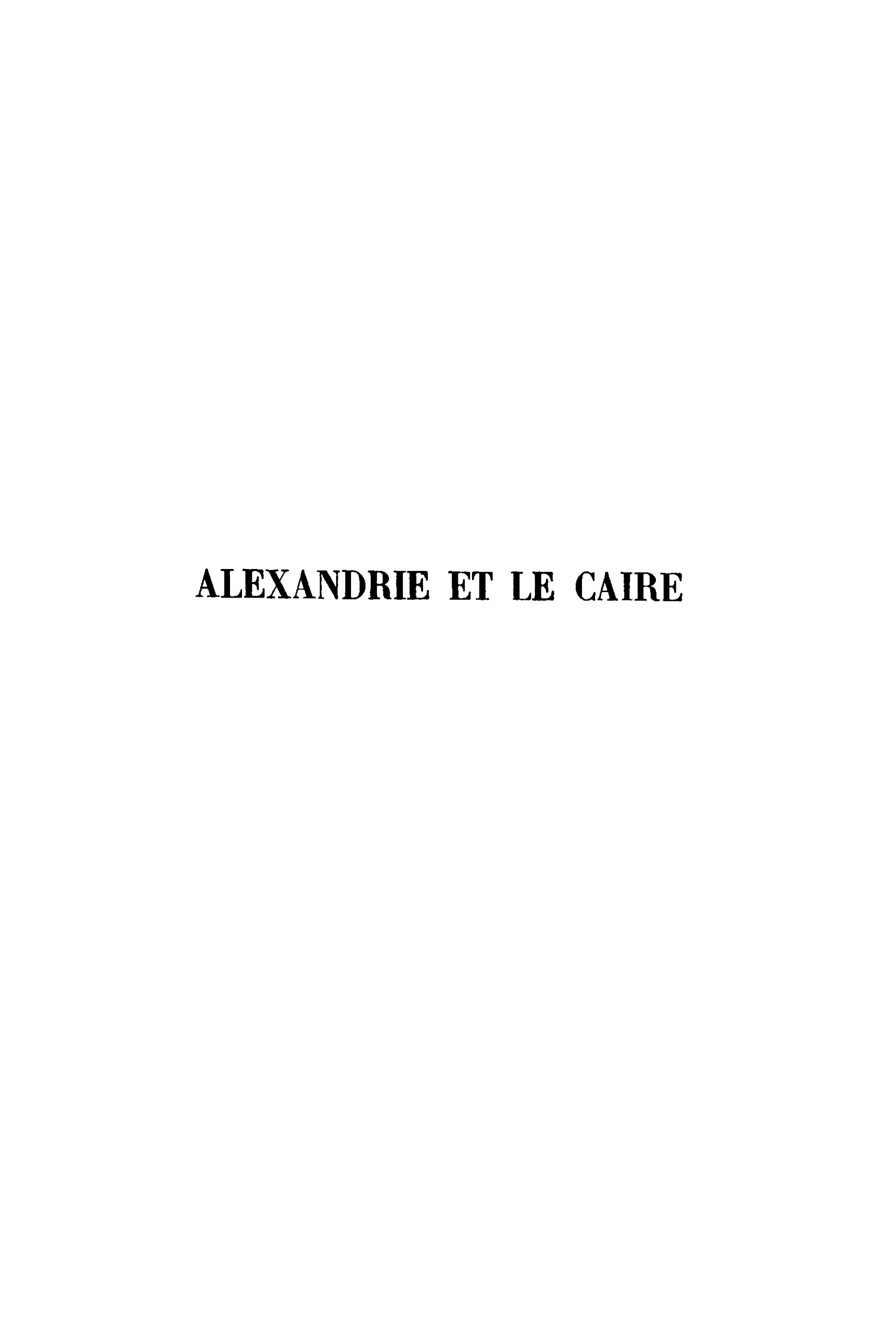
Par cette description rapide, on verra que le baigneur peut facilement occuper ses loisirs. Il pourra aussi faire de belles ascensions de montagnes, surtout celle du mont Olympe. Dans les forêts, il pourra chasser l'ours et le sanglier ; dans la plaine, la caille et le perdreau ; car, ici, on chasse toute l'année. Il visitera les fabriques de soie; le vendredi, il ira flâner dans les cimetières au milieu des femmes turques qui viennent goûter et rire sur les tombes de leurs maîtres. Et puis, le soir, il pourra aller au théâtre fondé par le bienfaiteur de la ville, le gouverneur du vilayet. S. Ex. Ahmed Véfik Pacha, qui parle le français à merveille. Il a traduit en turc toutes les pièces de Molière et les fait représenter sur le théâtre de Brousse. Même quand on n'entend pas le turc, c'est amusant de voir M. Jourdain au milieu de vrais Ottomans, ou d'entendre débiter le sonnet d'Oronte dans la langue du Coran. L'année prochaine, une nouvelle

attraction attend les baigneurs. Le pacha prépare une traduction d'*Hernani* en vers turcs, et le rôle de dona Sol sera joué par une charmante dame musulmane.

On pourra encore assister aux exercices acrobatiques des derviches tourneurs, qui s'agitent lentement, les bras au vent, comme des palettes de moulin engourdies, ou des derviches hurleurs, qui beuglent et grognent en se serrant le ventre, comme des gens pris d'un saint mal de mer, pendant que leur chef marche sur la poitrine et le dos des malades, ou souffle dans les oreilles des sourds. Et puis les Français n'oublieront pas qu'ils trouveront à Brousse le plus aimable des vice-consuls, enthousiaste de sa résidence et heureux d'en faire admirer les beautés à ses compatriotes.

Le départ de Brousse est peu agréable. Il faut partir à trois heures du matin, pour prendre le bateau vers sept heures. Ces bateaux turcs partent très irrégulièrement, puis l'heure turque varie chaque jour avec le moment du lever soleil. Aussi faut-il arriver longtemps avant l'heure officielle, soumise à de fréquentes corrections. La première partie du voyage est triste, il fait nuit. Mais arrivés à l'auberge encore pleine de notre femme à barbe, le ciel nous offre un spectacle bien surprenant. Au-dessus de nos têtes, une comète éclatante, avec une immense queue de paillettes d'argent ; à côté, un quartier de lune qui brille comme un croissant phosphorescent et, à l'orient, une lueur

orangée qui forme une bande lumineuse sur le contour obscur des crêtes des montagnes. Cette lueur monte, s'étend, rougit; le profil des montagnes se dessine avec une netteté exquise. A travers cette atmosphère pure de l'aurore naissante, les feuilles des arbres se dessinent sur le fond gris, et par place doré, du ciel, comme ces découpures de papier noir sur les toiles grises ou roses, qui tiennent une si grande place dans les albums de nos grand'mères. Puis les montagnes deviennent bleues, roses, pourpres, orangées ; tout le spectre solaire les inonde de ses tons les plus chauds ; enfin, le rideau se déchire, le soleil perce l'horizon comme un globe de feu, et une éclatante lumière vient dorer toute la campagne. Une vapeur douce s'élève et recouvre la nature d'une sorte de gaze veloutée. Les oliviers semblent avoir des feuilles de peluche et une bande de buée violette ferme l'horizon. On arrive au port de Moudania, ébloui encore du charme du lever de ce soleil d'Orient.



ALEXANDRIE ET LE CAIRE



ALEXANDRIE ET LE CAIRE

Octobre 1882.

En allant de Constantinople à Alexandrie, on passe à travers l'archipel turc et le long des côtes d'Asie Mineure, lieux pleins des souvenirs de la médecine grecque : Éphèse, la patrie de Rufus, Pergame, celle de Galien, la petite île inculte et aride de Cos, grande par le nom d'Hippocrate qui l'a illustrée ; et presque en face les vestiges de Cnide où florissait l'école rivale de celle de Cos. Que de souvenirs, mais quelle décadence actuelle ! Et Alexandrie, sa grande école et sa riche bibliothèque, où sont-elles ? Les Anglais et les Arabistes n'auront pas à se reprocher d'avoir renouvelé les méfaits d'Omar. Tout centre scientifique est détruit en Orient. Les Anglais ont renversé les forts, les remparts et les canons. Les insurgés ont brûlé la place des Consuls. C'est un triste spectacle que celui de ces ruines toutes poussiéreuses, éclairées par un soleil de plomb. On croit encore sentir les chaleurs de l'incendie. Mais la vie a déjà reparu tout autour. La place se couvre de petites baraques en bois où l'on

vend des liqueurs variées à l'enseigne du duc de Connaught, du général Wolseley, et même une petite guinguette s'intitule café Gambetta. Le soir, pendant que la lune placide éclaire de sa lumière pâle les blocs de pierre enfumée, on entend dans ces brasseries en plein air les refrains des chansons qui charmaient nos cafés-concerts il y a une dizaine d'années. Tout cela est joué par des orchestres de jeunes filles allemandes recrutées à Trieste, et conduites par des barnums qui garantissent leur vertu jusqu'au retour dans le port d'embarquement. Voilà une garantie bien téméraire ! Ces orchestres sont assez bons, surtout à Constantinople. Là, on peut faire plus de frais pour la musique, parce que derrière chaque salle de café-concert, est un petit salon occupé par une roulette et servant aussi de foyer aux actrices. Avec un peu d'imagination, en Orient c'est bien permis, on peut se figurer Monaco, transporté dans les coulisses de l'Opéra.

Pendant le trajet en chemin de fer d'Alexandrie au Caire, j'ai assisté à un des fâcheux effets du climat d'Égypte sur les tubes digestifs non acclimatés. Notre train était bondé de monde. Mon compartiment était occupé par deux charmantes Parisiennes accompagnées d'un jeune et élégant Égyptien qui m'avait l'air fort au courant de nos grands boulevards. En face de cette agréable société était une vieille dame anglaise avec les cheveux en tire-bouchons sur les oreilles. La conversation était gaie et légère ; l'Anglaise semblait mal à l'aise dans ce mi-

lieu. Cependant, après une heure de cohabitation, elle tire de son sac des petites brochures, sans sourciller en offre une à chacun de nous et garde le reste de son paquet sur ses genoux. Nous regardons cet aimable présent : c'était un opuscule de la Société biblique de Londres. Je salue respectueusement. Mes Parisiennes ont toutes les peines du monde à retenir un fou rire. Tout à coup un petit cri se fait entendre. Une des dames prend une figure navrée ; que s'est-il passé ? Une odeur accusatrice vient tout nous révéler et nous prouver que souvent en Égypte il est bon de ne pas faire d'efforts, même pour s'empêcher de rire. Heureusement, nous arrivons à une station, le jeune Égyptien se précipite à la portière, crie au chef de gare de faire arrêter un quart d'heure, et en passant devant la vieille dame anglaise, il veut lui saisir son paquet de brochures. Elle résiste : « Mais c'est très pressé, madame, et ce sera une bonne œuvre, » lui dit le jeune homme en riant. « Stupid fellow, » répondait l'Anglaise qui ne riait pas ; elle garda ses brochures et changea de compartiment.

Sur le confortable bateau russe qui m'a emmené de Smyrne à Alexandrie, j'avais voulu charmer la monotonie de la traversée par quelques lectures attrayantes qui devaient me donner une idée de l'Égypte que j'allais visiter. Par malheur, j'ouvris d'abord le *Voyage en Syrie et en Égypte*, de Volney, et je tombai sur ces lignes : « Nul pays n'est d'un aspect plus monotone ; une plaine nue à perte de

vue; toujours un horizon plat et uniforme; des dattiers sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées; jamais cette richesse de paysages où la variété des objets, où la diversité des sites occupent l'esprit et les yeux par des scènes et des sensations renaissantes. » Ce début de mes lectures n'était vraiment pas heureux, et découragé, je renfermai tous mes livres, aimant mieux conserver le seul souvenir des ravissants feuilletons publiés dans le *Journal des Débats*, par notre ami Gabriel Charmes. Je viens de les relire, et je voudrais signer des deux mains les pages délicieuses qui peignent son admiration pour le pays des Pharaons et des Kalifes. C'est avec lui qu'il faut rester ébloui devant cette merveilleuse lumière qui colore, de ses tons les plus éclatants et les plus doux, le ciel, la verdure, l'eau des inondations, le sable du désert, qui joue avec les couleurs comme le pinceau le plus hardi et le plus délicat, qui jette tout à coup dans un ardent incendie des collines de sables plongées, un instant auparavant, au milieu d'une lueur du violet le plus pur ou du rose le plus tendre. C'est aussi avec Gabriel Charmes qu'il faudra assister à ces spectacles si divertissants qui vous arrêtent à chaque pas dans les rues des villes égyptiennes.

En débarquant à Alexandrie, on sait qu'on entre dans un pays vraiment nouveau, qui ne ressemble en rien à l'Orient de Constantinople ou de Smyrne. Nous ne sommes plus chez un peuple sérieux, pro-

fond, silencieux, mais au milieu de gens bruyants, braillards, voleurs, mais bons enfants, vantards, et soumis. A la douane, comme les portefaix s'empressaient trop autour de nous, deux agents de police égyptiens lancèrent à tort et à travers des coups de grosses lanières, et tout ce monde s'éclipsa sans murmurer une seule plainte. Et c'est ce peuple-là qui a fait peur à l'Europe pendant deux ans ! Je ne suis pas l'Europe ; mais franchement, il ne m'a pas fait peur. Je suis arrivé en Égypte deux semaines après la prise du Caire par les Anglais, et je puis affirmer que, si on n'y avait pas vu des habits rouges, on n'aurait jamais pu croire que toute cette foule carnavalesque a voulu porter l'étendard de l'Islam à travers le monde. En voyant passer dans les rues les escouades de ce qui reste des troupes égyptiennes, on croit assister à la débandade des carabiniers d'Offenbach. Ces soldats ont des habits superbes, mais ils ont une allure molle et flasque qui prête à rire. Ismaïl avait bien jugé son armée quand il l'employait à défiler au milieu des décors d'*Aïda*. Que ces troupes d'opéra-comique sont loin des solides troupes turques ! Le Turc est guerrier, les mamelucks l'ont bien fait sentir à Napoléon ; l'Égyptien est cultivateur, sir Garnet Wolseley ne me contredira certes pas.

L'Égyptien n'est pas taillé pour la guerre : moralement, il n'a pas de courage ; physiquement, il n'a pas de résistance. S'il était un homme vaillant, est-ce qu'il supporterait depuis des siècles d'être

mené à la courbache? La race actuelle est bien une race inférieure et l'on ne peut en aucune façon la comparer à nos Arabes d'Algérie. Le mélange de tous les peuples en Égypte a formé des êtres faibles, qui peuvent bien faire un travail régulier et peu pénible sous l'ardent soleil auquel ils sont habitués, mais qui sont incapables d'être soumis aux dures exigences de la guerre disciplinée. En général, ils sont faiblement musclés, et ils ne sont pas capables de fournir un effort soutenu. Presque tous portent des traces de scrofule ou de rachitisme. Les enfants se développent mal; ils ont des ventres énormes, et c'est un spectacle peu attrayant de voir sur le bord des canaux ces troupes de petits singes tout nus avec des membres grêles et décharnés qui peuvent à peine soutenir leurs corps informes. Cette disposition, évidemment rachitique, a existé depuis bien longtemps en Égypte, car au Musée de Boulaq on peut voir une quantité de figurines en bronze bâties comme les enfants fellahs.

Ce Musée de Boulaq, dont les honneurs nous ont été aimablement faits par notre savant compatriote M. Maspéro, est bien curieux pour un médecin. Quoi de plus saisissant que de toucher la chair et les os d'un corps de huit mille ans, de palper ses cheveux et faire sonner son cerveau pétrifié dans son crâne! Et ces gigots momifiés, préparés pour le repas du mort, ils montrent encore les contours de leurs muscles comme dans une préparation anatomique toute récente. Les Égyptiens étaient d'ha-

biles embaumeurs, et les conservateurs de nos musées d'anatomie pourraient puiser dans leurs procédés des enseignements utiles. Toutes ces momies humaines ou animales ne répandent aucune odeur ; mais, si on prend un morceau de leur chair, si on le plonge dans l'eau, il reprend sa forme première et ne tarde pas à se putréfier. Ainsi depuis huit mille ans les substances organiques du muscle mort sont restées intactes, puisqu'elles sont encore aptes à subir les phénomènes de la putréfaction. Mariette avait cru trouver dans un sarcophage une boîte d'instruments qui auraient pu servir à la rigueur à triturer des pommades, à les étaler sur les plaies, et à les introduire dans les yeux. M. Maspéro pense qu'il s'agit d'un spécimen des instruments qui servaient à préparer les offrandes faites aux dieux. Si je n'avais pas eu cette explication, j'aurais cru être devant une boîte destinée à la peinture du visage et des yeux d'une actrice. Vous voyez combien il est difficile de restituer le véritable usage des objets antiques.

Les statues humaines en bois ou en pierre sont excessivement bien exécutées au point de vue anatomique ; leurs mouvements musculaires sont très exacts et pleins de vie ; on les voit marcher. Ce n'est pas à un médecin qu'il faut parler de la raideur de la statuaire égyptienne ; nulle n'est plus vivante et plus réaliste.

Il existe au musée de Boulaq une statue qui intéresse l'histoire de la chirurgie. C'est celle d'un

jeune roi d'une vingtaine d'années, appartenant à une des plus anciennes dynasties. Il présente les traces toutes fraîches de la circoncision triangulaire. Cette opération n'est donc pas d'origine juive, mais bien égyptienne, au moins pour les adultes.

On a retrouvé des ouvrages de médecine égyptienne ; on y peut lire quelques procédés ingénieux pour effectuer les petites opérations, mais ils ne contiennent aucun corps de doctrine sérieux. On ne peut plus soutenir que l'Égypte a fourni à la Grèce les bases de sa médecine. La médecine grecque est née en Grèce, dans l'Archipel et en Asie Mineure, dans les Écoles grecques de Cos, de Cnide, de Rhodes. C'est cette médecine grecque qui a émerveillé les Arabes quand ils sont entrés en vainqueurs dans la bibliothèque d'Alexandrie. Ils ont été éblouis, charmés de cette science grecque, mais ils ne lui furent guère reconnaissants de ses bienfaits, puisqu'ils brûlèrent la bibliothèque sous le kalifat d'Omar. Fort heureusement, les Syriaques et les Juifs avait copié et distribué un peu partout les grandes œuvres de l'antiquité. Aussi quand les Arabes se lancèrent à la conquête du monde, ils purent mettre les œuvres de Galien dans les sacs attachés à leurs selles, et les répandirent à travers l'Europe stupéfaite de tant de savoir. Pendant tout le moyen âge, on ne jura en médecine que par les Arabes et leur maître Galien. Mais il faut bien savoir qu'il n'existe pas de médecine arabe originale, et qu'elle est une copie littérale de la médecine grecque.

C'est une histoire peu connue que celle de la médecine arabe. Pendant cinq siècles elle éclaire le monde scientifique comme un brillant météore; puis tout à coup elle disparaît, et ses étincelles lumineuses, en se dispersant à travers le monde, laissent à peine quelques traces de leur passage. Quel a donc été le rôle de ce mouvement intellectuel que l'on a appelé la Renaissance arabe? Quelle est la cause de cette grandeur si éphémère? Ce sont là des questions fort délicates, et qui ne peuvent être résolues que par l'étude scrupuleuse et minutieuse des monuments historiques et des manuscrits. Les savants français, et parmi eux M. Renan, ont vivement éclairé l'histoire de la philosophie et de la littérature arabes. M. Leclerc a abordé l'étude à peine ébauchée des sciences médicales en Orient. Son œuvre patiente est appréciée de tous les érudits, car elle est faite suivant la vraie méthode historique : l'étude attentive et raisonnée des textes. L'auteur a parcouru les principales bibliothèques de l'Europe, ces laboratoires de l'historien; il a vérifié les sources arabes et hébraïques, et a pu réparer ainsi bien des erreurs de détail.

Avant le triomphe de l'Islam, les enfants d'Ismaël, partagés entre l'idolâtrie, le judaïsme et le christianisme, étaient toujours en luttes intestines, et ils seraient infailliblement tombés sous une domination étrangère si, au commencement du septième siècle, Mahomet n'était venu les délivrer

et les lancer à la conquête du monde. Ces fils du désert présentaient, comme aujourd'hui encore, le mélange le plus bizarre des sentiments généreux et des instincts brutaux. Fins, rusés, cruels, voleurs, assassins, ils aimaient la poésie et l'éloquence ; ils avaient le culte de l'hospitalité et étaient souvent capables d'une grande reconnaissance. Ces qualités et ces vices formaient le terrain le plus propice pour faire germer le fanatisme religieux. Mahomet le comprit ; il les éblouit comme on éblouit des enfants, et il en fit des héros qui inondèrent l'Orient, puis l'Occident, la lance et le Coran à la main. Mahomet n'eut pas le temps de penser à adoucir les mœurs de ses adeptes. Il les prit à l'état de brigands fougueux et indisciplinés. Il les disciplina, mais ils restèrent des brigands.

Dans la première partie de sa vie aventureuse, le Prophète fut un chef de bande heureux qui pillait les caravanes. Il était décidé à tout ; il disait de ses ennemis : « Quand ils viendraient à moi, le soleil dans une main, la lune dans l'autre, ils ne me feraient pas reculer. » Et son cousin Ali s'écriait : « Si quelqu'un s'oppose à toi, je lui casserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, je lui romprai les jambes. » A ces mots, ajoute la légende, les proches du Prophète se séparèrent en riant. Ils étaient des sauvages, et le triomphe de l'Islam ne les a pas changés. Au septième siècle, les croyants massacraient les Koreischites ; au dix-neuvième, ils massacrent les

Bulgares. Et tant qu'il y aura des Orientaux, on assistera à des massacres. C'est dans le sang; et les vices héréditaires sont tenaces chez ces peuples véritablement réfractaires aux sentiments de pitié et d'égalité charitables.

Mais si les Arabes n'étaient pas disposés à pardonner, ils étaient tout disposés à s'instruire. Ils se jetèrent sur la littérature et la science grecques avec la passion des illuminés. Au milieu de cette conquête intellectuelle qui ressemble un peu à un pillage, jetons un regard sur le rôle réservé à la médecine.

Avant l'époque de Mahomet, la médecine était pratiquée en Arabie par des charlatans et des rebouteurs, comme elle l'est encore en Algérie. Le Prophète eut l'heureuse chance d'être l'ami du premier Arabe, Harets-ben-Caladah, qui avait étudié en Perse à la célèbre école de Djondisabour, berceau de la médecine scientifique en Orient. Grâce à ces relations, il comprit l'influence de l'hygiène sur la prospérité d'un peuple et mit à profit les préceptes si judicieux du Talmud. Mais à ces conseils si utiles empruntés à une civilisation antérieure, il imprime ce cachet de fatalisme qui poursuit partout le musulman. Ainsi il répète souvent et sous plusieurs formes cette idée que nous retrouvons aussi dans la médecine chinoise : « Dieu n'a pas fait descendre de maladie qu'il n'en ait fait descendre le remède. »

Les *toubibs* de notre Algérie pensent ainsi, et

ils ne sont jamais embarrassés pour vous prescrire un remède. Parfois même leur médication est originale, comme j'ai pu le constater récemment à Alger. Il y a aux environs de cette ville un ancien ouvrier arabe, broyeur de couleurs, qui est devenu un des médecins les plus célèbres de la province. Les Européens, et surtout les Anglais, viennent en grand nombre le consulter. Aussi, piqué par la curiosité, nous avons été visiter ce confrère oriental. Pour arriver à son domicile, il faut grimper, par un sentier fréquenté seulement par les chèvres, sur les escarpements du mont Boudzaréah. Après cette ascension pittoresque au milieu des lentisques et des tuyas, on arrive à une petite maison arabe, blanche comme un bloc de craie. Là, on essuie les algarades plus bruyantes que dangereuses de ces terribles chiens arabes qui sont un meuble indispensable à toute habitation indigène, puis on pénètre dans une grande salle d'une simplicité primitive, et l'on attend son tour. Du reste, le *toubib* est expéditif, et la patience est moins exercée que dans les salons de nos grands médecins.

En entrant dans le sanctuaire de ce grand praticien on aperçoit un grand attirail de fioles et de cailloux; c'est là, du reste, tout le mobilier de ce cabinet de consultations. A l'arrivée du patient, le maître du lieu se prosterne sur le sol, ainsi que sa famille qui l'entoure. Après cette invocation et cette petite mise en scène, les femmes et les enfants se retirent, et l'interrogatoire commence. J'avoue

que je ne m'attendais pas à une telle ignorance et à de si grandes absurdités. Dès que je fus fixé sur la nullité absolue des connaissances de ce charlatan, je lui dis que j'avais une maladie d'estomac. Alors, sans sourciller, il me conseilla de mettre un morceau de viande sur ma poitrine. « Tu as, me disait-il un chien qui te mange le corps, donne-lui un bon morceau de viande, et il le mangera au lieu de dévorer ton intérieur. » C'est un exemple vraiment original de la médecine substitutive. Quand un organe interne est irrité, on vous applique à l'extérieur un révulsif qui substitue une inflammation superficielle à une inflammation profonde. On tue ainsi le mal. Mais les Arabes trouvent plus ingénieux de le nourrir.

Voilà un échantillon des médecins arabes contemporains, et, à les voir, on ne se douterait guère qu'ils ont un jour possédé parmi eux les plus grands médecins du monde. Ce fait n'est cependant pas extraordinaire; car en Orient la médecine scientifique n'a jamais tué la médecine populaire, et probablement elle n'y est point parvenue parce qu'elle n'a jamais revêtu ce caractère d'originalité qui impose la croyance et le respect.

Non, on peut l'affirmer, il n'y a jamais eu de médecine arabe proprement dite. Il y a eu une médecine grecque, transmise par les Persans, les Syriaques et les Juifs aux Arabes, puis transmise par les Arabes à l'Occident, pendant le moyen âge. Et ce moyen âge, dans son ignorance, reçut la

science grecque des Arabes comme si les Arabes eux-mêmes l'avaient inventée. Ces Bédouins conquérants, qui pillaient les textes comme les trésors, passèrent, aux yeux du monde ébloui, comme les porte-flambeaux des sciences, des lettres et des arts. Cependant ils n'étaient que d'habiles et riches copistes. Mais, comme ils eurent le bonheur d'envahir des peuples plus barbares et plus ignorants qu'eux, ils firent accueillir avec enthousiasme leur savoir de contrebande. Et nous allons voir, pour la médecine, quelle est la juste valeur de cette Renaissance arabe dont tout le monde a profité, sauf les Arabes eux-mêmes.

Quand ces fanatiques, habitués à n'admirer que le ciel bleu, les nuages roses, le sable rouge et les minarets blancs, furent en présence des richesses intellectuelles accumulées à Alexandrie depuis la ruine progressive de l'empire de Byzance, ils restèrent émerveillés et furent pris d'une vive admiration pour les sublimes écrivains de la Grèce. Ils se proclamèrent les héritiers de ce grand peuple et firent copier plus tard ses œuvres à profusion. Mais si c'est à Alexandrie que les Arabes puisèrent leur premier amour pour la science, ils n'eurent aucune reconnaissance pour cette grande cité. Sous le kalifat d'Omar, ils brûlèrent la bibliothèque. Cet acte de vandalisme a été contesté parce qu'il était seulement rapporté par un auteur chrétien, Aboulfarege ; mais il est aujourd'hui prouvé que plusieurs auteurs arabes signalent cet incendie et

même d'autres allumés en Perse à la même époque. En outre, M. Lucien Leclerc a démontré que le récit de l'auteur chrétien était copié textuellement d'après un ouvrage du célèbre bibliophile arabe Djemaleddin.

Du reste, malgré leur admiration pour les travaux de l'esprit, l'oreille du sauvage vient percer à chaque instant chez les Orientaux. Ainsi on raconte que Razès, n'ayant pas réussi quelques expériences tentées devant El Mansour, fils du prince de Khorassan, celui-ci frappa à la tête le célèbre médecin persan, qui devint aveugle à la suite de ce mauvais traitement. Les femmes n'étaient pas plus douces que les hommes. Abul-Féda rapporte dans ses Annales qu'une ménagère, exaspérée de la passion encombrante que son mari avait pour les livres, l'étouffa durant son sommeil sous un monceau de manuscrits. Quelles douces mœurs !

A côté de la cruauté il faut placer la vénalité. Au dixième siècle, les médecins de Bagdad furent soumis à un examen par Linan, médecin du kalife Moktader. Un des candidats se présenta avec une si bonne mine que l'examinateur se contenta de lui demander une maxime sur l'art, dont il ferait son profit. A cela, notre homme répondit en tirant un paquet rempli de belles pièces d'or et lui dit : « Comment ferais-je pour écrire, ne sachant même pas lire? Mais je prie Monseigneur de ne pas enlever son pain à une famille. » Linan sourit, et le tour fut joué.

Les Arabes abordèrent la médecine par l'alchimie, c'était tout naturel. L'alchimie, par ses procédés et ses résultats étranges, devait frapper tout d'abord un peuple ignorant et superstitieux. En outre, l'Égypte était le foyer de cette science et la patrie de son grand prêtre Hermès. Aussi les Arabes s'y abandonnèrent-ils avec enthousiasme. Un Ommiade, kalife désigné, Khaled ben Yezid, se passionna pour elle, et elle atteignit son apogée avec Géber. Ce chercheur ingénieux créa une méthode presque scientifique dans les recherches alchimiques, et ses doctrines, transmises de siècle en siècle, ont préparé la voie aux premiers chimistes du siècle dernier.

A la fin du neuvième siècle, la science grecque s'est naturalisée sur le sol arabe. Les grandes familles des Bakhtich ou des Mesué et des Sérapion forment une phalange de savants. Ils font copier et traduire les ouvrages célèbres par les chrétiens et par es Juifs, et prennent ainsi pour maîtres leurs vaincus. C'est là leur grand mérite, et si l'on songe qu'à cette époque les luttes intestines et les invasions des Barbares du Nord avaient plongé l'Europe dans les ténèbres les plus sombres, nous devons remercier les Arabes d'avoir sauvé de la destruction les chefs-d'œuvre de la Grèce.

Ils portaient, il est vrai, le fer et le feu sur leur passage; mais ils s'instruisaient les armes à la main; et, ils nous ont indemnisés en nous léguant leurs instruments de travail.

Au dixième siècle, les traductions se multiplient et les commentateurs apparaissent. La médecine fournit deux grands noms : Razès et Abulcasis; leur renommée a peut-être été exagérée, car leurs traductions n'ont aucune originalité. Ces deux auteurs ont beaucoup écrit. Razés, l'auteur du *Continent*, a fait plus de deux cents ouvrages; mais ce sont des œuvres de compilation; nous voyons cependant que son esprit était fin et judicieux. Ainsi il fut consulté par un homme qui crachait le sang. Razès, après avoir éliminé l'idée d'une affection de la poitrine, demanda au malade s'il avait bu en route; celui-ci répondit qu'en effet il avait bu dans une mare. Razès, soupçonnant alors la présence d'une sangsue, donna une médication qui fit évacuer l'animal. Quant à Abulcasis, son rôle est encore plus discuté. Quelques auteurs, et parmi eux M. Leclerc, le regardent comme le vrai restaurateur de la chirurgie. Mais il paraît prouvé qu'Abulcasis a presque entièrement copié le célèbre chirurgien grec Paul d'Égine.

Les œuvres du onzième siècle sont encore des œuvres de compilation. A cette époque deux grands hommes surgissent : Avicenne et Constantin l'Africain. Ce dernier traduisit en latin les œuvres des médecins grecs et arabes, et rendit ainsi un grand service à l'Europe scientifique. Avicenne publia *le Canon*, traité complet de médecine. C'est l'œuvre d'un érudit consommé, mais on y chercherait en vain l'empreinte du grand médecin. Il fut un savant

universel, mais son nom n'est attaché à aucune découverte.

Le douzième siècle, c'est le siècle des Croisades. Et nous sommes obligé de dire qu'au moment où les chrétiens ravageaient l'Orient sans laisser aucune trace de leurs conquêtes éphémères, les Arabes, continuant une autre croisade, conviaient l'Europe à l'étude de la science, dont ils avaient seuls conservé le culte. C'est à cette époque que l'Espagne musulmane atteint son apogée : elle produit un grand médecin philosophe, Averroës, et un grand praticien, Avenzoar. Les œuvres d'Avenzoar sont fort intéressantes; il nous initie à la véritable pratique médicale. Avant tout il désire frapper l'esprit de ses malades. Au lieu de donner un vulgaire purgatif au kalife, il arrosa une vigne avec une solution purgative, et, quand elle eut porté des fruits, il les fit manger au souverain émerveillé. Il ne craint pas de battre en brèche les pratiques routinières ; il voulait, dans les panaris, substituer l'instrument tranchant au cautère, employé exclusivement par les médecins arabes. Il s'insurge aussi contre la soumission servile aux anciens. On peut le regarder comme le plus original des médecins arabes. Averroës, si heureusement étudié par M. Renan, doit sa renommée plutôt à la philosophie qu'à la médecine. Nous noterons seulement le livre qu'il consacre au cerveau. Le premier il cherche à localiser les fonctions de cet organe. Cette question des localisations cérébrales pas-

sionne aujourd'hui les savants des deux mondes.

C'est à cette époque de ferveur scientifique en Espagne que les traductions de l'arabe en latin furent entreprises avec ardeur. L'archevêque de Tolède, Raymond, originaire de la France, fit traduire le *Traité de l'âme*, d'Avicenne. Tolède devint alors le rendez-vous de tous les hommes désireux de s'instruire. Gérard, de Crémone, y resta un demi-siècle et fit plus de soixante-dix traductions. C'est là aussi que Pierre le Vénérable vint traduire le Coran avant de prêcher la croisade. Ces traductions, répandues dans toute l'Europe, la réveillèrent de sa torpeur. Elle accepta indistinctement tout ce qu'on lui envoya, sans trop savoir d'où cela lui venait. Cependant, malgré cet enthousiasme irréfléchi, l'Italie, la France et l'Allemagne profitèrent largement des livres de l'Orient, qui fut le grand entrepôt de la science pendant trois siècles.

En même temps, de grands hôpitaux florissaient dans le monde musulman. A Bagdad il y en avait deux. On y était fort bien traité ; il y avait des services séparés pour les fièvres, les blessures et les maladies des yeux. A Damas, on donnait aux malades des poulets fins, des confitures, des sorbets et des fruits de toute espèce. Au Caire, les malades sujets à l'insomnie avaient des salles spéciales où ils trouvaient des musiciens et des conteurs pour les distraire.

Au treizième siècle commence la décadence de l'Orient. On ne rencontre plus d'hommes supé-

rieurs. On travaille beaucoup, mais pour produire peu. Bagdad, ce foyer scientifique, est envahi par les Mongols ; les bibliothèques sont brûlées. Elles contenaient tant de livres que, avec ceux qui échappèrent aux flammes, on fit, en guise de briques, un pont sur le Tigre, dont les eaux prirent la couleur de l'encre. Partout, sur le chemin de Gengis-Khan et de Tamerlan, les bibliothèques sont dévastées et les institutions scientifiques détruites. Il n'y a plus d'écoles et plus d'études. Quelques savants se réfugient en Égypte et dans le royaume de Grenade. Cependant il n'y a plus de mouvement scientifique, et la médecine retombe exclusivement entre les mains des *toubibs*. La médecine scientifique avait passé comme un météore sur l'Orient ; elle n'avait pas pu détruire les pratiques populaires et superstitieuses.

Mais l'Occident avait recueilli quelques étincelles de cette flamme lumineuse, et elles éclairèrent le moyen âge. A cette époque on avait bien en Europe quelques traductions et les œuvres médicales de l'École de Salerne ; mais ces ouvrages furent éclipsés par le faisceau des richesses recueillies par les Arabes sur leur passage à travers le monde. Ce fut certes un tort d'accepter aveuglément tout ce qui venait de l'Orient ; car, à côté des racines vivaces, il y avait un monceau de bois mort qui encombra l'esprit de nos Purgons jusqu'au dix-huitième siècle. Cependant il faut rendre justice à la médecine arabe : sans elle nous connaîtrions

imparfaitement la médecine grecque; et les recherches si fructueuses de M. Leclerc ont montré que l'étude des textes orientaux profitera autant à la gloire des Grecs qu'à celle des Arabes.

Il en est de même dans toutes les sciences : les Arabes n'ont jamais été des inventeurs. Ce sont des enthousiastes qui se passionnent pour les nouveautés, et n'ont aucune suite, aucune persévérance dans leurs enthousiasmes. Ainsi, en médecine, ils sont retombés dans l'ignorance la plus absolue et se sont empressés d'oublier les leçons qu'ils avaient apprises des Grecs. En Égypte, la médecine était enseignée à la mosquée d'El-Azhar, et l'enseignement ne consistait guère que dans le commentaire de la partie hygiénique du Coran; c'était la médecine nationale, et la médication se réduisait presque à la saignée et à la cautérisation. Depuis 1860, il existe une École de médecine au Caire, et ses élèves sont attachés aux différents centres populeux. Le gouvernement envoie aussi beaucoup d'étudiants terminer leur éducation en Europe. Aujourd'hui les études médicales sont faciles, car on peut faire des autopsies et des dissections. Méhémet Ali les avait déjà permises; ses successeurs les ont interdites, et en 1861 il y eut un grand émoi dans le monde religieux du Caire, lorsque Ismaïl autorisa formellement les autopsies. Aujourd'hui personne ne s'insurge plus contre les travaux anatomiques.

Les Égyptiens ont grand besoin de bons méde-

cins, car le climat engendre de nombreuses maladies aux changements de saison, et surtout pendant l'été. Ce sont surtout les fièvres qui dominent. Dans la Basse-Égypte, ces affections prennent le type rémittent des fièvres de Grèce décrites par Hippocrate; les accès sont mêlés de troubles de l'estomac et de l'intestin qui les ont fait regarder à tort comme des fièvres typhoïdes. Ces fièvres apparaissent généralement quand le Nil se retire après l'inondation et laisse sur la terre des débris animaux et végétaux qui se putréfient.

Dans la Moyenne et la Haute-Égypte, ce sont les accidents de méningite qui accompagnent ordinairement les fièvres; le premier accès provoque un délire qui dure une vingtaine d'heures. Il faut immédiatement prendre 2 grammes de sulfate de quinine; au deuxième accès, il n'est déjà plus temps d'agir, le malade est perdu. Les médecins arabes ajoutent à la quinine des saignées à la nuque à l'aide de ventouses scarifiées. Ils prennent un cône en étain terminé par un bec de cafetière, fermé par une soupape en cuir; ils font le vide en aspirant, ferment l'opercule avec la bouche et laissent la ventouse en place quelques minutes. Puis, ils l'enlèvent, donnent quelques coups de lancette sur la peau congestionnée par le vide et aspirent de nouveau pour tirer le sang. Ce moyen réussit très bien, et le manuel opératoire m'a semblé très pratique et très ingénieux. En Égypte, toutes les insolations sont traitées de cette façon-là, surtout au printemps, où

elles sont très dangereuses. Il est prudent à ce moment de ne jamais sortir sans un capuchon de flanelle sur la tête. Le soleil a une ardeur inouïe, il détruit l'épiderme et la peau des mains se pèle complètement.

On a prétendu que la chaleur du sol et l'éclat du soleil étaient la cause des maladies des yeux si fréquentes en Égypte. Je ne le crois pas. La lumière chaude peut à la rigueur causer des affections légères des membranes superficielles de l'œil, comme on peut le constater chez les personnes qui font des essais de lumière électrique, mais jamais elle ne peut causer les inflammations purulentes qui détruisent tant d'yeux sur les bords du Nil. Ces maladies sont dues à la poussière pleine de germes de putréfaction et aux mouches malpropres qui s'attachent aux yeux malades comme de véritables sangsues et transportent ainsi les éléments de la contagion purulente. En un mot, c'est l'insouciance et la malpropreté qu'il faut mettre en jeu. Et, en effet, les Arabes savent parfaitement que le meilleur moyen de guérir une maladie des yeux, c'est d'aller passer plusieurs jours et plusieurs nuits dans le désert à l'abri de la poussière et des mouches infectes qui avoisinent les villages. L'air du désert, contrairement à ce que l'on croit, est un air très vivifiant. C'est tout naturel, car il est au moins aussi pur que celui de la mer. Les Arabes vont y soigner les plaies qui ne se cicatrisent pas, les affections scrofuleuses des os, la dysenterie. Ce traitement réussit

assez bien aussi chez les Européens bien acclimatés, mais c'est chez les Arabes qu'il est souverain.

Les Égyptiens sont très peu sensibles, leur système nerveux est à peine développé, ce qui tend encore à prouver qu'ils appartiennent à une race devenue inférieure. Ils subissent les coups de courbache avec un sang-froid admirable ; ils les sentent à peine. On se sert rarement de chloroforme pour les amputer, et cependant il faut voir avec quels instruments tranchants les médecins arabes font leurs opérations. Dans le traitement des abcès, ils se servent du fer rouge pour cautériser le mal. Cette méthode donne de bons résultats, et je crois que nous ferions bien d'y recourir quelquefois. La douleur du procédé pourrait seule nous arrêter ; chez les Égyptiens, elle n'est pas un obstacle : ils sentent à peine l'introduction du fer rouge. J'ai vu cautériser un abcès causé par la présence d'un ver, que l'on observe souvent dans la Haute-Égypte, et le patient n'éprouvait aucune douleur. Ce ver ne monte jamais plus haut que les membres inférieurs. Les médecins arabes prétendent que l'on absorbe ses œufs par les écorchures des pieds. Le ver solitaire est très fréquent dans la Basse-Égypte et surtout au Caire ; on en absorbe les germes dans les eaux que l'on boit. Les Européens l'ont presque tous, mais ils s'en débarrassent très facilement. Chaque année, quand ils vont en Europe, ils profitent des loisirs de la traversée pour en opérer l'expulsion, comme j'ai pu le constater

à mon retour d'Alexandrie. Voilà une distraction en voyage que je ne connaissais pas encore !

On ne doit pas boire l'eau du Nil sans la purifier. Les Anglais ont recommandé à leurs troupes d'y ajouter environ une cuillerée à thé d'alun pour 10 gallons de liquide, ou de la faire bouillir. Cette eau du Nil est extrêmement polluée à partir de Siout. Dans la Haute-Égypte elle est beaucoup plus pure, parce qu'elle n'a pas été contaminée par les ordures des grands centres.

La nourriture des Égyptiens diffère de celle des Turcs, elle est encore plus simple et moins substantielle, ce qui tend aussi à nous expliquer la faible résistance de ce peuple. Le riz et le maïs font à peu près les frais de toute l'alimentation. Le riz, à la turque ou à l'arabe, est un plat délicieux. Dans un repas en l'honneur du Courbam Baïran, auquel j'étais convié, j'ai goûté d'un plat de riz sucré qui aurait émerveillé nos plus fins gastronomes. Le mouton rôti tout entier est aussi fort agréable au goût ; ce rôti est saisi très rapidement et toute la saveur de la viande est conservée. Dans un de ces repas, on peut être d'abord étonné de voir tous les convives disséquer la bête avec leurs doigts et ronger les os à pleine bouche, mais je dois convenir que la chair ainsi mangée a un goût succulent, que le métal des couteaux et des fourchettes doit certainement enlever. A chaque instant, on vous passe de l'eau chaude parfumée et de ravissantes petites serviettes brodées pour laver

vos mains, et, après le repas, on ne conserve aucune sensation graisseuse. Seulement, il est un usage que je n'aime guère. On vous passe aussi un pinceau destiné au nettoyage de la bouche, et je dois avouer qu'il n'y avait que deux pinceaux pour toute la société. Cette promiscuité buccale ne me ragoûtait pas.

Les Orientaux préparent aussi une friandise très agréable, c'est une sorte de pâte de guimauve, le loukoum; c'est doux, très parfumé et très léger à l'estomac. Le raky ou mastic de Chio est un excellent breuvage; c'est une décoction alcoolique de diverses essences résineuses, plus stomachique et beaucoup moins nuisible que l'absinthe, lorsqu'on l'étend de beaucoup d'eau. Les dattes d'Égypte sont exquises quand elles sont fraîches; malheureusement elles ne supportent guère le transport, et celles que nous mangeons en France ne peuvent nous donner une idée de leur douceur et de leur parfum. Les autres fruits ne sont pas bons; il en est de même pour les légumes. Tout cela pousse trop vite, est trop aqueux et n'a pas de goût.

En Égypte, à cause de la chaleur, il faut manger très peu de viande et boire très peu d'alcool. Sinon, il survient immédiatement des troubles intestinaux. C'est ce qui arrive en ce moment aux soldats anglais. « Pendant la guerre, nous disait sir Edw. Malet, la surveillance était facile; les soldats ne buvaient pas d'alcool, et, en dehors de quelques insolations, la santé générale des troupes était excellente. Au-

jourd'hui la surveillance de chaque instant est impossible, et le militaire anglais a bien de la peine à perdre ses goûts alcooliques. » J'ai vu au Caire quatre hommes d'un régiment écossais avaler à la régalade un litre de whisky, en quelques minutes. Il n'est pas étonnant que la dysenterie et la fièvre gastrique attaquent l'armée anglaise. La mortalité y est assez forte depuis le commencement d'octobre. Presque chaque jour, en se promenant dans cette citadelle du Caire, d'où l'on découvre le brillant panorama de la ville immense, du Nil large et impétueux, des champs inondés, des bois de palmiers sveltes et élancés, des pyramides massives et du désert nu, chaque jour, on entend les fifres écossais psalmodier une marche funèbre au-devant d'un ou deux fourgons chargés de dépouilles mortelles et suivis d'un détachement de soldats qui marquent le pas comme à la manœuvre. Les Arabes regardent ce cortège avec recueillement, non pas à cause de la mort à laquelle le fatalisme enlève toute idée terrible, mais à cause du déploiement de forces militaires auquel ils sont toujours sensibles. Ils lancent de temps en temps en arrière quelques épithètes de canailles ou de brigands adressées aux habits rouges, mais, en face de bons fusils, ils sont soumis comme des moutons. Quelle jolie plaisanterie que ce fameux 89 égyptien célébré par quelques journalistes et députés naïfs! Tous ces gens-là sont au fond très satisfaits de leur condition, et ils seraient bien embarrassés de mettre à profit les

droits de l'homme et surtout les devoirs politiques qui en sont la conséquence. Les aspirations du peuple égyptien sont bien simples : avoir de bonnes digues pour régler les inondations du Nil qui leur procurent quatre récoltes par an, ne pas recevoir trop de coups de courbache, faire en paix leurs dévotions, et ne pas être indignement volés par les fonctionnaires sulbaternes. J'ajouterai, la permission de dire des Européens beaucoup de mal, qu'au fond ils ne pensent pas du tout.

Que voulez-vous ? l'Égyptien est bavard et criard. Il ne travaille pas beaucoup et vit toujours dehors. Il faut bien occuper ses loisirs, et le prochain en fait les frais. C'est si bon de bavarder à l'ombre dans ce merveilleux climat. En octobre, il fait chaud comme en août à Paris ; nous ne trouvions pas nos habits d'été assez légers. Dehors, dans la journée, on souffrait de la chaleur. Et pourtant, que de charmants spectacles nous avons vus ! que de ravissantes excursions nous avons faites ! que de vues délicieuses nous avons admirées !

C'est une bizarre cérémonie que celle d'un mariage égyptien. Il est très divertissant de rencontrer dans les rues encombrées du Caire une bande de musiciens arabes tapant, hurlant, soufflant et produisant une cacophonie bruyante, discordante, mais amusante ; puis derrière, viennent les voitures de la noce couvertes de riches étoffes, de châles de Cachemire, de rubans multicolores, comme dans un carnaval italien ; tout autour des gamins sautent,

dansent, font des cabrioles en tendant la main pour avoir quelques piastres. Le soir, toute la famille festoie ; vers dix heures, la mariée monte au premier étage et de vieilles matrones la déflorent brutalement avec un morceau de bois recouvert d'un mouchoir blanc. L'opération terminée, on jette le mouchoir taché de sang dans la cour intérieure de la maison, où le mari et ses amis sont réunis. On passe de main en main cette pièce officielle, et le mari monte retrouver sa compagne.

Les enterrements sont aussi bruyants que les mariages; le cortège funèbre crie, chante, mais sans aucune tristesse apparente. Le corps, placé dans une boîte fermée seulement par un châle, est porté sur les épaules. En Grèce, on le porte à bras, mais le cadavre est dans une boîte en verre, la figure est découverte et les assistants peuvent contempler une dernière fois les traits du défunt. Maintenant, on enterre les morts assez profondément pour éviter l'infection ; mais ce qu'on fait pour les humains, on ne le fait pas encore pour les animaux. Dans une petite rue du Caire, nous avons vu et surtout senti un cadavre de chameau dont les chairs saignantes faisaient le bonheur des chiens et des vautours, qui sont les grands balayeurs de l'Orient.

Au mois d'octobre, le climat du Caire et des environs est très chaud; dans la journée, la chaleur sèche est vraiment pénible ; mais les matinées et les soirées sont délicieuses, on ne sent pas la moin-

dre humidité. Cependant, je conseillerai aux personnes sujettes aux hémorrhagies pulmonaires de ne pas arriver avant le milieu de novembre, car je connais très particulièrement une personne qui, le 22 octobre, en revenant des pyramides de Saquarrah, a eu un crachement de sang. Ce magnifique soleil d'Orient est fort traître, et c'est bien dommage, car j'ai rarement vu de spectacle plus beau que celui des collines sablonneuses du désert bordées par l'inondation et le bois de palmiers de Memphis, accidentées par ces nombreuses masses de pierres pyramidales et enveloppées d'une lumière ardente et transparente. Au loin, le Nil roule ses eaux rapides, et sur l'autre rive on aperçoit la petite ville d'Hélouan, dont les maisons blanches scintillent au soleil. Hélouan est une station balnéaire; elle possède un établissement thermal d'eau sulfureuse assez bien aménagé pour le traitement des maladies de la peau. Ces sources pourraient aussi servir à la cure des affections bronchiques et laryngiennes. L'air est très pur à Hélouan, c'est le véritable air du désert, et souvent on y envoie les phtisiques qui ne se trouvent pas bien au Caire.

Dans toutes les stations des rives du Nil, le climat est le même en hiver, sec et tonique, depuis le Caire jusqu'à Louqsor, et comme dans toutes les stations méditerranéennes françaises, il ne faut pas y envoyer des malades atteints d'affections à marche rapide. Mais quel ravissant séjour pour les phtisiques peu avancés ; il pleut une ou deux fois

par hiver, chaque jour on peut faire de charmantes promenades, surtout sur le Nil.

C'est si doux de se sentir couler au fil de l'eau, étendu dans une dahabié, de voir se dérouler les rives plantureuses du fleuve, les villages, les maisons de campagne, de croiser cent embarcations diverses et de rentrer au Caire en passant devant la délicieuse île de Rhoda, séparée de la terre par un canal bordé de palais, comme le grand canal de Venise. On débarque, on passe le grand pont du Nil, aussi animé que le pont de Londres, où l'on se fraye à coups de coude un passage à travers les ânes, les chameaux, les voitures, les bœufs, les moutons, les fellahs bruyants, les soldats anglais placides. On traverse le joli quartier d'Ismaïlié dans lequel on se croirait à Auteuil ou à la Muette, puis on va se reposer dans un des cafés de la place de l'Esbequié, où des Arabes fument du hachich pour se procurer une légère torpeur fort agréable, tandis que d'autres aspirent dans leur narghilé des bouffées de grosses feuilles de tabac persan.

Autour des tables circulent des marchands de tapis qui étalent leur marchandise à vos pieds, et à des prix fantastiques, que l'on peut du reste facilement diviser par dix. Puis leur succèdent des dompteurs de serpents; ils tirent leurs bêtes d'un grand sac, commencent par les suspendre la tête en bas, et les jettent sur le sol. Aussitôt le serpent dresse une partie de son corps, élargit sa tête et fait entendre un petit sifflement; le dompteur

fixe constamment l'animal; enfin la séance finit par la sortie de deux ou trois petits scorpions qui se mettent à courir entre vos jambes. Et tout cela au milieu d'une foule gaie, bruyante, remuante, bigarrée, que l'on regarde des heures entières sans s'ennuyer un instant. Décidément, l'Égypte est un charmant et bien curieux pays.

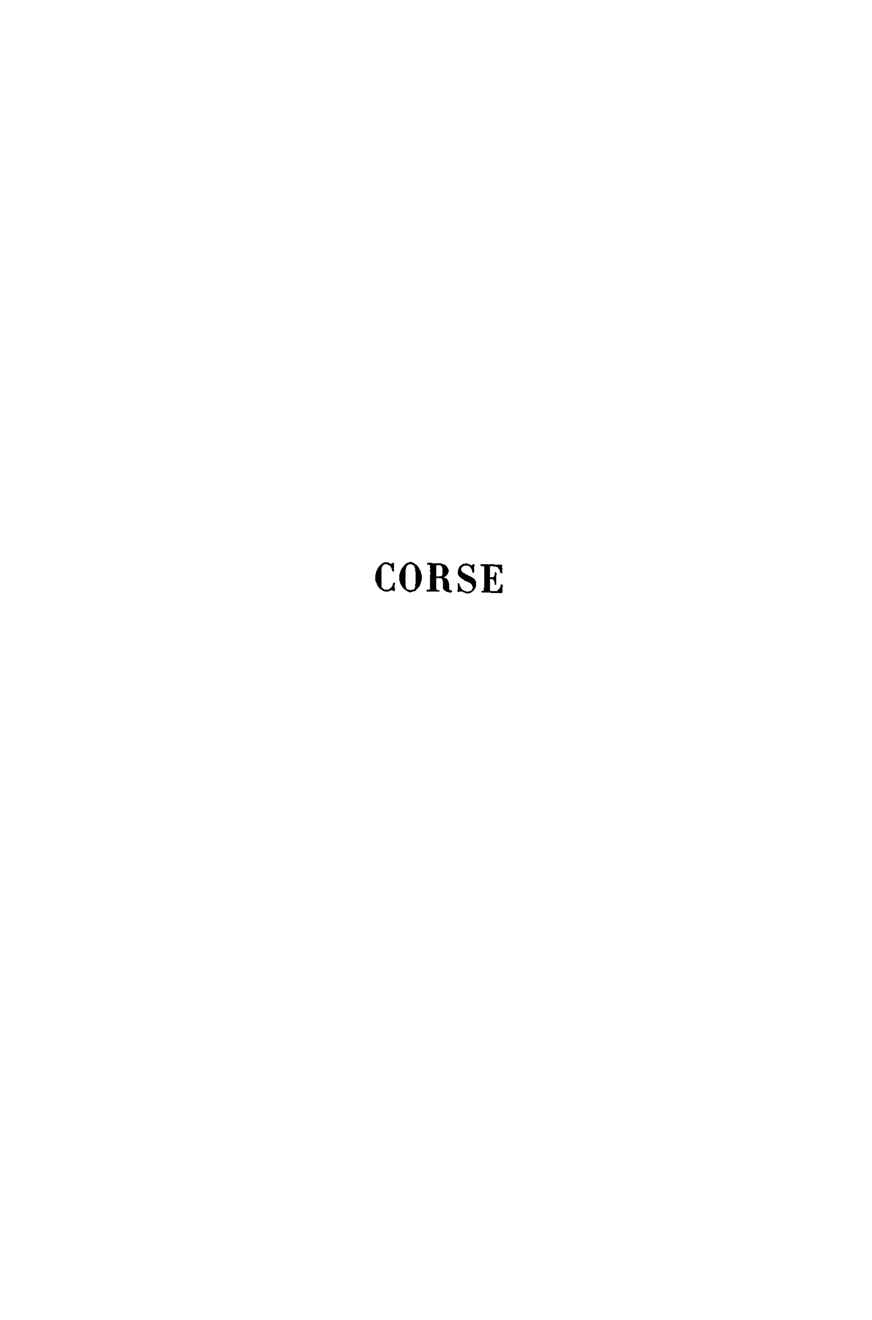
Aux Grandes Pyramides, après la visite de ces masses imposantes, on entre se reposer dans un chalet, construit pour recevoir l'impératrice Eugénie, au moment de l'inauguration du canal de Suez. A travers les grandes fenêtres du salon, quel merveilleux spectacle : la grande nappe de l'inondation brillante au soleil comme un immense miroir; çà et là, au milieu de l'eau, de petits villages, des cahutes en terre perchées sur des éminences, des bœufs tranquillement couchés dans l'eau, des chameaux qui pataugent gravement dans la vase, de petites barques plates qui sillonnent l'onde boueuse, des groupes de longs dattiers qui laissent gracieusement tomber leurs palmes épaisses; sur la route endiguée, des Bédouins qui caracolent élégamment sur de jolis chevaux blancs ; au fond, le Caire avec ses minarets sombres, dessinant sur le fond clair du ciel les mille détails de leur fine sculpture; puis les collines sablonneuses du désert qui encadrent ce tableau calme et placide d'un sillon brûlant de lumière et de chaleur. On s'arrache avec peine à cette douce contemplation. Il faut revenir au Caire. Le soleil baisse vers

l'horizon. Le désert prend une teinte grise indécise, puis il s'enveloppe d'une vapeur violette d'un moelleux infini. Bientôt ce voile se déchire, les collines deviennent roses comme de jolies robes de bal, la pénombre envahit toute la nature; sur le bord des flaques d'eau les ombres des chameaux qui rentrent au village ressemblent à de grandes carcasses fantastiques courant sur un lac de vif-argent et, derrière nous, les pyramides apparaissent comme les portes noires de l'enfer au-devant d'une immense gerbe de feu que lance le soleil dans son dernier éclat.

Et quelles belles soirées! A dix heures, nous allons au ministère de l'intérieur, où Riaz Pacha donne une grande fête en l'honneur de l'armée anglaise. Dans le jardin, sur les terrasses, au milieu des illuminations et des orchestres en plein air, les brillants uniformes coudoient les stamboulines égyptiennes et les vulgaires habits noirs. Un Français a peine à croire qu'une soirée d'octobre peut être aussi belle, et les Anglais sont de notre avis. Quels aimables hommes que ces officiers anglais. « Voyez-vous, me disait le général Wolseley, je n'ai qu'un regret : c'est de ne pas voir dans cette fête des uniformes français à côté des nôtres. J'ai fait avec vos compatriotes la campagne de Crimée et celle de Chine, j'ai conservé avec vos officiers des rapports de camaraderie très affables, et moi qui ne m'occupe pas de politique, j'aurais bien aimé à partager la victoire avec eux. » Et moi

aussi, qui ne m'occupe pas de politique, j'ajouterai seulement à propos de cette magnifique nuit, que le Khédive m'a confié qu'on avait encore de plus merveilleuses soirées à Louqsor qu'au Caire, et que si j'envoyais des malades en Égypte, c'est sur ce point que je devrais les diriger. Comme une invitation royale doit être infaillible, je ne manquerai pas d'en profiter (1).

(1) Voyez : *Traitement de la phtisie pulmonaire,* par G. Daremberg, 1892.



CORSE



CORSE

Mai 1883.

Quand on interroge un voyageur revenant des bords du Rhin ou de l'Oberland bernois, on est certain qu'il vous répondra : J'ai fait un ravissant voyage. Pour la Corse, il n'en est pas de même. Parmi les excursionnistes qui l'ont visitée, les uns vous en parlent avec enthousiasme ; les autres vous conseillent énergiquement de ne pas aborder dans cette île banale et peu civilisée. Devant des renseignements contradictoires, que faire? Aller voir par soi-même, m'a semblé la détermination la plus simple; et nous sommes parti avec deux aimables confrères pour visiter les célèbres sources d'Orezza; l'un d'eux n'a pas craint d'emmener sa femme dans cet aventureux voyage. Tous quatre, nous en sommes revenus sains et saufs, ravis, enchantés, disposés à dire à nos amis : Allez en Corse, vous ferez là un délicieux petit voyage. Mais n'y allez pas, si vous craignez les mauvais lits, les odeurs douteuses, les puces et les punaises. Vous trouverez partout l'hospitalité la plus cordiale; mais que vou-

lez-vous, le Corse le plus hospitalicr ne peut vous donner que ce qu'il a, et je dois avouer qu'il lui manque bien des objets de première nécessité. C'est incommode pendant les premiers jours, mais je vous assure qu'on s'accoutume rapidement à ces habitudes champêtres. On a tant de compensations : de bonnes voitures, une excellente nourriture, un air pur et vivifiant, et surtout une suite ininterrompue de sites charmants et variés. Tout cela vaut bien la peine de quitter un instant son confort. Malheureusement, nous sommes gâtés sur le continent. On nous mâche les voyages, bientôt on nous les digérera ; plus le moindre imprévu, tout est réglé comme le mouvement d'un chronomètre. C'est bien commode, mais à la longue c'est bien insipide. Quand on peut voyager souvent, on a bien vite envie de quitter ces grandes routes battues et rebattues pour s'égarer de temps en temps dans quelque joli coin où l'on ne trouvera aucun représentant de l'agence Cook ou de la Compagnie des Sleeping Cars.

Si vous aimez les excursions en voiture à petites journées, hâtez-vous d'aller visiter la Corse ; dans quatre ou cinq ans, l'île sera sillonnée de chemins de fer. Vous ne serez plus exposés à coucher sur un canapé, quelquefois même habité par des insectes sanguinaires. Vous pourrez alors aller faire en Corse votre voyage de noces en toute sécurité, mais vous ne verrez plus guère le paysage et vous n'aurez aucune idée des mœurs de cette curieuse contrée. Cette opinion ne m'empêchera pas de dire aux

Corses qu'ils pourraient, sans déroger à leurs principes d'indépendance, faire quelques concessions aux habitudes conventionnelles de propreté et de confortable auxquelles l'excès de civilisation nous a malheureusement asservis.

Quand on est en villégiature sur la Corniche, rien n'est plus facile que de se rendre en Corse. On part de Nice le soir, et le lendemain matin on est à Ajaccio; la traversée est bien courte. Le service est fait par les Transatlantiques; ce sont de bons petits bateaux, excellents marcheurs et très sûrs. Ils dansent bien un peu si la mer devient mauvaise, mais le trajet est si vite fait! Nous partions par un temps superbe. La journée avait été brûlante, et nous respirions avec bonheur la fraîcheur du soir. La mer est calme, le ciel voilé, la lune nous lance de temps en temps un regard furtif à travers les fissures d'un nuage. La nuit vient, le vent s'élève, on commence à être secoué. Mes compagnons essayent de distraire, par une conversation animée, leur estomac légèrement brouillé.

Le cuisinier du bord, un Marseillais pur sang, vient à notre aide en nous faisant un grand discours sur la grandeur de la puissance humaine qui sait gouverner un frêle esquif contre la violence des éléments. Ce beau morceau de littérature provençale achève mes compagnons; ils auront décidément le mal de mer. Le mistral souffle. Enfin, on se couche et tout va bien jusqu'à une heure du matin. Alors, impossible de dormir; c'est un con-

cert intolérable donné par le vent, les vagues, les portes qui battent, le bois qui craque, les soupirs étouffés des estomacs en rupture de dîners. Le matin au petit jour on se retrouve tous sur le pont avec des figures de l'autre monde, les yeux bouffis, le teint olivâtre, le nez pincé. Mais le grand jour vient jeter quelques notes gaies dans cette atmosphère de cérémonie mortuaire, et nous oublions notre triste nuit en arrivant devant la belle rade d'Ajaccio toute verdoyante et douce dans la faible couche de lumière que lui envoie un timide soleil.

Ajaccio est une grande ville, puisqu'elle possède un grand boulevard, une place publique, une grande préfecture, tout grand, et surtout un grand homme, Napoléon. C'est là qu'il est né ; son souvenir erre sur toutes les maisons, il court dans l'air. Il vous vient à l'esprit comme l'eau à la bouche. Partout des Napoléons en plâtre, en pierre, en marbre, en bronze. Sur la grande place se dresse le grand monument de la famille Bonaparte, construit sur les plans de Viollet-le-Duc. Napoléon Ier, à cheval en Romain, et sur les côtés ses quatre frères dans les poses les plus majestueuses. Ces figures, petites, mesquines, au milieu d'une place énorme, devant la mer immense, sous la masse bleue du ciel, ressemblent à des soldats de plomb. En arrière, l'encadrement est formé par des victoires taillées dans de grands blocs de marbre ; l'une d'elles a les jambes si gauchement rapprochées qu'elle semble être atteinte d'atrophie musculaire et appartenir

à une jeune fille affligée de paralysie infantile. Pauvres grands hommes, comme il est difficile de les faire admirer en souvenir. Ces statues ennuyeuses ont toujours l'air de jouer aux vivants dans le royaume des morts.

Il existe à Ajaccio et dans toute la Corse une mode bizarre, c'est celle des tombeaux. Sur toutes les hauteurs sont accrochés de petits temples au milieu de jardins fleuris et d'oliviers soyeux. Chaque riche famille a son petit mausolée, et, pendant les beaux jours, on va faire une partie de campagne à l'ombre de ses ancêtres. Malgré ces monuments d'un goût douteux, les hauteurs qui environnent Ajaccio sont vraiment fort jolies. Partout de la verdure, des oliviers sauvages verts comme des pommiers, des broussailles de cystes, de lentisques, d'arbousiers et de cactus tortueux comme de vieux rachitiques ravagés par les ans et la maladie. Puis des fleurs partout; c'est gai, sauvage, plantureux, abandonné. On dirait un petit coin de l'Orient perdu au milieu des montagnes d'Écosse. Des chevaux, des vaches, des chèvres s'ébattent joyeux sur les flancs de la montagne, des eaux vives galopent sur les ravins; des petits tas de neige brillent sur les cimes comme du linge qui sèche au soleil. Des coteaux, des vallons verdoyants s'étendent à perte de vue comme une mer agitée qui se serait fixée soudain. Des aqueducs, des barrages, des castels élégants émaillent la verdure, et sur les sommets des plaques de granit rose ou vert pâle

miroitent au soleil couchant comme de larges bandes de satin.

C'est joli, mais il ne faudrait pas accepter sur parole les élans lyriques des Corses qui comparent la baie d'Ajaccio au golfe de Naples ou à celui d'Alger, et leur promenade des Anglais à celle de Nice. On veut toujours établir des termes de comparaison entre des êtres ou des sites absolument incomparables. La baie de Naples est merveilleuse, celle d'Alger est belle, celle d'Ajaccio est jolie. Voilà tout ce que je peux dire pour rentrer dans l'échelle admirative adoptée en voyage.

Avant de quitter Ajaccio, il faut aller voir la maison où est né Napoléon, le 15 août 1769. Vous y verrez la chaise à porteurs dans laquelle on a transporté Mme Lœtizia de l'église à sa chambre, puis le tapis et le canapé où se passèrent tous les actes du drame dont le grand homme fut le dénouement. Quoique le tapis et le canapé aient été renouvelés bien souvent, nous nous empressons d'arracher un morceau d'étoffe, pendant que la vieille gardienne au type césarien va ouvrir péniblement les fenêtres des chambres voisines.

Le lendemain matin, nous montons dans une excellente voiture qui nous mènera à Orezza, puis à Bastia, à petites journées. Notre première étape sera Bocognano ; elle est longue, mais la route se fait sans ennuis. Sur le bord du chemin, des femmes, habillées de grands sacs noirs et coiffées de larges galettes de paille blanche, sortent à demi

des blés et se dessinent sur l'horizon bleu comme des ombres chinoises; des taureaux bons enfants hument l'air pur du matin, des ânes à long poil usé comme des fourrures frippées trottinent sur la chaussée au milieu des cochons grouillant dans le fumier, des chevaux libres, des poulains effarés, des oiseaux hardis comme des pages. Nous croisons des diligences poussiéreuses, des cavaliers galopant sur leurs solides petits chevaux, le fusil en bandoulière, vêtus de velours brun sombre et couverts du classique sombrero noir. Ce costume sévère, cette allure martiale, leur sied bien. Tous ces petits propriétaires sont des seigneurs. Leur dignité ne leur permet pas de se livrer au travail des champs. C'est bon pour de vulgaires continentaux, et surtout pour des Italiens.

Si vous voulez recevoir un coup de poignard, vous n'avez qu'à appeler un Corse : Lucquois. Il n'existe pas de pire injure dans le pays. C'est le Lucquois qui vient travailler la terre en Corse; aussi est-il regardé comme un esclave. Quand on descend de Paoli et de Napoléon, on n'est pas fait pour être un malheureux laboureur. On caracole, on chasse sans permis, on raisonne et déraisonne sur la politique, on s'entre-déchire, au besoin on s'entre-tue, mais on ne fait rien. Et si l'on quitte la Corse, le comble du bonheur, c'est d'être agent de police et de flâner en bavardant avec les fruitières sur le pas des portes. On est employé de l'État.

Nous montons sans cesse au milieu d'une nature

toujours variée. Là, une verdure éclatante, touffue, rayée de haies noires comme en Suisse ; ici des rochers rouges ou d'un vert antique ; là, des sommets sombres, gris, avec quelques touffes d'arbres grêles plantés sur leur cime comme des traînées de cheveux follets. Puis, plus loin, des nappes de neige avec des cascades qui brillent au soleil sur le roc en longs serpents d'argent et se perdent en bouillonnant dans de jeunes bois de châtaigniers à peine feuillus, qui couvrent la montagne d'un vert grisâtre, doux, moelleux, comme le duvet d'une houpette à barbe. Si les branches noires ne se dessinaient vigoureusement derrière ce plan semi-transparent, on croirait à chaque instant voir un flot de poudre de riz s'échapper de ce tableau à la Corot.

C'est au fond de ce riant paysage qu'est situé Bocognano. Nous y arrivons, il était temps, il est tard, et tout le monde sait que l'air des montagnes dilate démesurément l'estomac. Nous descendons lestement à l'auberge. Madame l'aubergiste nous fait le meilleur accueil et nous met entre les mains d'une ravissante jeune fille aux yeux noirs, cheveux noirs, peau noire, cils en gouttière, voix timide, mais vibrante, formes élégantes, poitrine hardiment cambrée, allure distinguée. Quelle est cette charmante Colomba? Nous sommes absolument intrigués. Pendant qu'on prépare le repas, nous voulons aller aux informations. Mais la cuisine est remplie de rouliers qui mangent, et il nous est impossible d'avoir une conversation suivie

avec cette belle personne. Un de nos compagnons a été questionner l'hôtesse ; nous le voyons remonter dans la grande salle, le visage bouleversé, et c'est en tremblant qu'il nous lance ces paroles terribles : « Gardez-vous de cette jeune fille, c'est la fiancée du bandit ! » Oh ! horreur ! Nous nous empressons autour de notre ami, et à voix basse, il nous apprend que cette adorable enfant a vu tuer son père et sa mère par les célèbres bandits, les Bellacoscia, dont on nous a tant parlé à Ajaccio, et qui habitent la montagne de Pentica, en face de Bocognano. Elle avait six ans ; déjà belle comme l'aurore, les monstres eurent pitié d'elle et l'emportèrent dans leur retraite. Élevée avec un jeune bandit, son cœur épris glaça dans ses veines le sang de ses pères, et elle voua au descendant de Fra Diavolo un amour éternel. Mais les vieux bandits, chevaleresques et généreux, ne voulant pas qu'un sang infidèle se mêlât au leur, rendirent la liberté à cette jeune fille, ou plutôt la chassèrent, car cette Chloé ne voulait pas abandonner son Daphnis.

Et voilà comment nous allons être servis par la fiancée du bandit. Elle l'est toujours, la fiancée du bandit, elle l'aime, il l'aime, et il a juré de l'enlever. Pour Dieu, monsieur le bandit, laissez-nous déjeuner tranquilles, ne l'enlevez pas avant que nous ayons fini. Nous sommes d'honnêtes voyageurs qui avons grand'faim.

Nous déjeunons avec cet appétit qui fait tolérer les cuisines les plus bizarres, et au dessert nous

faisons causer notre servante sur les fameux bandits de Pentica, les Bellacoscia.

— N'ayez pas peur d'eux, nous dit la jolie voix de rossignol, ils sont très gentils, très aimables, très affables, ces bandits. Ils sont serviables, charitables et très considérés. On leur a concédé l'exploitation des forêts et des pâturages de la commune, et chaque semaine, ils viennent nous apporter des fruits. On les calomnie sur le continent, mais ce n'est vraiment pas leur faute, s'ils n'ont pas de cousins dans la gendarmerie. Et si vous voulez aller leur rendre visite, vous verrez qu'ils ne vous recevront pas mal.

Nous n'aurons donc pas à raconter la moindre histoire de brigands. Il faudra nous contenter de dire la vérité. C'est que les étrangers peuvent, en toute sécurité, voyager au milieu des maquis et des bandits corses, qui ne sont en aucune façon des brigands. Ce sont des gens qui ont tué quelques voisins, et même au besoin un gendarme qui s'égarait à leur poursuite. Mais en dehors de leurs querelles personnelles, ils ne feraient pas de mal à une mouche. Tout le monde les estime et les craint ; la nuit, ils viennent au village et chacun s'empresse de leur donner tout ce qui leur est nécessaire. Le bandit est sacré en Corse, comme l'aliéné en Orient. On n'en parle qu'à voix basse et en se signant.

Bocognano n'est célèbre que par ses bandits et une vieille maison où Bonaparte fut enfermé après

avoir été fait fait prisonnier par les partisans de Paoli en 1793. C'est un village comme tous les villages de l'intérieur de la Corse, malpropre, mais gai. Les rues sont pleines de gens qui flânent et bavardent, d'animaux qui vagabondent, et d'innombrables cochons qui grouillent en avalant les ordures de tout genre répandues partout au hasard. Ils exécutent leurs fonctions de nettoyeurs publics avec un zèle, une ardeur et une conviction que l'on demanderait vainement à de simples hommes. Et il faut les voir joyeux, agiles, se poursuivant dans les rues, se lançant des détritus d'ordures à la tête et tortillant d'un air malin leur petite queue en vrille. Et il y en a, mon Dieu, comme il y en a, des noirs, des blancs, des bruns, des grands, des petits. Ils pullulent à merveille, grâce à la pâtée de châtaignes que les indigènes partagent avec eux.

Le lendemain matin, nous partons avec un certain plaisir. Toute la nuit nous avons en vain lutté contre les punaises et les bruits de l'auberge. Mon lit était atroce, l'oreiller et le traversin étaient absents, le matelas en foin était dur comme la pierre d'une tombe. On m'avait fait coucher dans une salle à manger donnant accès sur trois autres chambres ; à chaque instant, j'étais dérangé par des causeurs attardés ou des rouliers pressés de repartir.

Ma toilette se composait d'une carafe dans une terrine, avec une grosse serviette, grande comme un mouchoir de poche ; aussi, je conseillerai aux

voyageurs de ne pas coucher à Bocognano et de ne s'arrêter qu'à l'étape suivante, à Vivario.

Au delà de Bocognano, on travaille activement au chemin de fer qui reliera Ajaccio à Bastia. Partout on aperçoit des ponts, des viaducs, des tunnels au pied des glaciers. La pierre n'est pas difficile à trouver. Dans chaque torrent, on taille sur place de gros blocs roulés. Ces quartiers de pierre, à demi dégrossis, ressemblent à des villes abandonnées, détruites par quelque tremblement de terre, ou à des cimetières bouleversés. Mais quittons ces tristes idées, en pensant que ce chemin de fer coûtera la bagatelle de 8 à 900 mille francs le kilomètre. Voilà un joli cadeau fait par la République à ces braves Corses. Mais il ne faut pas se plaindre ; l'île commence à bien voter. Espérons que cette reconnaissance sera éternelle.

La route côtoie les talus du chemin de fer, au milieu des maquis mélangés de pierres, d'arbustes touffus, d'ifs rabougris, de fleurs multicolores. Plus haut, le roc noir, anfractueux, est taché çà et là par une flaque d'eau qui reluit comme une larme de la montagne perdue sur sa joue desséchée. Plus haut encore, de grands sapins, droits comme des piques, trempent leur pied dans la neige. Au fond s'étend une plaque bleue, c'est une bande de mer calme qui ferme l'horizon et se confond dans une tendre demi-teinte avec le ciel. A nos pieds, le gave, la Grovona, tressaute, alerte, sur son lit de cailloux roulés. Sur ses bords, des moutons noirs

dorment en tas, à l'ombre d'un grand hêtre ; des bœufs trapus traînent péniblement une charrue de bois qui gratte la terre ; des naturels du pays courent agilement après des chevaux en liberté dans le maquis ; des vaches pesantes et tranquilles boivent à une fontaine de la route, et sur la robe grise de la montagne, les ombres des nuages forment des figures fantastiques qui se livrent à des courses folles à travers les arbres et les cascades.

Nous montons à 1,150 mètres, tout près des neiges ; c'est la Foce ou le col de Vizzavona. Tout le long du chemin, on voit de grands madriers peints en rouge et en noir, qui indiquent la direction de la route, quand celle-ci est couverte de plusieurs pieds de neige. L'air est vif et léger. L'été, dans les grands bois environnants, on pourrait venir passer quelques semaines délicieuses, si ces braves Corses savaient attirer les étrangers. Nous traversons une forêt de sapins en partie incendiée, C'est navrant. Nous descendons au milieu des hêtres, touffus comme à Compiègne. Puis, nous laissons la montagne nue ; la voiture descend à fond de train, le précipice est à nos pieds, mais la route est excellente, les chevaux sûrs et le cocher impassible. Voilà Vivario, un pauvre petit village, où nous déjeunons plantureusement chez une aubergiste, Mlle de X***, fille et petite-fille d'émigrés : trente-cinq ans, blonde, vaporeuse, pas jolie, mais grand air. — « C'est bien dur, dit-elle, d'être une âme incomprise, dans un village de rustres et

d'ignorants. Heureusement, je peux m'entretenir souvent avec M. le Curé. » — Il est certain que pour une ancienne grande dame, la vie ne doit pas être très récréative à Vivario. Mais respectons cette noble infortune.

En allant de Vivario à Corte, on arrive sur un plateau très élevé, où la famille Pozzo di Borgo a fait construire une jolie maison, décorée du nom de château. C'est bien permis, dans ce pays où il n'existe aucun monument, ni ruines, ni châteaux, ni églises remarquables, ni mairies. Ici, la nature, rien que la nature. Mais comme elle est belle! De la terrasse de cette villa, on a une vue magnifique sur cinq montagnes, douze villages et deux torrents. A quelques pas plus loin, au milieu d'une forêt, s'étend un grand ravin tout plein de cailloux immenses, tout mangés de mousse et de parasites ; on se croirait à Franchart, dans la forêt de Fontainebleau. Sur le chemin, nous rencontrons un vigoureux indigène, caracolant sur son cheval, son fusil en bandoulière, sa pipe à la bouche et son gros fouet à la main droite. Ce matadore nous fait signe d'arrêter, nous demande poliment de monter sur le siège de la voiture et d'attacher son cheval derrière pour soulager sa monture fatiguée. Nous accédons à sa demande, notre cocher nous ayant dit que ce brillant cavalier est un boulanger de ses amis. Pourquoi a-t-il un fusil ? Tout simplement parce qu'en Corse on se promène avec un fusil dans le dos comme à Paris avec un parapluie sous

le bras. En arrivant aux portes de Corte, notre boulanger descend, saute sur son cheval et part à fond de train dans la grande rue. Il voulait faire reposer sa bête pour pouvoir opérer une petite entrée à sensation dans sa bonne ville. Chacun a sa petite vanité.

Corte est une vieille ville accrochée à un rocher comme Monaco, avec des cactus sur ses flancs et une citadelle sur sa tête. Nous descendons à l'extrémité de la grande rue dans un excellent hôtel où nous trouvons un arsenal de toilette complet. Un éclair de bonheur brille dans tous nos yeux. — Nous passons devant le tribunal, l'ancienne résidence de Paoli, le célèbre patriote qui défendit la Corse contre le joug génois et l'invasion française, ce Napoléon Ier en petit, qui fut un héros militaire et tenta d'être un grand réformateur. Il avait fait de Corte la capitale de l'île, l'avait doté d'une Université, convertie aujourd'hui en collège entretenu par une rente laissée par lui à sa mort. Ce vieux centre de l'indépendance corse n'a pas été ingrat envers son bienfaiteur, elle lui a élevé par souscription une belle statue en bronze.

En montant à la citadelle nous arrivons devant un grand escalier de pierre surmonté d'une large voûte sombre ; tout au fond, en pleine lumière, est planté un âne immobile et rêveur ; on se serait cru en face de quelque statue équestre fantastique. A la porte de la citadelle, on nous barre le passage, un factionnaire nous dit que les étrangers n'entrent

pas. Mais nous sommes Français. — Comment, reprend le factionnaire, vous des Français! et il montre du doigt le casque de coutil d'un de mes compagnons. On nous a pris pour des Anglais. Un sergent arrive, l'erreur se dissipe. Il était temps, une troupe de gamins et de gamines hurlait déjà autour de nous : Anglais, un sou, en s'accrochant à nos habits. Du vieux donjon la vue est superbe, et quand on voit le rocher à pic jusqu'au gave on se demande comment les prisonniers retenus là pendant les guerres de l'indépendance pouvaient souvent s'échapper en glissant sur ce roc uni. Il faut vraiment que la liberté soit bien désirable !

Après une excellente nuit, nous quittons Corte; nous passons devant l'église flanquée de son inévitable campanile avec sa lourde horloge. Sur le cadran est une grande peinture représentant un Phœbus de cirque qui conduit quatre petits chevaux corses. Ce fougueux automédon devrait bien ne pas trop se presser; il fait déjà bien chaud. La campagne est encore moite de la buée du matin, les montagnes semblent émerger d'un fouillis de gaze fine et transparente, les lézards verts font des courses folles dans les rochers, en faisant couler derrière eux des cascades de sable fin. La chaleur augmente toujours, tandis qu'à l'horizon brille un magnifique cirque de montagnes neigeuses. Ne pourriez-vous pas, belles endormies dans votre linceul blanc nous envoyer un peu de votre glaciale fraîcheur. Hélas, elles sont impuissantes à exaucer

notre prière, le soleil darde, la vapeur chaude du matin s'élève, va bleuter les cimes des montagnes grises, et des nuages de mousse blanche viennent lécher les anfractuosités du roc.

Nous traversons un pays fertile, très cultivé, et qui ne ressemble en rien à la terre classique de la Vendetta. Puis on arrive à Ponte alla Leccia. C'est une halte à l'entre-croisement de quatre grandes routes; elle se compose d'une dizaine de maisons posées aux deux extrémités d'un joli pont gothique sur le Golo, beau torrent aux eaux rapides, profondes, limpides et vertes comme l'émeraude. Pendant que le cocher change de chevaux, nous allons nous reposer à l'ombre des arches du pont, au bord d'une petite crique de sable où des moineaux se baignent en gambadant et en fouettant l'eau de leurs ailes. Nous resterions volontiers dans cette fraîche retraite, mais il faut partir. Nous avons devant nous une forte montée pour arriver à Morosaglia, la dernière étape avant Orezza. Au moment de remonter en voiture, un gendarme s'approche de moi : — C'est vous monsieur l'Inspecteur? — Non, mon ami. — Ah! pardon, nous l'attendions. — Mille regrets, mais il faut attendre encore.

La montée est rude, chaude, longue. Il est plus d'une heure, nous avons un agacement des mâchoires, indice d'une faim cruelle. Nous essayons de la tromper en nous lançant dans une discussion culinaire et en rêvant des plats les plus délicieux. Le paysage nous devient complètement indifférent.

Ventre affamé n'a pas d'yeux. Nous commençons à trouver que toutes ces montagnes sont bien monotones et nous voudrions bien voir une bonne petite plaine avec une mare et des canards dedans. En réalité, c'est le déjeuner que nous voudrions bien voir. Dieu, que la faim aigrit le caractère!

Enfin, nous apercevons Morosaglia. A l'entrée du village nous sommes fort étonnés de voir une foule d'enfants, réunie en groupes, nous envoyer force saluts. Devant l'auberge un rassemblement d'indigènes se tient à distance et s'incline respectueusement devant nous. Les Corses sont décidément bien polis. Nous rendons les saluts avec étonnement, dignité et rapidité. Allons-nous trouver quelque nourriture à cette heure tardive? La porte de l'auberge est fermée. Je frappe avec vigueur. Elle s'ouvre vite, et au pied de l'escalier apparaît une jeune fille propre, avenante, aimable, qui me tend respectueusement la main en me disant :

— Bonjour, monsieur l'Inspecteur, votre déjeuner est prêt; mais nous n'attendions que vous et votre femme; le repas sera un peu court.

Que faire? Avouer la méprise? mais alors nous ne déjeunerons pas : le repas, a-t-elle dit, est un peu court. Allons, un peu d'effronterie! Je comprends maintenant que la faim pousse à voler aux étalages.

— Vous êtes bien aimable, mademoiselle, de nous avoir fait préparer le déjeuner; nous avons tous grand'faim.

Mes compagnons font des efforts inouïs pour

garder leur sérieux. Tout le monde s'agite dans l'hôtel pour nous servir. La jeune fille se fait remarquer par son zèle auprès de nous ; elle nous comble d'attentions. Enfin tous les plats sont sur la table ; nous les entamons tous, dans la crainte d'un événement imprévu. Il était temps, un jeune monsieur tout de noir habillé se présente respectueusement, le chapeau à la main :

— Monsieur l'Inspecteur d'académie, je suis le directeur des études !

Enfin il est temps de se démasquer. Nous avouons tout.

— Comment, dit la jeune fille, vous n'êtes pas l'Inspecteur et vous voilà à table ; mais le véritable Inspecteur n'aura plus rien. Et voilà mon avenir brisé, car je suis l'institutrice et j'avais été spécialement chargée de préparer le déjeuner.

C'est navrant. Comment réparer nos méfaits ? Nous lui promettons de tout expliquer à son supérieur et de supporter seuls ses justes foudres. L'excellent repas, que nous avons heureusement terminé, nous a rendus à de bons sentiments. Le café arrive, et en même temps un jeune élève s'avance avec hésitation en tortillant sa casquette entre ses doigts et en roulant un tube de papier glacé serré par un ruban de soie rose. Il s'approche de moi et d'une voix traînante commence ainsi :

— Monsieur l'Inspecteur, les élèves des écoles du canton de Morosaglia...

Heureusement l'institutrice apparaît et fait dispa-

raître le jeune élève, avec une orange qui le comble de joie. A ce moment un grand bruit se fait dans la rue, voilà M. l'Inspecteur. Pour nous, c'est le drame qui va commencer. Notre jeune fille arrive en courant. « Je suis sauvée, il a déjeuné. » L'honorable fonctionnaire monte gravement; l'institutrice le reçoit avec toute la déférence due à son rang et lui dit sans sourciller :

— Quel dommage, monsieur l'Inspecteur, vous avez déjà déjeuné ! Nous vous avions fait préparer un si bon repas.

Voyez-vous, la petite rusée. Nous pouvons être tranquilles sur son avenir; elle aura de l'avancement. En attendant qu'on attelle nos chevaux nous regardons les portraits qui ornent la salle. D'abord Paoli; Morosaglia se glorifie de lui avoir donné le jour. Puis Sampiero, le glorieux défenseur de l'indépendance corse contre les Génois. Enfin Dragat, l'amiral ottoman qui, de concert avec la flotte française, délivra la Corse en 1553.

Quelques heures après nous arrivons à Orezza, cette charmante station balnéaire perdue dans les châtaigniers au fond de la Corse. Nous nous arrêtons à Stazzona, petit village de la montagne ; car à Orezza, il n'y a que l'Établissement des Eaux. Il faut descendre pendant une demi-heure pour arriver à la source. Le chemin est charmant, ombragé, à travers le bois de châtaigniers ; on traverse le gave et on arrive à la porte de l'Établissement, ornée de deux drapeaux tricolores. C'est propre, mais

l'installation est sommaire : une grande cour ; au milieu, la source protégée par un toit ; sur les côtés, des magasins pleins de caisses ; au fond des hangars où on lave les bouteilles que l'on va remplir et boucher autour de la source. Ces diverses opérations et l'emballage occupent trente femmes qui reçoivent 80 centimes par jour et quinze hommes qui touchent 1 fr. 50. Ce personnel est occupé toute l'année, car on exporte plus d'un million de bouteilles chaque année.

La source d'Orezza appartient au département, qui en a cédé l'exploitation à une compagnie fermière. Cette compagnie possède la plus belle source ferrugineuse du monde. Il faut espérer qu'elle saura en tirer parti. L'eau d'Orezza contient 12 centigrammes de sel ferreux par litre, tandis que Spa n'en contient que 9, Schwalbach 5, Pyrmont 5, Griesbach 7 et Saint-Moritz 3. En outre cette eau contient des quantités considérables d'acide carbonique, ce qui rend sa digestibilité très facile ; aussi l'a-t-on appelée très justement : Eau de Seltz ferrugineuse. Elle renferme aussi du manganèse ; M. Pétrequin a démontré que l'adjonction du manganèse au fer augmente les vertus curatives de ce dernier élément, et qu'en outre il le fait mieux supporter par l'estomac. La présence des sels alcalins complète cette composition vraiment remarquable. Aussi depuis longtemps en Italie et depuis peu de temps en France, les médecins savent que l'eau d'Orezza est bien supérieure

dans le traitement des anémies à toutes les préparations pharmaceutiques contenant du fer plus ou moins assimilable. Boerhaave avait déjà dit : « Jamais les préparations artificielles ne possèderont la vertu divine du fer au même point que les eaux martiales. » Et Sydenham s'exprimait ainsi : « Le rapport que les eaux minérales ont avec l'économie fait que les vertus martiales se communiquent mieux à la masse du sang et qu'elles guérissent les malades plus efficacement que toutes les préparations de fer les plus vantées en chimie. »

Certes l'expérience a démontré que l'on peut obtenir des résultats thérapeutiques sérieux en administrant l'eau d'Orezza exportée sur le continent. Mais combien les cures sont plus remarquables par l'administration des eaux sur place! En bouteilles, elles déposent une partie de leur fer et perdent une quantité notable d'acide carbonique. J'ai bu bien souvent de l'eau d'Orezza à Paris, et je viens de goûter celle de la source; quelle différence ! Ici, quand on garde cette eau quelques instants dans la bouche, on sent un picotement violent que l'on ne ressent jamais avec l'eau exportée ; il est dû à l'acide carbonique.

L'eau d'Orezza est des plus agréables, comme toutes les eaux ferrugineuses acidulées. En bouteilles, elle ne garde pas la saveur exquise qu'on ressent en la buvant à la source. Nous nous rappelons l'impression délicieuse que nous avons éprouvée en dégustant l'eau de Spa à l'établis-

sement. Quelques heures après, la même eau bue à l'hôtel n'avait plus ce goût acidulé, si agréable. Cette saveur si fraîche donne de l'appétit et ne doit pas être dédaignée ; elle fait partie du traitement.

Mais les malades trouveront-ils à Orezza tout le confort nécessaire à leur santé délicate ? Je n'oserais trop répondre à cette question. Il y a bien à Stazzona quelques auberges, mais je vous avoue que celle où nous sommes descendus était bien primitive. Il est vrai que sur son prospectus on vante sa table d'hôte établie en plein air et ombragée par un orme gigantesque, mais les malades ne peuvent pas toujours vivre dehors, et l'intérieur n'est pas très confortable. On parle aussi d'une belle cascade à côté de l'hôtel ; c'est tout simplement la fontaine publique. Quant à la vaste « succursale » mentionnée, il faut y monter par un escalier de pierres centenaires toutes disloquées, avec des portes noires, vermoulues, des poutrelles effritées ; on se croirait à la Tour de Nesles. Heureusement, nous avons appris que le D[r] Manfredi, de Bastia, résidant l'été à Orezza, a fait réparer et agrandir sa maison, située en face de Stazzona, et qu'à la saison prochaine, il mettra à la disposition des étrangers un hôtel installé suivant les besoins modernes. Cette innovation est réellement nécessaire, car je n'aurais jamais envoyé de malades dans une mauvaise auberge. Déjà, en 1852, M. le D[r] Donné, recteur de l'académie de Montpellier,

réclama la création de bons hôtels à Orezza. On a fait bien peu de progrès depuis cette époque. Il est temps d'agir promptement; les Français et les étrangers commencent à venir chaque été, attirés par le site délicieux, la fraîcheur et le calme des grands bois. Mais il faut savoir les retenir et les faire revenir.

En France, on a mis un temps bien long pour comprendre que les malades envoyés aux eaux ont besoin du confort des grandes villes où ils habitent d'ordinaire, et même de quelques distractions sans lesquelles l'ennui ne tarde pas à naître et vient nuire au bon effet de la cure. Les Allemands, sur ce sujet, sont bien plus pratiques que nous. Les plus petites stations des bords du Rhin ont un aspect de propreté et de coquetterie vraiment attrayant. Partout de jolies promenades soigneusement entretenues, de larges galeries couvertes pour permettre aux malades de se promener à l'abri du soleil et de la pluie, après avoir bu leur verre d'eau; tout autour, dans les montagnes voisines, des bancs, des kiosques, d'élégants restaurants où l'on va déguster du lait ou du petit-lait; je ne parle pas des casinos, des parcs et des concerts. En France, ceux de Vichy, de Luchon et d'Aix peuvent seuls lutter avec eux. Mais il faut ajouter qu'en Allemagne, il est assez facile d'obtenir d'aussi beaux résultats, parce que le gouvernement a autorisé la perception d'une taxe sur chaque étranger résidant plus de cinq jours dans une

station. Cet impôt, variant de 10 à 20 francs par personne, est destiné à l'entretien des casinos, des parcs et de la musique. Pourquoi ne ferait-on pas de même en France, dans nos stations minérales et hivernales ? On les transformerait rapidement et nous lutterions victorieusement avec l'Allemagne, dont les ressources balnéaires sont beaucoup plus restreintes que les nôtres.

Nous avons en France tous les types d'eaux minérales existant en Allemagne et en Bohême. En outre, nous possédons tout le bassin sulfureux des Pyrénées, et les eaux de la Bourboule vraiment uniques en leur genre. Malheureusement, la plupart de ces eaux sont fort mal installées, et il est impossible d'y envoyer des malades étrangers, habitués aux excellentes installations d'Allemagne. Si l'on fait quelques essais dans ce sens, on est bien vite découragé. Les malades nous écrivent qu'ils ne peuvent rester dans un endroit où les hôtels sont médiocres, où les rues sont malpropres, où la musique est détestable ou absente, où les routes sont mal entretenues, où, dans les moments d'encombrement, on est obligé de prendre son bain à 4 heures du matin. Il faut changer tout cela, et si les Compagnies fermières n'ont pas l'argent nécessaire pour effectuer ces transformations, établissons une taxe des baigneurs comme en Allemagne. On se plaindra pendant la première saison, puis on sera très content quand on verra une rénovation complète s'opérer dans toutes nos stations.

Quand on aura pris cette décision en Corse, je puis affirmer que l'ère de la prospérité aura sonné pour cette île. En effet, elle ne possède pas seulement les sources ferrugineuses d'Orezza, elle renferme encore les eaux sulfureuses chaudes de Guagno, qui se rapprochent de Barèges par leur élément sulfureux et de Bourbonne par leur élément salin ; les eaux sulfureuses salines froides de Pietrapolo ; les eaux salines chaudes de Puzzichello ; et les eaux sulfureuses sodiques de Caldaniccia, près d'Ajaccio. Il n'est pas un département français qui ait dans son sein une telle variété de sources minérales. Il serait bien facile de tirer parti d'une telle richesse et on pourrait aisément envoyer dans ces thermes une grande partie des étrangers qui viennent passer l'hiver sur la Corniche. Ceux-ci sont obligés de quitter nos côtes méditerranéennes au mois d'avril ; chez la plupart d'entre eux il fait encore trop froid pour qu'on puisse leur permettre de retourner dans leurs foyers ; il fait aussi trop froid pour eux dans nos stations balnéaires françaises. Aussi sont-ils obligés d'aller errer dans les sanatoria du lac de Genève ou de la Styrie, ou encore d'aller attendre les beaux jours dans quelque ville d'Italie, où ils se fatiguent en visitant les palais et les musées. Si la Corse était nettoyée et coquettement aménagée, nous pourrions y envoyer tous nos malades du 15 avril au 1er juin. Les valétudinaires trouveraient là un climat doux et tempéré, un air pur et vivifiant et tou-

tes les ressources de la balnéation thérapeutique. De cette façon, nous serions utiles à nos malades et nous ferions une œuvre patriotique en leur permettant de rester plus longtemps sur le sol français.

C'est Orezza qui doit commencer ce mouvement de rénovation, car elle est la perle des eaux de la Corse. Mais quel chemin elle devra faire pour atteindre ce but ! L'établissement ne possède ni salle de bain, ni cabinets de douches. L'eau a naturellement une bonne température pour la douche, et en outre, il y a au voisinage une excellente source d'eau fraîche ordinaire qui servirait aussi à l'hydrothérapie. L'eau est trop froide pour les bains, mais il serait très facile de la chauffer, comme on le fait à Schwalbach, et elle contiendrait encore assez d'acide carbonique pour exercer sur la peau une excitation très salutaire. L'État devrait aussi établir, comme à Vichy, un hôpital militaire, car les eaux d'Orezza sont merveilleuses pour le traitement de l'anémie paludéenne, acquise si souvent par nos soldats en Afrique et dans nos colonies lointaines. Il faudrait encore bâtir un hôtel dans le vallon, auprès de l'établissement, car il peut être fatigant pour quelques malades d'aller deux fois par jour de Stazzona à la source, même à cheval ou en voiture, car la montée est fort pénible.

Nous quittons Orezza de grand matin ; le soleil est radieux, il éclaire de ses rayons ardents les villages accrochés à la montagne au milieu des châtaigniers ; le gave murmure doucement à nos

pieds comme un chat qui ronfle, et sous le grand orme séculaire de l'hôtel un perroquet goguenard imite le rossignol. Notre hôtesse, une femme distinguée et quelque peu prétentieuse, accoudée à sa terrasse avec ses gens, nous envoie de sa main molle et gracieuse les derniers souhaits de bon voyage.

Ces Corses sont tous de grands seigneurs, surtout les hommes. Jamais un hôtelier ne vient au-devant des voyageurs, jamais il ne les reconduit. Tous ces gens parlent peu, se défient de tout, sont fiers, même un peu méprisants, polis, hospitaliers au besoin. Enfin, tous les défauts et les qualités nécessaires à une race de paresseux ou de fonctionnaires. Ce sont les Corses laborieux qui partent pour le continent et entrent dans le fonctionnarisme. Mais le vrai Corse de Corse est celui qui considère le farniente comme une institution.

En repassant à Ponte alla Leccia, nous en rencontrons un spécimen bien frappant dans notre hôtelier. C'est un vrai Gascon corse, phraseur, hâbleur; il mange avec ses clients, brusque sa femme qui travaille comme une esclave, et lui, pérore : « Ah, dit-il, quels renégats, tous ces Corses qui se font continentaux, qui sacrifient leur indépendance. Ici, nous chassons sans permis, nous bravons la gendarmerie et la justice, nous nous tuons en famille et nous en sommes quittes pour aller vivre à la campagne, dans les makis. Quant au travail, nous nous y livrons le moins possible. Les Lucquois sont là pour piocher, semer et faucher. Et puis les

Italiens nous ont tellement maltraités que nous sommes bien heureux de les rudoyer à notre tour. Nous les regardons. Le travail n'est pas fait pour nous. Le 1er janvier on apporte un almanach avec la mention des 365 fêtes de l'année, et comme nous sommes de bons catholiques, nous n'en manquons pas une seule. Les plus beaux moments de notre vie, ce sont les jours d'élections; nous sommes féroces pour les candidats qui n'ont pas procuré des places à nos amis; la République ou l'Empire nous sont bien indifférents; nous voulons des conseillers, des représentants qui nous permettent d'émarger au budget et qui fassent tomber sur notre pays la manne gouvernementale. Tout cela n'empêche pas que nos affections restent acquises aux grandes familles bonapartistes, les Gavini, les Abbatucci. Cependant, il y a un républicain très populaire en Corse, c'est Paul Bert, avec sa loi sur les écoles primaires. Nous aimons bien à nous instruire pour lire les journaux et causer politique; mais nous sommes très contents de recevoir ces bienfaits gratuitement. » Ils sont vraiment bien curieux, les Corses; ils s'entre-tuent pour une bagatelle, et parmi eux il n'y a ni un voleur ni un mendiant. Ce peuple, qui a la haine du gendarme et désobéit constamment à la loi chez lui, sait admirablement la faire respecter sur le continent. Je ne me charge pas d'expliquer ce contraste.

De Ponte alla Leccia au col de San Colombano, la route est triste. De temps en temps, des bandes

de cochons qui dorment, qui broutent, jouent avec des chiens ou se baignent dans le gave — oh! naïades de la Corse — puis des montagnes couvertes d'avoine que le vent fait onduler comme la surface d'un lac caressé par la brise. La montée est longue, mais quand on arrive au sommet du col, quel spectacle vraiment féerique! La mer, le cap Corse, les îles d'Elbe et de Capraja, des cimes grises et d'innombrables mamelons verts au-dessus des vallées plantureuses. Plus loin, la riche plaine de la Balagne, fertile, gaie, accidentée, avec ses cours d'eaux qui brillent au soleil comme un long miroir coulant, ses villages avec leurs terrasses plates comme en Orient et entourés de cactus qui font miroiter leurs palettes ensoleillées, puis des mûriers, des oliviers, des orangers, des cédratiers. C'est joli et frais.

Mais nous entrons dans le village de Belgodere. Quel contraste! L'auberge est d'une saleté révoltante. Il n'y a qu'une chambre à coucher; elle est pleine de victuailles et de linge sale. Nous sommes quatre, où allons-nous nous caser? L'hôtelier, sans se donner la peine de descendre de sa cuisine, nous indique une maison située en face, où on pourra nous loger. Nous entrons, on nous offre des canapés dans des chambres encombrées de treillages garnis de vers à soie, sans compter le linge sale. Ces odeurs nous révoltent; nous descendons, décidés à partir plus loin, quand un aimable indigène vient gracieusement à notre aide et nous offre l'hos-

pitalité chez lui. L'entrée de sa maison, habitée par deux énormes truies, sent atrocement mauvais, mais l'intérieur est charmant; toutes les salles sont garnies de tableaux italiens ou flamands. C'est une véritable galerie qui a été léguée au propriétaire par un vieux curé qui avait émigré à Londres pendant la Révolution. Ce brave homme croit avoir là une véritable fortune, et il voudrait bien envoyer toutes ces toiles à Paris. Il n'ose prendre une si grave décision et voudrait avoir l'avis d'un artiste. Nous lui promettons d'en parler à nos amis qui viendront en Corse. Il a certainement deux ou trois très jolies toiles de l'École italienne primitive, mais la plupart des autres tableaux nous ont semblé être des copies médiocres. En tout cas, un connaisseur sérieux serait seul capable d'apprécier l'ensemble de cette multitude d'œuvres de tout genre.

Mes trois compagnons passent une nuit délicieuse dans ce petit musée, pendant que j'en passe une atroce dans la chambre d'auberge qui m'est échue au sort. L'air y est nauséabond, lourd, étouffant, le lit est détestable, les draps trop courts, les punaises innombrables, le plancher graisseux, les portes trouées et mal closes, la table de nuit absente. Au moment où je m'endors, l'aubergiste commence dans la salle voisine une conversation animée avec un camarade. Il s'agit d'un portrait. Je mets un œil contre l'un des trous de la porte. Je vois un grand et beau gaillard qui tient

un grand tableau dans ses bras. C'est son portrait. Et ils se disputent sur la ressemblance. « Cest bien ton œil. — Mais non, je te dis que ce n'est pas mon œil. — Et puis, ce n'est pas mon fusil. Le mien est bien plus long que cela. » Se faire peindre avec son fusil, voilà bien une idée corse ! Et cette discussion dure plus d'une heure. Je vais me rendormir, mais voilà le chien de l'auberge qui se met à courir dans les escaliers en poussant des beuglements plaintifs. Et pourtant Belgodere veut dire en Italie : beau plaisir. Quelle qualification mensongère ! Voilà encore un endroit où les touristes feront bien de ne pas coucher. Ils pousseront jusqu'à Calvi ou à l'Ile-Rousse.

Calvi est plantée sur un rocher qui pointe sur la mer. La citadelle est habitée par des prisonniers arabes. Ils produisent un très bel effet, accroupis contre les grands murs blancs, égrenant leur chapelet dans ce soleil ardent qui plombe sur la grande place ; ils descendent sur les rochers, dirigent leur tête vers l'Orient et font dévotement leur prière. Ils en ont grand besoin, car ce sont tous de grands coupables. Mais les Corses, indulgents pour les criminels, les aiment beaucoup. Notre servante d'auberge nous dit que ce sont de très braves gens et qu'ils ont seulement refusé de payer leur patente. Elle est charmante, cette fille d'auberge ; elle a passé un an à Paris, chez son oncle, qui est employé des pompes funèbres. Pour se distraire de cette société probablement un peu sévère, elle a

été au bal de l'Opéra avec un des jeunes héros du bonapartisme. Aussi son père n'a pas une grande confiance dans sa vertu ; il l'enferme à clef pendant la nuit. De temps en temps elle se plaint; alors son père la bat, et elle nous a montré de nombreuses traces de coups émaillant son corps. Aussi veut-elle se marier, mais elle voudrait trouver un employé du gouvernement. Elle sera fidèle, parce que les maris tuent les amants sans pitié. Les soldats échappent seuls à leur férocité, parce qu'ils changent de garnison au moment critique, et elle chante : « Un coup de tambour, adieu mon amour. » Ces femmes de Calvi ont de tout temps été fort séduisantes. Une vieille chronique raconte qu'un évêque fut autrefois séduit par les agaceries d'une jeune fille de la ville. Celle-ci eut la fantaisie d'exiger qu'il lui mît au doigt son anneau épiscopal. Mais au moment où le faible prélat succombait à la tentation, l'anneau roula et tomba dans un étang qui s'était formé subitement à ses pieds. Cette cruelle leçon ne me semble pas avoir produit un effet durable sur les jeunes filles de Calvi.

Calvi est une ville déchue. Autrefois, elle était un grand port; maintenant elle est ruinée par l'Ile-Rousse, créée par Paoli pour se venger des habitants de Calvi qui lui étaient hostiles. L'Ile-Rousse est une jolie ville moderne bâtie contre de grands rochers roux. Elle reçoit et exporte tous les produits de la Balagne, l'huile, le vin, les cocons, les fruits. Tandis que Calvi végète malgré son grand

boulevard vide de maisons ; on y pêche un peu, et quelques continentaux commencent aux environs à défricher des makis pour cultiver la vigne. Les Corses comprennent que la culture de la vigne les enrichira promptement.

De l'Ile-Rousse à Saint-Florent nous passons à travers les makis couverts de bleuets et de coquelicots rouges et violets comme une robe d'archevêque ; puis nous traversons des roches de granit toutes crevassées comme de vieilles boiseries mangées par les vers. Saint-Florent est un petit port médiocre, et je me demande pourquoi Napoléon, dans ses rêveries de Sainte-Hélène, voulait en faire un grand port de guerre et la capitale de la Corse. A Saint-Florent, la pluie commence ; nous gravissons une montagne dans un épais brouillard et le soir nous arrivons à Bastia gelés et transis. Nous trouvons heureusement un excellent hôtel, un véritable hôtel de capitale. Bastia est en effet la plus grande et la plus belle ville de la Corse. Mais, comme il pleut toujours, nous partons le lendemain matin pour Livourne, où nous arrivons après une traversée de cinq heures.

J'espère que ces notes et ces impressions de voyage donneront une juste idée des charmes pittoresques et des ressources multiples de la Corse. Cette île a été véritablement privilégiée par la nature. Son climat est doux, et la baie d'Ajaccio est une charmante station pour la fin de l'hiver. Au printemps, les touristes et les malades trouve-

ront dans ses montagnes une douce fraîcheur qui a déjà disparu de nos côtes méditerranéennes, et qui n'a pas encore apparu dans les différents sites montagneux de la France.

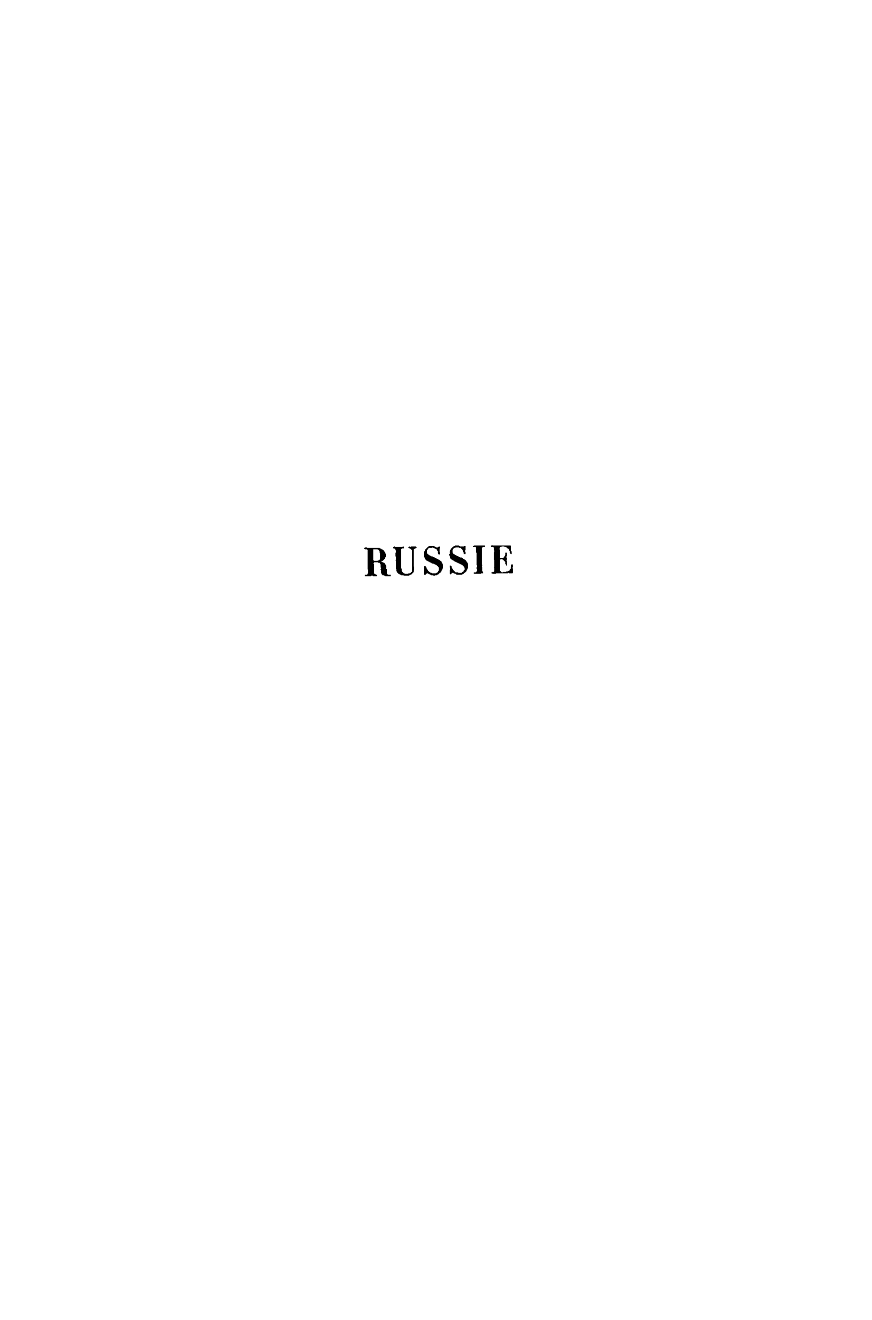
C'est au printemps qu'il faut aller visiter la Corse. C'est la belle saison. La température est agréable ; les journées sont longues ; la mer calme vient battre doucement sur les rives ; les montagnes et les vallées sont couvertes d'une verdure touffue, émaillée de fleurs de cyclamens blancs ou pourpres. Aussi, les étrangers qui abandonnent au mois d'avril les stations hospitalières de nos côtes méditerranéennes feront-ils bien d'aller faire une excursion en Corse avant de regagner le Nord. Ils feront non seulement un agréable voyage, mais ils continueront leur cure hivernale dans un pays tempéré.

Cette cure pourra trouver une aide puissante dans un séjour de quelques semaines à la source minérale d'Orezza. La position géographique de cette station ferrugineuse permet de s'y installer à ce moment, alors qu'aucune autre ne pourrait encore être ouverte.

La Corse a donc une place spéciale parmi les pays de stations maritimes, de stations de montagnes et de stations balnéaires. Elle comble un vide important, puisque les médecins sont obligés d'envoyer en Styrie, en Italie ou sur le lac de Genève leurs malades pendant les mois de printemps. Ce sera une œuvre patriotique de détourner ce

courant étranger et de le diriger sur l'île française. Mais il faut que les Corses nous aident en développant chez eux les habitudes de confortable que les patients de tout ordre exigent à juste titre. Qu'ils se mettent à l'œuvre et ils verront une ère de prospérité et de richesse se lever pour Ajaccio et Orezza. Cette station d'Orezza est merveilleuse pour le traitement de toutes les anémies, de la chlorose. Ces maladies font de profonds ravages dans notre société moderne, et lorsque Orezza sera aménagée d'après les besoins modernes, ses cures de printemps rendront les plus grands services. Les autres stations sulfureuses et salines de la Corse suivront bientôt son exemple quand les étrangers auront pris ce nouveau chemin. A l'œuvre donc, la tâche ne sera pas très lourde. Les routes sont déjà excellentes, les chemins de fer seront bientôt construits, les ressources alimentaires sont très suffisantes, les communications avec la France, l'Italie et l'Algérie sont faciles, et les sites sont si ravissants et si variés! Ayons donc bon espoir dans l'avenir de la Corse. En attendant que ces beaux rêves soient réalisés, vous pouvez faire en huit jours une charmante excursion dans la partie septentrionale de l'île, mais je vous conseille de ne coucher ni à Bocognano ni à Belgodere (1).

(1) Voyez *Traitement de la phtisie pulmonaire*, par G. Daremberg, 1892.



RUSSIE

MOSCOU;
PÉTERSBOURG; NIJNI-NOVGOROD;
VARSOVIE.

Août 1884.

De Stockholm nous avons été en bateau à vapeur jusqu'à Abbo en Finlande; traversée délicieuse, au milieu des fjords et des îles. Partout de jolis chalets de campagne, çà et là quelques vieilles forteresses. On croise des bateaux pêcheurs toutes voiles déployées; c'est vivant et animé.

La Finlande est un pays assez monotone; des sapins, des bouleaux, puis des bouleaux et des sapins, des maisons de bois, quelques prés, quelques champs. Les villes finlandaises que nous avons visitées sont froides comme des villes protestantes et déjà un peu sales comme les villes russes. Les voitures sont inconfortables, de misérables petites droschka où on est trop serré à deux : les chemins de fer vont au petit trot. Mais on a affaire à de braves gens, honnêtes, complaisants.

Moscou est aussi sale qu'une ville d'Orient; et au lieu de ce beau soleil qui illumine la crasse, la

misère, l'éternel carnaval des costumes multicolores, on a ici un froid d'hiver, une petite pluie fine et glaciale, de la brume et du vent. Voilà pour le cadre, quant au tableau nous venons de le voir dans toute sa répugnante vérité aujourd'hui. C'est l'Assomption des Russes, une de leurs plus grandes fêtes. Dans les quatre cathédrales du Kremlin, il faut observer toute cette foule aux cheveux longs, à la barbe inculte, embrassant par-dessus une vitre des séries de cinq à six cents images sacrées. — Voilà un joli moyen de se communiquer une foule de maladies. — Ces gens s'empilent, se bousculent, se prosternent, baisent la terre, font vingt signes de croix de suite avec force salutations, et puis ils vont se griser. Dans la journée les rues sont déjà parsemées d'ivrognes. Vers six heures, on rencontre des ouvriers qui n'ont que leurs chemises rouges, ils ont vendu leur houppelande, leur casquette et leurs bottes. C'est par un individu ainsi habillé, par ce froid glacial, que nous avons été abordés tout à l'heure ; il voulait nous vendre son pantalon, et tout en titubant, la lèvre pendante, les yeux hagards, les cheveux en broussailles, il nous disait qu'il avait un peu mal à la tête et qu'une petite bouteille d'eau-de-vie lui ferait grand bien.

Au marché des poux — c'est bien nommé — on voit des gens manger du poisson pourri, des saucisses qui empestent ; d'autres vendent leurs vieilles bottes éculées, ou sont pieds nus pendant qu'on raccommode leurs chaussures. C'est navrant, c'est la

misère noire, comme dans les plus sales faubourgs de Londres. Combien j'aime mieux l'Orient avec tous ces gens placides, heureux, fumant tranquillement leurs pipes et dégustant leur petit café, au chaud, au bon soleil. C'est la misère radieuse, c'est gai. Ici c'est triste, c'est morne, c'est l'abrutissement froid de l'ivrogne glacé.

Les riches marchands russes ont un luxe extérieur de mauvais goût, des masses de domestiques, des meubles de pacotille, de l'argenterie énorme et mastoque, des images saintes toutes reluisantes comme des casseroles de cuisine; puis des mauvaises odeurs partout, des chambres à coucher en désordre, des taches à chaque pas. Il faut cependant admirer les attelages russes; ils sont vraiment très élégants et marchent fort bien. Mais comme je comprends que les Russes riches et raffinés passent la moitié de leur vie à l'étranger !

Les églises russes sont couvertes d'or et de pierreries; les églises modernes sont beaucoup plus sobres et beaucoup plus belles. A Saint-Pétersbourg, celle de Saint-Isaac est vraiment majestueuse, avec ses immenses colonnes de granit aussi grosses que celles de Sainte-Sophie, avec ses colonnettes de malachite et de lapis-lazuli, et ses élégantes mosaïques. A Moscou, on a terminé il y a deux ans une belle basilique, celle du Saint-Sauveur, bâtie en l'honneur de la retraite de la Grande Armée. Quelle puissance, que celle de ce géant napoléonien! Ici tout est plein de son sou-

venir. On en parle avec admiration, presque avec dévotion. Ces Français du premier empire avaient le diable au corps, pour aller à pied au cœur de la Russie. Ce sont ces désastreuses folies qui font encore la grandeur de la France.

De la terrasse du Kremlin, on a vraiment un curieux spectacle, on aperçoit une multitude de clochetons surmontés d'une boule, jaunes, rouges, verts, blancs, dorés ; et puis tous les toits des maisons en fer-blanc peint en vert.

Sur la grande place du Kremlin, voilà une grande voiture de gala avec des lanternes dorées, des draperies pendantes sur les côtés du siège, un cocher et des laquais chamarrés, comme ceux qui conduisaient autrefois les sénateurs et les députés auprès de l'Empereur. Ici, c'est Dieu qui passe ; c'est le prêtre qui porte le viatique à un mourant ; sur son passage toutes les têtes se découvrent, les femmes s'agenouillent et les moujiks se prosternent jusqu'à terre.

A Moscou, comme à Pétersbourg, on peut passer la soirée dans des jardins publics. On y voit jouer la *Mascotte* en russe, le ballet d'*Excelsior* transformé en drame russe avec orgies, assassinats, ou bien de grandes féeries à moitié religieuses avec des archimandrites, des patriarches, des diables, des vierges, des processions, et de temps en temps une danseuse en blouse rouge et en bas blancs.

A Pétersbourg, nous avons eu une admirable

soirée. Justement ce soir-là j'ai dîné aux Iles. C'est comme le Parc des Princes. On se promène au milieu de ravissantes maisons de campagne, et des arbres superbes d'un très beau parc. Après le dîner, nous avons été à la pointe de la promenade sur le bord de la mer; il y avait un magnifique coucher de soleil. Les feuilles des arbres se découpaient sur un fond rouge pâle, au-dessus venait une bande de ciel incolore, puis le bleu pâle apparaissait; à nos pieds s'étendait une mer noire. Ce n'est certes pas le coloris ardent d'un coucher de soleil au Caire ou à Smyrne; mais ces teintes douces et tendres qui se prolongent pendant des heures en un long crépuscule ne manquent pas d'un charme attrayant.

Le lendemain il faisait mauvais; on m'a emmené aux courses de Tsarkoé-Selo. Il faisait froid; les femmes étaient en toilette sombre. Il y a des loges comme au spectacle, le public ne circule pas sur la piste, les voitures ne pénètrent pas dans le champ de courses. Les bookmakers sont dans de petits box, auxquels on aboutit par des barrières. Pas de cris, par de bruits. Décidément ça n'est pas gai. Le soir nous allons dîner dans le voisinage, à Paulovitch, l'Enghien du lieu. On y mange en musique dans un casino construit par le chemin de fer pour attirer les voyageurs. C'est très coquet, il y a un beau parc; s'il faisait plus chaud, on se croirait aux environs de Paris.

Les saltimbanques du Caucase et de la Géorgie sont nombreux à Moscou.

Ils font des acrobaties assez étranges, assez sauvages, au bruit d'une musique orientale, composée d'une musette, d'un tambour et d'un fifre; comme chez les Arabes, elle joue toujours les trois mêmes notes avec des timbres et des rhythmes de plus en plus aigus et rapides. Pendant ce temps-là, un superbe gaillard grimpe sur une grosse corde et y court comme un vrai chat sauvage ; puis il met ses pieds dans une casserole ou dans un plat et se promène toujours en équilibre sur sa corde ; puis il fait toutes sortes d'acrobaties avec son énorme balancier. Enfin grisé par la musique et ses gambades hynoptisantes, et il est pris d'un tremblement nerveux qui finirait par une crise d'hystérie si de nombreux applaudissements ne lui permettaient de mettre un terme à ses exercices.

Voilà le beau temps revenu. Nous en avons profité pour aller voir cette fameuse foire de Nijni-Novgorod. C'est, pour moi, une déception. Je croyais trouver des masses de gens campés avec tout l'attirail des caravanes d'Orient. Pas du tout ; la foire se fait dans une ville construite en brique et qui est habitée seulement deux mois de l'été. Anciennement toutes les baraques étaient en bois ; comme plusieurs fois l'incendie les avait toutes détruites, le bois est interdit.

La ville de foire est divisée en plusieurs parties. Au centre sont la maison d'été du gouverneur, une place pour la musique militaire, et les magasins de

bibelots au détail, jouets, bijoux, parfumerie, confiserie, fruits. Sur une grande étendue, de chaque côte se développent de longs parallélogrammes formés par de vrais magasins, comme à Pétersbourg et à Moscou, et où l'on vend les produits des quatre coins du monde. Plus excentriquement sont les grosses marchandises entassées sur une immense surface; ce sont le coton du Caucase, le thé de Chine et de Sibérie, les fruits secs de Perse et de Turcomanie, soigneusement empaquetés dans des ballots carrés enveloppés de peau de mouton; puis le pétrole, les peaux brutes de Khiva et de Boukhara, les chevaux et les bœufs de Tartarie; les voitures légères et le savon de Kazan; les jolies peaux noires frisées de veaux mort-nés d'Astrakan; les riches fourrures de Sibérie; les soieries et les broderies de Boukhara; puis toutes les machines hydrauliques et agricoles d'Allemagne et d'Angleterre. Tout cela est remué, chargé, déchargé et finalement part par le chemin de fer de Moscou ou par les bateaux du Volga qui remontent ou descendent ce fleuve.

Aux alentours de la foire sont les cafés, les hôtelleries, les théâtres, les cirques, les baraques de saltimbanques, les cafés-concerts. Dans ces quartiers excentriques, vers cinq heures du soir, on a peine à circuler au milieu d'une foule compacte, peu pittoresque, parce qu'elle est habillée de couleurs sombres, et le sombre sale n'est vraiment pas gai. Les Russes ont des vieux habits râpés, ou des chemises rouges tachées, et des casquettes toutes macu-

lées. Les Tartares ont de grandes lévites brunes, grises ou noires, et sur la tête une grosse calotte bordée de poils gris de renard de Sibérie ; les femmes tartares ont le même bonnet et marchent le visage découvert si leurs mœurs sont légères, ou bien se couvrent pudiquement la bouche avec une mantille de cotonnade jaune ou rouge, si elles font partie de l'armée régulière des honnêtes femmes. Les Khiviens, les Boukhariens sont habillés de même; quelquefois ils ont une tunique jaune ou verte. Un vieux mufti turcoman se promène majestueusement avec son turban blanc grisâtre mal roulé sur sa tête rasée. Il sort de la mosquée située au centre de la foire.

Près des baraques de saltimbanques qui paradent comme à la foire de Saint-Cloud, on vous montre des musées anatomiques en cire. Il y a un petit marché en plein vent où l'on débite des vieilles défroques que l'on ne prendrait pas avec des pincettes. A côté, sur un marais, est une grande baraque installée par des marchands de café brésiliens; on y déguste une excellente demi-tasse et une glace au café au son d'un orgue à vapeur qui joue la valse de *Madame Angot*. Nous y rencontrons le général commandant, fort aimable, parlant très bien français et ne semblant pas insensible à la vue des jolies femmes.

Le soir, à la tombée de la nuit, les balcons des cafés et des hôtelleries sont peuplés de grosses femmes en robes de soie rouge ou verte, plus ou

moins décolletées, dégustant de l'eau-de-vie ou de la limonade avec de gras Tartares, avec de minces tziganes, ou avec de braves Persans dont la barbe est teinte par du henné brunâtre, ou encore avec un élégant Géorgien paré de fausses cartouches piquées sur la poitrine. Ces joyeux couples flirtent et boivent au son des chants russes. Au milieu du café est une estrade sur laquelle un pianiste polonais fait danser des hommes russes en bottes molles, lévites de velours serrées aux hanches et calottes d'astrakan, et des femmes russes, polonaises, suédoises on hongroises en bottes molles ou souliers Louis XV, robes de soie rouge ou bleue, toutes bariolées d'or et d'argent. Là dans le café sont entassés une foule d'hommes et de femmes, même de grosses nourrices avec leur diadème en carton recouvert de clinquant.

Il y a des théâtres, des cafés-concerts, et même un hippodrome pour les courses à pied..En Russie ce sport excite en ce moment le même engouement qu'en Amérique. Nous avons vu courir un fameux Français, Delatouche, qui a fait en une heure et demie 25 verstes, c'est-à-dire environ 30 kilomètres. Il avait trois concurrents, un Tartare qui a abandonné la lutte à la quatrième verste, un Russe qui a couru six verstes seulement, et un autre Russe qui lutta jusqu'à la vingt-unième verste. Notre compatriote a gagné les 100 roubles promis, 250 francs. C'est vraiment bien peu pour une pareille fatigue. Enfin la France a du être fière de ses enfants à Nijni-Novgorod.

En rentrant dans la foire nous longeons un petit étang où des oies et des canards s'abattent joyeusement, pendant que des Tartares et des musulmans turcomans font leurs ablutions religieuses dans une eau bourbeuse que ne fréquentent même pas les cochons du voisinage. Mais un proverbe oriental dit : Un homme n'est pas un cochon, il mange de tout et se sert de tout. C'est pourquoi les braves ménagères russes lavent leur linge sale dans ce fumier aqueux qui change la saleté de place en la rendant uniforme.

On a un magnifique spectacle du haut de la ville d'hiver, perchée avec son Kremlin sur une haute colline au confluent du Volga et de l'Oka qui vient s'unir à angle aigu.

Le Volga est déjà là plus large que la Néva à Pétersbourg, c'est-à-dire trois fois comme la Tamise à Londres, et dix fois comme la Seine à Paris. C'est un immense torrent tout parsemé de bancs de sables, gelé pendant six mois, débordant à perte de vue au printemps. Aujourd'hui il laisse à sec de vastes prairies, dont les foins sont renommés et qui sont bordés par de riches villages, hélas! assez souvent inondés par les grandes crues. Au delà sont les steppes infinis de la Tartarie. Quelle vie, quelle animation sur ce fleuve : des grands bateaux, à deux étages, comme des casernes, avec une roue à aubes à l'arrière et un fond plat à cause du faible fond du fleuve ; des larges barques plates chargées de marchandises, de chevaux, de charrettes, qui tra-

versent ou qui parcourent le Volga, tirées par de petits remorqueurs. Puis, près de l'embouchure de l'Oka et du grand pont de bois qui fait communiquer les deux villes d'hiver et d'été, des centaines de bateaux rangés en bataille attendant leurs places pour débarquer leurs blés, leurs cotons, leurs fers ou leurs bois. A gauche, même animation; les quais sont bondés de fers et de pierres ; les uns pour faire des meules à blés, les autres pour construire des tombeaux; c'est à Nijni que se fait le grand commerce des tombes grandes et petites. Plus loin on découvre la foire avec ses milliers de toits verts éclairés par la belle nappe rouge du feu solaire couchant, dominé par un ciel pâle, taché par un paquet cotonneux qui esquisse les formes vagues de la lune.

Il n'y a pas de monuments historiques à Nijni. Le Kremlin est une grande enceinte bordée de murs crénelés à la sarrasine. On y voit une vieille cathédrale bariolée d'or, d'argent et de pierreries comme toute cathédrale russe qui se respecte. Il y a même là une Vierge spéciale que l'on promène dans une voiture à six chevaux et que l'on porte à domicile moyennant finance, pour guérir les malades, pour porter bonne chance à une entreprise, même matrimoniale, pour prier le bon Dieu de faire passer un chemin de fer sur votre propriété. Ces braves Russes trouvent qu'il n'est pas suffisant de graisser la patte des fonctionnaires, ils éprouvent le besoin d'engraisser celle

de la divinité dans les personnes de ses ministres terrestres.

Le clergé russe n'est guère plus ragoûtant que le clergé grec. Les nonnes et les moines sont sales et crasseux. On voit à la porte des églises des grands gaillards misérablement vêtus, tenant à la main une plaque de bois recouvert d'un drap noir orné d'une croix anciennement dorée, et mendiant pour les monastères. Ces mêmes moines mendiants quêtent ainsi dans les rues, dans les cafés, les cabarets borgnes; j'en ai vu qui ne craignaient pas de s'y attabler et d'y faire un brin de cour à une bonne bouteille de kümmel. Quand nous avons visité le Trésor des patriarches, à Moscou, un archimandrite a parfaitement accepté un rouble que notre guide lui a mis dans la main et il nous a dit qu'il boirait à notre santé.

C'est le Trésor qui fabrique l'huile sainte. Dans de grandes bassines en argent on fait cuire de l'huile d'olives avec des herbes et chaque monastère a sa cruche en argent ou en zinc qu'il vient remplir chaque année à la fabrique centrale, pour les baptêmes et les extrême-onctions. Il n'y a que trois fabriques pour toute la Russie : Pétersbourg, Moscou et Kiew. Cependant la meilleure formule pour préparer l'huile sainte n'est pas possédée par la Russie; c'est le patriarche grec de Constantinople qui en est le détenteur. Mais comme l'Église russe est en froid avec l'Église grecque, on ne lui demande pas de son huile, on se contente de

mettre dans la bassine une goutte d'une vieille huile de Constantinople renfermée à Moscou dans une aiguière de nacre. On prétend même que cette fiole serait vide depuis longtemps si de temps en temps on n'allongeait la sauce avec de l'huile ordinaire.

Le seul monument russe ancien que j'aie vu, est à Moscou ; c'est le vieux palais des czars, dans lequel Napoléon Ier a habité pendant quinze jours. Il ressemble assez à une mosquée orientale avec ses grossières sculptures peintes représentant des fleurs et des animaux fantastiques. Une partie de ce palais était autrefois réservée aux femmes; c'était le harem des anciens czars qui vivaient encore à l'orientale. Une vieille salle basse, toute couverte d'or et de peintures murales, était le lieu de réunion des patriarches avant l'avénement de Pierre le Grand, qui les a rendus à leurs prières et les a enfermés dans des monastères. Il y a aussi une salle immense que l'on vient de restaurer et qui a servi de salle à manger au dernier couronnement. On y voit, peint sur les murs, toute la Bible et en particulier l'histoire de Joseph. Les autres parties du palais sont modernes; elles contiennent des salles très brillamment décorées et représentant chacune les couleurs ou les croix des différents ordres russes.

La nature n'est vraiment pas belle dans toute la Russie. Pas de montagnes, à peine une petite colline de temps en temps ; partout des sapins, des bou-

leaux, des plaines incultes; à de rares intervalles des moissons, des prés avec des moutons, des bœufs, des chevaux et des cochons qui broutent pêle-mêle. De loin en loin, des villages en planche recouverts de bois ou de chaume; mais partout, dans les plus misérables cabanes, on aperçoit aux fenêtres quelques fleurs dans des pots. C'est un agréable sourire au milieu de cette morne et triste nature. Aussi voit-on chaque dame montant en wagon tenir à la main un petit bouquet de fleurs des champs. — Dans les gares, des petits gamins pouilleux vous offrent de petits plats de papier remplis de framboises minuscules ayant le goût des mûres sauvages; d'autres tiennent à la main des écrevisses toutes poussiéreuses. En chemin de fer, toutes les trois heures on trouve des buffets où pour un rouble on peut prendre un morceau dans tous les plats qui sont entassés sur une table; c'est assez commode et ne nécessite pas un grand personnel de garçons. D'autres fois les plats sont exposés sur une table avec le prix de la portion; chacun choisit lui-même et paie son écot. Les Russes commencent leur repas en buvant un verre d'eau-de-vie, et par-dessus le marché piquent dans un plat, sur le comptoir, un morceau de ragoût; la même fourchette sert pour tout le monde et une unique petite serviette pendue au-dessous, essuie la moustache de chaque consommateur.

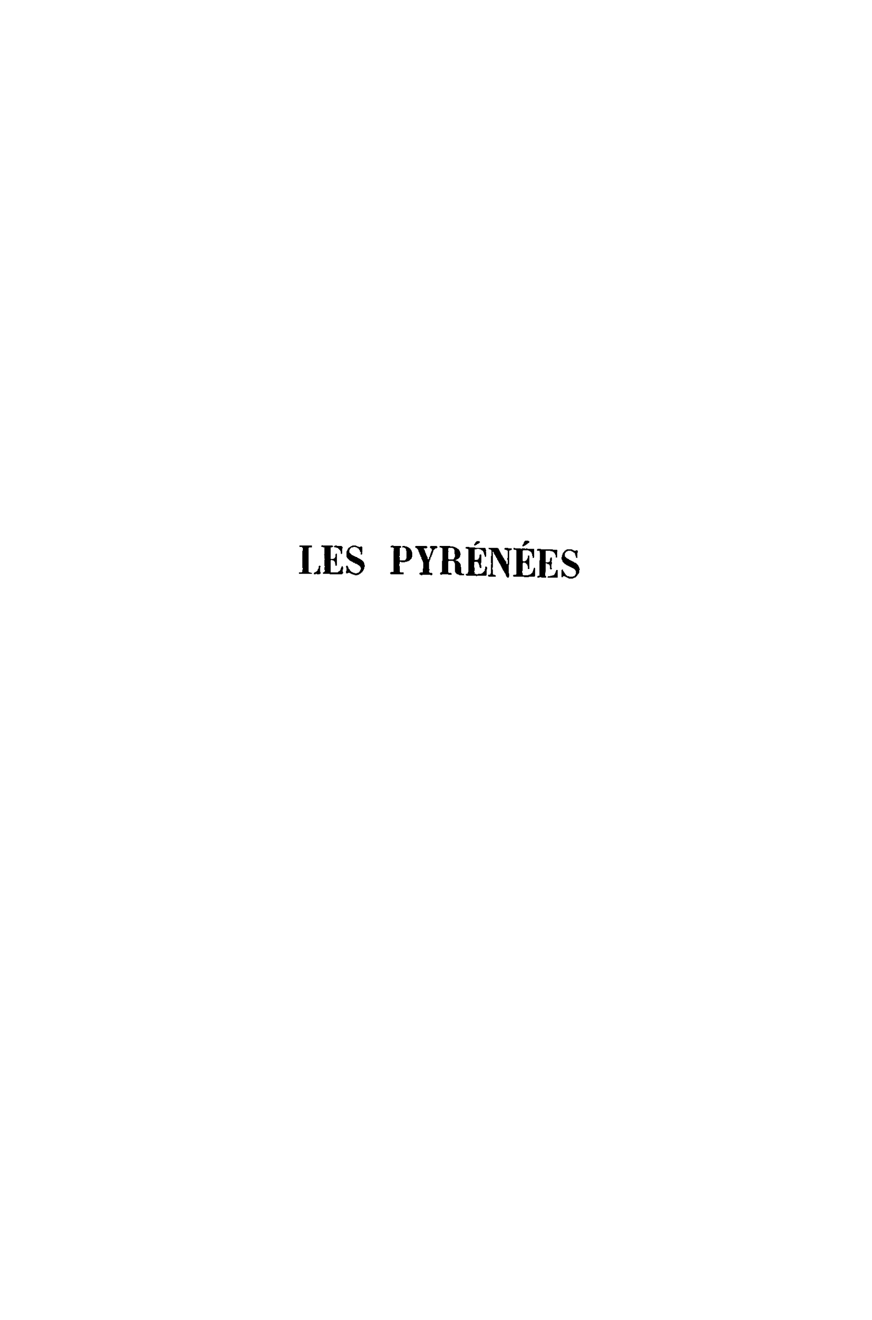
Le matin au réveil on trouve aux gares des femmes qui ont sur un escabeau une terrine de

cuivre, du savon et des serviettes, et là en plein air on peut se nettoyer sommairement pour cinq sous. Cela n'est pas désagréable; cette eau glacée vous réveille et l'on peut à loisir jouir de ces matinées du nord qui sont vraiment belles. L'horizon s'éclaire d'abord d'une lumière grise diffuse, puis naît une teinte orangée pâle; on distingue aux bords des bois une traînée de brouillard que le vent soulève en bouffées vaporeuses; les pointes des sapins se dessinent fortement sur un fond translucide. Puis à l'horizon de la plaine infinie émerge tout à coup le soleil comme un jaune d'œuf expulsé de sa coquille. Le brouillard se dissipe, il reste sur l'herbe une rosée brillante et cotonneuse comme du velours ou de la peluche. Les gros corbeaux grisâtres crient à tue-tête et décrivent dans l'espace des courbes immenses. Et puis la désespérante monotonie reparaît et toute la journée la campagne est insipide.

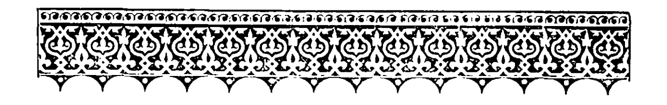
La Pologne est beaucoup plus civilisée que la Russie et la nature y est moins triste. Il y a des fleurs, des arbres fruitiers, des grenadiers, des jardins; mais il y a vraiment trop de ces vilains juifs à longue lévite et à casquette de velours. La campagne est fertile, le temps est superbe, Varsovie est une belle ville, mais sans cachet; les Polonaises sont délicieuses.

La Russie n'a pas craint d'élever au milieu de la ville un immense obélisque en fer en l'honneur de cinq généraux polonais qui ont passé à l'ennemi

pendant la grande insurrection de 1830. Ce triste monument se dresse en pleine place Sigismond, devant le magnifique jardin de Saxe, au cœur de Varsovie; il doit être dur pour les Polonais de passer gaiement devant lui.



LES PYRÉNÉES



PAU ;
LES EAUX-BONNES ; LES EAUX-CHAUDES ;
DAX ; CAPVERN ;
LUCHON ; BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

Mai 1880.

Me voici à Pau depuis quelques jours, enchanté de mon séjour dans cette bonne petite capitale du Béarn qui, après m'avoir accueilli par des pluies torrentielles, a bien vite réparé cette humide réception digne des naïades, en m'envoyant ses plus doux baisers de feu, auxquels j'ai été très sensible. Devant cette jolie miniature, qui s'appelle le château d'Henri IV, je ne puis me lasser d'admirer la vallée de Pau, chaude de lumière, tendre de verdure, attiédie par les vapeurs pénétrantes de son gave majestueux qui roule ses eaux limpides en courant sur les galets, en grondant sous les arches, qui se perd sous les bois touffus, qui réapparaît derrière les futaies, illuminé et éclatant, semblable à un long serpent argenté se tordant sur la plaine immense. Puis à ce tableau quel cadre, quels contours ! Des

coteaux frais et riants, des villas ensoleillées, des ombrages touffus, et tout au loin, brillantes dans la brume vaporeuse, les sinuosités indécises des Pyrénées couvertes de neige, se dressant à l'horizon comme un spectre fantastique couvert de son suaire. Les nuages moutonneux courent le long de ces contours mouvementés, et sur leurs ailes aériennes ils nous apportent, à grand fracas de tonnerre, le bruit des chaînes que ce spectre agite en se secouant sur sa couche de granit.

Sur la route des Eaux-Bonnes nous croisons de temps en temps un lourd chariot traîné par de gros bœufs qui vous regardent, en passant, du coin d'un œil tranquille ; de petites carrioles lancées à fond de train, des montagnards arpentant le chemin de leurs jambes agiles, le béret crânement campé sur le front, et laissant flotter des longues touffes de cheveux bouclés ; des femmes, au pas lourd et régulier, couvertes de leurs grands capuchons rouges, bleus, noirs et semblables à des processions de bonnes sœurs allant faire un tour aux champs. Les prairies sont fraîches comme un parc anglais, les bandes de lin bleutées comme d'immenses bouquets de myosotis, le trèfle est tout empourpré de fleurs. Cette nature verdoyante et parfumée est enveloppée par la buée lumineuse et brillante du matin comme une belle personne qui sort du bain et vient à sa fenêtre recevoir les premiers baisers du soleil.

La montagne sombre et sévère apparaît, à travers

la brume qui se dissipe, comme un décor d'opéra derrière un nuage de gaze. Là-bas, tout au fond du tableau, une grande masse ronde couverte de neige fait le gros dos comme un énorme ours blanc moelleusement étendu. De chaque côté on aperçoit les chênes verts, les ormes, les frênes, les bouquets de buis, les prés gras comme en Basse Normandie, les troupeaux accrochés à la montagne comme des dessins minuscules sur une immense tenture; puis çà et là des sapins sombres et noirs se détachant sur la verdure de la montagne; ainsi qu'une tache d'encre sur un tapis vert. Quelle vie, quelle animation, quelle variété ! Le gave cascade de galet en galet, sautille sur un rocher, s'arrête dans un remous, se penche sur la rive pour baigner le pied d'une jolie fleur, tantôt faisait bouillonner son écume blanche comme le panache d'Henri IV, tantôt étalant ses eaux tranquilles comme une glace de Venise où le saule pleureur se consume en s'admirant ainsi que le bel Adonis.

On entend la voix du pâtre qui rappelle ses moutons broutant l'herbe touffue de leur museau arqué comme le nez d'un Bourbon, le hennissement du poulain gambadant sur le bord de la route, les voix profondes et mystérieuses que la montagne, en travail de printemps, laisse filtrer de ses flancs crevassés.

Au détour d'un petit bois on aperçoit quelques maisons aux toits noirs dont les ardoises brillent au soleil, et tout au bord du gave une petite ruine

surmontant un toit vert, vieux castel abandonné et projetant, comme au bord du Rhin, la silhouette sombre de sa haute tour dans l'eau courante ; on dirait une grande autruche qui va se désaltérant.

Puis on traverse l'antique village de Laruns ; dans la rue étroite, les hommes et les femmes poussés par cette curiosité des gens inoccupés qui les fait ressembler aux personnes les plus affairées, viennent en courant mettre leur nez à leur fenêtre pour jeter un coup d'œil rapide sur la voiture qui passe.

Au sortir du village les bords de la vallée s'écartent, et une plaine riante se déploie en éventail jusqu'au pied des grandes montagnes qui se dressent majestueuses, comme un rempart immuable pour la force et l'imagination humaine. Il semble toujours que le pic placé devant, soit la borne de l'infini qui limite la fin du monde, et notre pauvre esprit, toujours avide de cet infini qu'il ne peut atteindre, est attiré sans cesse vers cette masse qu'il veut contourner, traverser, explorer dans toutes ses sinuosités.

Nous arrivons au pied de la montagne ; une excellente route, creusée en lacet dans ses flancs, nous mène aux Eaux-Bonnes en nous permettant d'admirer la vallée qui semble reposer tranquillement sous l'œil vigilant des hautes sentinelles de granit qui la gardent et la protègent. Nous entrons dans le village, un vrai village d'eaux, propre, coquet, mais encore vide. On le nettoye, chaque magasin, chaque hôtel, chaque maison, fait sa toilette

et se prépare à la grande fête que vont lui offrir les étrangers. L'établissement est neuf, très soigné, bâti à la hauteur des dernières perfections balnéaires ; les bains, les salles de humage, toutes luisantes dans leur carapace de marbre blanc, sont agréables à l'œil. Nous goûtons l'eau de la fontaine ; son goût sulfuré procure une sensation peu agréable, et nous allons nous dédommager en nous réconfortant par un excellent déjeuner.

L'estomac satisfait, doucement bercé par le doux mouvement de la voiture, nous disons adieu à ce petit coin de montagne perché au milieu des bois, au jardin Daralde, à la promenade horizontale, à la montagne verte, et nous descendons vers les Eaux-Chaudes.

Au pied de la montagne, nous entrons dans une gorge étroite, resserrée entre deux remparts de rochers à pic, où la route dispute au gave l'étroit passage de ce long corridor sinueux. Nous passons du doux au sévère. La roche nue, d'un gris terne, est çà et là illuminée par une nappe humide qui brille au soleil comme un miroir d'argent; plus loin, une petite source tombe goutte à goutte sur le rocher taillé à pic qui semble pleurer, ou une petite traînée d'eau transparente vient humecter la pierre lisse que l'on croit voir baver comme un grand enfant endormi. Puis apparaît une belle cascade bouillonnante, qui court à travers la montagne en jetant sur son passage une nuée de perles scintillantes. A nos pieds, le gave écumeux roule

ses flots bruyants, et en percevant son grondement sourd et monotone, on semble entendre au fond de la montagne les pas d'une lourde cavalerie s'avançant compacte et serrée. A chaque détour de la route, on croit voir apparaître Charlemagne et ses preux, et la corne du pâtre prend le timbre de l'oliphant du grand Roland.

J'aime le son du cor le soir au fond des bois.

On avance toujours en dépassant le pont du Diable, et on arrive dans un Enfer ravissant que j'accepterais comme Paradis.

Le site est sauvage, les rochers abrupts, les cascades bruyantes, le petit village des Eaux-Chaudes propret, mais sévère. Il est doux de rêver sous les ormes touffus, sur le banc de pierre qui regarde le gave tumultueux. Après avoir visité les sources chaudes de l'établissement, et nous être mirés dans le fond de marbre des piscines limpides, il faut partir. La brume descend sur les sommets; la montagne met son bonnet de nuit. Entre deux pics, deux nuages menaçants arrivent à grande vitesse l'un contre l'autre, laissant briller entre eux un jet de lumière qui darde sa lueur sur le flanc de la montagne comme le javelot d'un archange. La vallée s'obscurcit, le gave devient furieux, les antres de la montagne rugissent, un sourd tremblement semble ébranler les rochers. Fuyons.

Dieu que le son du cor est triste au fond des bois.

Mais au débouché de la gorge des Eaux-Chaudes,

la vallée de Laruns apparaît riante dans son grand manteau de verdure émaillé de fleurs. Les nuages courent sur les montagnes en enlevoppant les troupeaux dans leurs ombres fantastiques. La nature, reposée de son accès de colère, redevient calme et paisible. L'air vif et pétillant de la montagne réchauffé par les ardeurs du soleil, nous frappe le visage.

Après la montagne enchanteresse, les landes plates, unies, ternes, avec des essais manqués de coquetterie et de verdure. C'est Dax qui est le but du voyage. Figurez-vous une petite ville de province ouverte sur la grande route avec ses auberges pour les routiers, ses cafés pour les commis voyageurs, avec des carrioles, des chars pesants, des guinguettes.

Dax dort, et du sommeil de l'innocence ; passez l'Adour aux eaux bourbeuses, entrez dans la vraie ville, vous y trouverez de la mousse sur les murs, de l'herbe sur les pavés. Dax exhale l'odeur de moisi comme un fromage barbu. Tout cela fait apparaître l'idée de vieux, de rococo, de sommeil éternel, d'horloge arrêtée, de tout, excepté de la vie. Et quel heureux pays, où les cuisinières n'ont pas besoin de faire chauffer l'eau pour laver la vaisselle. Elles ont à leur disposition une grande mare d'eau thermale bouillante qui leur sert de fourneau économique. C'est un vrai pays de cocagne. Aussi les bonnes gens de Dax sortent-ils de temps en temps de leur léthargie pour aller remercier Dieu

de ses bienfaits. C'est aujourd'hui dimanche, la vieille église toute délabrée, mal réparée, ressemble à une personne qui, ayant mal fait sa toilette, a la figure barbouillée de traînées poussiéreuses. Ce temple est plein, bondé; des hommes, des femmes, des enfants, des religieuses, des frères chantent un peu faux, et leurs accords discordants font peur aux corneilles cachées sous les corniches.

Ce matin, à Pau, la température est lourde, moite, étouffante, d'un calme de plomb. On se plaît à regretter l'air vivifiant de la montagne ou la brise bienfaisante des bords de la mer. Profitons de la matinée pour aller faire un petit tour au marché du lundi, le grand marché de la semaine. De tous les environs arrivent de grand matin des chars à bancs bondés de paysans, de paysannes, de légumes, de volailles; les paniers, les gens, les bêtes sont entassés pêle-mêle. Les petites charrettes, traînées par un solide bidet, les dépassent rapidement au milieu d'un tourbillon de poussière. Devant les auberges, aux abords du pont de Jurançon, la foule s'amasse; on crie, on s'appelle, on se reconnaît dans les diligences poudreuses. Puis chacun se case dans la ville, aux abords des halles. C'est un mouvement, un va-et-vient continuel, on est assourdi par les cris des marchands, et la voix aiguë des vendeuses : Du calicot à 12 sous, des cravates à 4 sous, des robes à 11 sous. Fouillez, choisissez; des espadrilles, des foulards. Les badauds se groupent autour des crieurs; les paysans, les paysannes

examinent chaque objet, le palpent, le retournent, s'en vont, reviennent, marchandent et finalement partent sans rien acheter.

Dans la halle, on coudoie les Béarnaises coquettes, avec leurs cheveux noirs emprisonnés dans un cornet de soie bleue ou rouge, fièrement campé sur la nuque; les Béarnais, calmes et placides, avec leur grande blouse flottante, leur béret étalé sur les yeux; les petites bonnes frétillantes; les bourgeoises affairées ; une grande Anglaise, droite comme un paratonnerre, les bras ballants, les yeux vagues, qui arpente le marché comme un tambour-major. Les marchandes sont accroupies au milieu des fleurs, des carottes, des poireaux, des fraises, des cerises. Sur les côtés, on voit des poulets étalés, les pattes écartées ; des petits pigeons pelotonnés sous leurs plumes soyeuses; de la viande chaude et palpitante. Des odeurs de chair fraîche et d'herbe humide courent dans l'air. A travers les cris, les altercations, les lazzis, les disputes, on entend les observations du sergent de ville qui met de l'ordre dans ce chaos.

En approchant de Lourdes on quitte les coteaux ondulés, on arrive sur la montagne rocheuse aux teintes sombres, noires, brunes, grises, parsemées de touffes de verdure. De Lourdes à Tarbes on touche de plus près le rempart pyrénéen, sur lequel l'on voit apparaître les pics neigeux aux arêtes noires léchées par le soleil. En arrivant sur le plateau de Lamnesan, que le chemin de fer gravit pé-

niblement à grand renfort de locomotives couplées, on découvre toute la chaîne de montagnes qui s'étend de Pau à Perpignan. Au premier plan apparaissent des masses d'un vert sombre, coniques comme un monticule d'épinards ou de pois cassés, au second plan des montagnes neigeuses, éclatantes au soleil comme une glace de Venise.

> Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
> Dont le front est de glace et le pied de gazons.

Au pied de ce large plateau battu par les vents du sud refroidis en passant sur les cimes glacées des Pyrénées, et balayé par les vents du nord, on aperçoit au fond d'un ravin, à l'extrémité inférieure d'un profond entonnoir, quelques maisons neuves, propres, luisantes; c'est Capvern, une station thermale à peine née d'hier, déjà gaie et coquette. Comme elle a foi dans son avenir, elle va s'offrir un bel établissement de bains, pour remplacer celui qui existe et qui est d'une insuffisance absolue. Elle a déjà deux casinos. Capvern a de l'avenir. Ses eaux ont des indications spéciales dans tous les états congestifs comme celles de Marienbad.

Nous remontons sur le plateau de Lamnesan dans une petite carriole traînée par des mules maigres, au poil rude, l'une grande, l'autre petite, rabougrie, formant un groupe du plus bizarre effet.

A Montréjeau on entre dans la vallée de Luchon, étroite, encaissée. On pénètre dans la montagne; en s'enfonçant dans ses replis tortueux, on croit à

chaque instant que l'on va butter contre elle et qu'on est arrivé au bout du monde. Mais au détour suivant, on contourne le pied d'un pic et on pénètre de nouveau dans une vallée bordée de peupliers efflanqués, d'herbages touffus, de champs épais ; on se croirait sur la Rance, entre Saint-Malo et Dinan. Puis on entre dans une gorge qui donne passage sur trois plans superposés à la route, au chemin de fer et au gave.

Enfin on arrive au fond de la vallée de Luchon. Devant nous se dresse un rempart de montagnes neigeuses dont les cimes sombres percent leur manteau de glace. Ce vaste cirque est fermé par des montagnes vertes, éclairées par des flots de lumière bleutée. Nous sommes à Luchon, on traverse la ville, petite ville de province insignifiante ; puis on arrive sur les allées d'Étigny bordées de platanes touffus, d'hôtels, de cafés, de boutiques, de baraques ; on rencontre des guides, des Turcs, des Espagnols ; c'est la promenade à la mode d'une station d'eau qui fait sa toilette et veut se parer pour recevoir ses hôtes d'été. On se lave, on s'astique, on se pomponne, on bouche un trou par-ci, on met une rallonge par-là. Arrivez, messieurs les étrangers, la fête commence.

A l'extrémité des allées d'Étigny, sur une belle place ombragée, est l'établissement des bains, simple, mais d'un confort absolument inusité dans nos stations françaises. On doit vraiment admirer une large galerie couverte, qui sert de promenoir, un

vestibule plein d'air et de lumière, de grands et spacieux corridors; un luxe de baignoires, d'appareils de douches générales, locales, de salles de humage, de pulvérisation; des étuves, des piscines, une immense salle de natation, et derrière l'établissement les buvettes installées sous une belle et élégante galerie couverte et dallée, comme dans les stations allemandes.

Plus loin on entre dans un gracieux parc anglais avec de frais ombrages, un lac, des allées soigneusement entretenues, et des sentiers conduisant en serpentant sur la montagne comme de longues lignes sur une épure ; et çà et là des bancs, des kiosques, des refuges. Décidément on s'occupe des malades, on prévoit leurs désirs. On respire partout le bien-être et le confort.

Et quelle vue! Un fouillis de maisons coquettes, le gave coulant ses eaux tranquilles, les bosquets remplis du gazouillement des oiseaux qui babillent comme un pensionnat de petites filles en vacance, des villages avec leurs toits de chaume perchés sur la montagne, des roches rougeâtres feuilletées, dégradées, comme le tronc d'un vieil arbre pourri qui tombe en lambeaux ; les montagnes coiffées d'une bordure de sapins noirâtres qui ressemble à un immense bonnet de police placé sur un tapis de velours vert ; des cascades qui grondent dans le lointain; les ruisseaux qui descendent à pic le rocher, et tombent en bavant, comme s'ils sortaient de la lèvre de Gargantua.

Si Bagnères-de-Luchon est le type de la grande ville d'eau, Bagnères-de-Bigorre est un des spécimens les plus agréables de la station de famille. Tout respire le calme, la tranquillité, l'aisance bourgeoise. La ville est proprette, elle vit au milieu des ruisseaux comme un poisson dans l'eau. De l'eau, on en trouve partout. Les rues en sont bordées, les maisons en sont bondées ; on est pourvu de l'eau du gave, de l'eau des sources, de l'eau ferrugineuse, de l'eau arsenicale, de l'eau sulfureuse, de l'eau chaude, de l'eau froide. Chaque rue à son établissement de bains avec des enseignes toutes plus engageantes les unes que les autres. Quelles eaux, quelles eaux ! Mais la palme doit être donnée à l'établissement communal, aux Thermes très convenablement installés. La propreté y règne en maîtresse, des combles aux sous-sols ; les baignoires, les cabinets de bains, les étuves sèches et humides, les douches de vapeur générales et locales, les lits de repos, tout invite à la balnéation et l'on aurait presque envie d'être un peu malade pour user de ce confortable balnéaire.

Le soir, tout Bagnères se réunit sous les allées des Coussous, les Champs-Élysées du cru ; sous les platanes, à la lueur blafarde des quelques becs de gaz d'un autre âge, les lions et les lionnes de l'endroit viennent respirer leur poussière mutuelle dans la pénombre. Des Anglaises raides comme un poteau télégraphique avec leurs chevelures filasses ou leurs perruques frisées viennent digérer leur

thé et leur champagne, la mâchoire supérieure en avant comme pour avaler les mouches qui voltigent devant elles. Les cafés sont bondés d'employés, de rentiers et de petits fonctionnaires. Sur les terrasses, les balcons avec leurs balustres de bois reposent les coudes nonchalants des dames, des bonnes, des ouvrières.

Puis la place se vide, le murmure vague de la foule se perd dans les petites rues, les fontaines seules font entendre leur gloussement monotone, tout rentre dans le calme. Bagnères se couche, Bagnères est couché, Bagnères dort et dort du sommeil du juste.

Le matin à l'aube un cercle de nuages entoure la cime des montagnes, comme une auréole autour de la tête d'un saint. Bagnères se lève à la fraîche, les femmes alertes et pimpantes, encapuchonnées, piétinent dans les rues mouillées par la rosée du matin, les volets s'ouvrent, les portes grincent sur leurs gonds rouillés, les voix s'élèvent, les pas pressés, saccadés résonnent sur les dalles, de petits ânes chargés de fagots trottinent sur les routes. De vieilles paysannes emmitouflées arrivent, en bavardant dans leur patois guttural. Suivons ce monde et embarquons-nous sur la route de Campan. La vallée est riante, le soleil éclaire le charmant vallon du Salat, le gave fait entendre son murmure sonore, comme les vibrations lointaines du tambour, qui sonnerait le lever de l'aurore. Les gras pâturages sont parsemés de maisonnettes et de

chaumières ; la montagne abrupte, entrecoupée d'îlots de verdure, ressemble à un oasis dans un désert de cailloux; les herbages renvoyent sur la route le son obscur des clochettes des troupeaux; les oiseaux se disent gaîment bonjour. Quel ravissant tableau ; c'est le réveil de la nature. Reposée par un sommeil calme, elle s'étire mollement sur un lit de gazon vert, ouvre un œil, entr'ouvre l'autre, se redresse et fait sa toilette au milieu des vapeurs tièdes de la rosée matinale. Ces chaudes effluves portent à la tête, vous grisent et vous attendrissent, vous excitent et vous énervent.

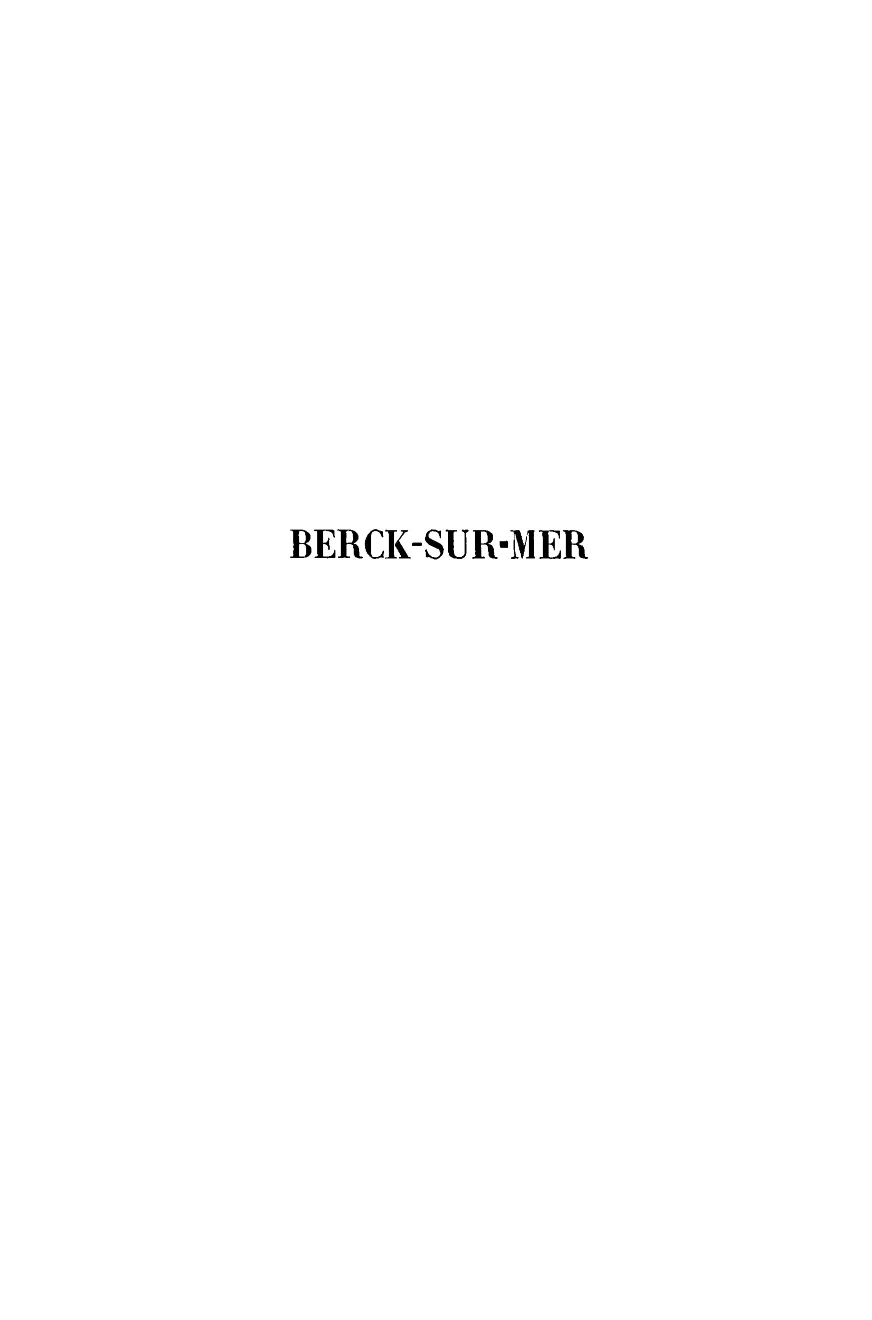
On arrive à Baudéan, la patrie de Larrey, le grand chirurgien de la Grande-Armée, celui dont Napoléon a dit dans son testament : « Il est l'homme le plus vertueux que j'aie connu. »

Après Baudéan, Campan, bourg plantureux, lavé par ses ruisseaux et ses fontaines. Les rues silencieuses ne sont troublées que par le pas calme et scandé des paysannes qui sortent de l'office du matin, serrées dans leur large caban noir doublé de soie, et qui se perdent, en terminant leur prière, dans les petits chemins creux bordés de haies touffues. Plus loin, des bandes d'enfants encore endormis arrivent avec leurs yeux gros lourds, en repassant leur catéchisme.

Au sortir du village, on tombe sur une scierie, au bord du gave. Quel bruit ; la grande scie, avec son mouvement régulier de va-et-vient, grince en

coupant les lames de sapin; l'ouvrier l'accompagne d'un chant monotone; à ses pieds le gave murmure, murmure toujours et de loin ce trio se confond en un sourd bourdonnement.

Tout le long de la route les bœufs vous regardent avec inquiétude, puis reprennent leur marche placide; les chèvres folâtres passent devant vous comme de petites follettes, heureuses de rencontrer une pâquerette qu'elles cueillent sans l'effeuiller, les innocentes. Puis vient un troupeau d'honnêtes moutons, la tête basse, la queue tombante; à leur tête marche un grand âne, aux oreilles ballantes, arpentant fièrement l'espace comme un tambour-major à la tête de son régiment.



BERCK-SUR-MER



BERCK-SUR-MER.

Juillet 1887.

La station maritime de Berck, située entre Boulogne et le Crotoy, est une création récente, due au Dr Perrochaud et à son gendre, M. le Dr Cazin. Ces dunes de sables, autrefois nues et désertes, sont couvertes de chalets élégants. La plage, immense à la basse mer, est remplie de cabines bariolées, de tentes confortables, de toilettes élégantes ; une multitude d'enfants, les jambes nues, courent sur le sable humide et doux comme du velours, pataugent dans des flaques d'eau salée, font des trous, des tranchées, des redoutes monumentales avec la boue marine. Tout ce petit monde bruyant se repose de temps en temps pour avaler un verre de lait pris sur des vaches ou des chèvres qui stationnent devant les cabines, ou bien une caravane d'ânes les promène le long des vagues, et c'est alors qu'il faut entendre crier tous ces moutards, les uns de joie, les autres de peur, en sentant la marée les éclabousser. D'autres, moins heureux, regardent d'un œil d'envie leurs petits camarades,

pendant qu'on les traîne dans des lits roulants.

La plage de Berck doit sa nombreuse clientèle d'enfants à son action vraiment merveilleuse sur la guérison de la scrofule et du lymphatisme, maladies qui font de si grands ravages parmi la petite population des grandes villes. C'est en 1857 que le Dr Perrochaud, médecin inspecteur des enfants assistés dans l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer, et M. Frère, inspecteur divisionnaire, confièrent quelques enfants scrofuleux à une brave femme, la veuve Duhamel, qui, deux fois par jour, transportait ces petits êtres malingres de Grosfliers à la plage de Berck dans une brouette, les baignait, lavait leurs plaies et les pansait.

Les premiers résultats furent si remarquables, que le directeur de l'Assistance publique, M. Davenne, encouragea cette généreuse initiative des fondateurs de Berck : le Dr Perrochaud, M. Frère et la veuve Duhamel, voilà trois noms que les petits infirmes devront toujours vénérer ; car c'est grâce à eux qu'ils peuvent se guérir, et comme le dit une jolie poésie anglaise sur l'*old woman* Duhamel :

The jewel of jewels, my darlings, is health.

La pauvre vieille mourut, elle fut remplacée par une autre veuve, Marianne Brillard, que trois religieuses franciscaines de Calais vinrent aider à soigner trente enfants. Enfin, en 1861, l'Assistance publique construisait un petit hôpital de cent lits ; la station de Berck était définitivement créée. Dans

ce nouveau champ d'expérience, les guérisons de scrofuleux devinrent si nombreuses que le corps médical appela l'attention des pouvoirs publics sur cette révolution thérapeutique. Grâce aux efforts de MM. les D[rs] Bergeron, Marjolin et de M. Husson, directeur de l'Assistance publique, un nouvel hôpital de six cents lits était ouvert le 18 juillet 1869. Puis, le bel exemple de l'État était suivi par le baron James de Rothschild en 1872. Sa famille continue à entretenir le charmant hôpital Rothschild consacré spécialement aux petits scrofuleux israélites, mais où les enfants de toutes les religions peuvent recevoir une assistance maternelle. Enfin, Berck possède deux autres hôpitaux pour les enfants assistés. De sorte que cette station maritime donne asile à 11,000 enfants hospitalisés. Tous sont soignés par M. le D[r] Cazin, l'habile chirurgien, bien connu par ses remarquables travaux sur la scrofule, son traitement chirurgical, sa guérison par l'air et l'eau de mer. Tous l'aiment comme un père ; quand il arrive dans un réfectoire, dans une salle d'étude, dans un préau, tous se lèvent criant : « Bonjour, Monsieur Cazin ! » Quelques-uns même l'appellent, en souriant, papa Cazin. Les sœurs, les infirmières laïques sont adorées par ces enfants ; mais aussi quel dévouement elles prodiguent à ces pauvres infirmes, paralysés, ankylosés, malpropres, couverts de plaies !

Il faut voir à la marée haute les sœurs sortir de l'hôpital au milieu de tous leurs pensionnaires re-

vêtus d'un costume noir et les conduire au bain. Elles entrent dans l'eau avec eux, les plongent, les encouragent et les renvoient au coup de sifflet du départ. Puis toute la bande se roule dans le sable au soleil. Tous, au grand air, à la belle lumière, respirent le bonheur. Ces enfants d'ouvriers parisiens auront-ils plus tard, quand ils seront des hommes, un sentiment de reconnaissance envers la société qui les a guéris en les envoyant aux bains de mer, en leur faisant faire une cure de riches ?

Tous les gouvernements se préoccupent de cette assistance à la vieillesse, à l'enfance, à l'impotence. Voilà le vrai, le bon socialisme d'État : la société protégeant le faible, le rendant fort ; protégeant le malade, le guérissant ou le soignant.

Dans cet hôpital parisien, les pensionnaires sont rattachés à leur famille par une correspondance régulière qui donne des nouvelles des enfants tous les premiers dimanches du mois. De plus, les parents payent seulement une demi-place sur le chemin de fer s'ils veulent venir à Berck. Et chaque année on chante à la chapelle de l'hôpital une grand'messe où sont recueillies les offrandes des riches baigneurs, offrandes destinées à payer complètement le voyage des parents indigents. Voilà une belle institution, digne de Paris.

Le grand hôpital est superbement construit ; les promenoirs sont vastes, les salles aérées, les annexes parfaites, la propreté absolue, l'édifice gran-

diose, et tout a été fait pour rendre le séjour gai aux petits malades. Au milieu de la grande cour est une vaste serre remplie de fleurs et dont les parois sont couvertes d'énormes géraniums grimpants. C'est là qu'on fête l'arbre de Noël.

La ville de Paris trouve déjà cet hôpital trop petit, et on va l'augmenter de 360 lits. Mais nous sommes heureux d'apprendre que l'on renoncera à la maçonnerie si inutilement dispendieuse, et que l'on construira des chalets en bois sur le modèle du premier petit hôpital de 100 lits, qui est excellent et reçoit maintenant les malades payants.

Les hôpitaux maritimes doivent être très simples, les enfants étant pendant presque toute la journée au grand air, ou sous des tentes. Aussi voudrions-nous voir toutes les grandes villes imiter Paris, et construire des chalets très simples sur les différentes plages sablonneuses de France.

En Italie, il y a une quinzaine de petits hôpitaux maritimes où les malades vont passer de deux à six mois dans des hangars facilement adaptés en salles d'hôpital. En Angleterre, il y a plusieurs hôpitaux bien aménagés, entre autres celui de Margate, fondé en 1796. En Belgique, en Hollande, en Danemark, en Russie, en Allemagne, en Autriche, on a fondé des hôpitaux maritimes qui donnent les meilleurs résultats dans le traitement de la scrofule. En France, la ville de Lyon a fondé un petit hospice près d'Hyères, dans la presqu'île de Gien; M. Dollfus en a fondé un autre

à Cannes; ce dernier, ainsi que celui de Cette, est surtout destiné aux enfants protestants français, alsaciens et suisses. M. Pallu vient tout récemment de fonder près du Croisic un petit établissement maritime très modeste et qui pourra servir de modèle aux fondations ultérieures.

Cette action spécifique de l'air marin sur la scrofule a été reconnue depuis longtemps par les Anglais. En France nous avons été plus lents à comprendre toute son efficacité. C'est vraiment le Dr Perrochaud qui a imposé cette vérité au monde médical français. M. Cazin a publié les statistiques de cet éminent praticien et les siennes dans un grand ouvrage : *Influence des bains de mer sur la scrofule des enfants, 1885*. On est vraiment émerveillé des résultats. De 1869 à 1882, il est venu 5,847 enfants à l'hôpital de Berck; on a compté seulement 414 morts; on a observé 70 guérisons pour 100 malades; la moyenne du séjour a été de 420 jours. Ces guérisons se sont effectuées sur des arthrites scrofuleuses ou tumeurs blanches et spécialement sur des coxalgies, sur des engorgements des glandes ou écrouelles, des abcès froids, des caries vertébrales, c'est-à-dire sur les manifestations les plus graves de la scrofule. De 1875 à 1882, M. le Dr Cazin a fait 2,293 opérations petites ou graves, parmi lesquelles 160 résections osseuses et 25 amputations. Ces opérations, très habilement exécutées par le savant chirurgien de l'hôpital, aidé de deux internes, ont donné des résultats

merveilleux, surtout depuis que le pansement anti-septique de Lister a été autorisé par l'administration des hôpitaux. Les chirurgiens de Paris, entre autres MM. les professeurs Verneuil et Trélat, ont remarqué que les petits malades opérés par eux à Paris, puis envoyés à Berck, guérissaient beaucoup plus vite et beaucoup mieux que si on les abandonnait dans les salles de nos hôpitaux citadins, où, du reste, ils sont exposés à prendre une fièvre éruptive ou la diphtérie.

Tels sont les faits que j'ai voulu vérifier en allant visiter les hôpitaux de Berck. Je ne croyais vraiment pas que l'on pût arriver à modifier si profondément les lésions les plus graves de la scrofule. J'avais bien vu de forts beaux résultats sur nos plages des Alpes-Maritimes ; mais ils ne sont pas comparables à ceux que je viens de constater, car là nous n'avons pas ces grandes plages de sable chaud tout humecté d'eau de mer, qui répandent une masse énorme de vapeurs marines dont on est imprégné du matin au soir. Il faudra toujours avoir le type de Berck sous les yeux, et fixer les établissements sur le bord même de la mer, quand on voudra créer de nouveaux hôpitaux maritimes. Et, nous le répétons, il importe d'en créer partout sur les plages sablonneuses de l'Océan et de la Méditerranée. La scrofule est une terrible maladie, si terrible qu'on n'ose pas l'avouer, qu'on la cache — ce qui est absurde, car elle n'a aucune origine inavouable. Elle apporte la gêne et la tristesse dans une foule de familles

avec des enfants infirmes, incapables de travailler. C'est elle qui conduit directement ou par hérédité à la phtisie pulmonaire. Ainsi, en guérissant les scrofuleux, on supprime une foule de phtisiques.

Nous serions donc bien heureux si les villes éclairées, si les cœurs charitables pouvaient entendre notre appel, établir sur notre littoral français un chapelet de petits hôpitaux maritimes et succéder ainsi, dans la reconnaissance du peuple, aux anciens rois de France qui guérissaient les écrouelles.

1889.

L'air de la mer est un véritable agent spécifique contre la scrofule. Au bord de la mer, non seulement les opérés se rétablissent vite, mais les scrofuleux atteints de lésions commençantes se guérissent sans opérations. Ce fait est connu depuis longtemps. Dès 1796, les Anglais envoyaient des enfants scrofuleux à Margate. En 1853, le docteur Barellai, de Florence, créa un petit hospice de scrofuleux à Viareggio, au nord-est de Pise. En 1857, M. le docteur Perrochaud montrait à l'Assistance publique quels magnifiques résultats il obtenait à Berck sur les petits scrofuleux de la région voisine. M. le docteur Bergeron, le savant médecin de l'hôpital Sainte-Eugénie, accueillait avec ardeur l'idée de M. Perrochaud ; en 1867, il publiait son mémorable travail sur le traitement et la prophylaxie de

la scrofule par les bains de mer, et l'hôpital de Berck était fondé en 1869 par l'Assistance publique de Paris. Un petit hôpital était créé en 1872 sur la même plage par le baron James de Rothschild. Depuis cette époque, l'Œuvre des hôpitaux maritimes n'avait fait aucun progrès en France. Pendant ce temps, l'Italie fondait plusieurs hôpitaux maritimes fixes à Venise, Palerme, Cagliari, etc., et, en outre, une vingtaine de petits hospices rudimentaires sur des plages diverses où les enfants scrofuleux venaient passer, chaque été, quelques semaines. L'Allemagne, la Hollande, l'Autriche, l'Amérique du Nord, le Danemark, créaient plusieurs hôpitaux maritimes. Partout l'histoire de la création de ces refuges est une page de l'histoire des efforts de l'initiative privée. En Italie, tous les hôpitaux maritimes sont créés par des souscriptions recueillies d'abord par le docteur Barellai, puis par le docteur Pini. En Allemagne, la station de Grossmaritz, sur la Baltique, est fondée par le docteur Mettenheimer, de Schwerin. En Danemark, celle de Refnaes a été créée à l'aide des souscriptions recueillies par M. Engested. En France, Berck est la véritable œuvre du docteur Perrochaud.

Après la fondation de Berck, il semblait que la France eût fait un tel effort qu'il était inutile de chercher à le renouveler. Cependant trois hommes de cœur, trois philanthropes tenaces, poursuivaient l'idée du docteur Perrochaud; et tous trois viennent de voir cette année leurs persévérants labeurs cou-

ronnés de succès. Ces trois créateurs d'hôpitaux maritimes sont : MM. le docteur Armaingaud, de Bordeaux, qui a créé les hôpitaux d'Arcachon et de Banyuls; M. le docteur Vidal, de Hyères, qui a fait établir un hospice sur la côte Sud de la presqu'île de Gien par les hôpitaux de Lyon ; et M. Pallu, qui a fondé l'hôpital de Pen-Bron, en face du Croisic. Leur œuvre mérite une sympathique attention, de chaleureux encouragements, et nous espérons qu'elle trouvera des imitateurs dans toute la France. Jusqu'ici nous comptions trop sur l'initiative de l'État pour toutes les fondations charitables. Heureusement depuis quelques années cette funeste tendance est combattue avec succès, malgré tous les efforts des collectivistes qui voudraient transformer l'État en une Providence distribuant à tous la nourriture, le logement, le vêtement et la santé. Les départements, les villes, les petites communes, les associations, les individus s'aperçoivent que l'État est une déplorable Providence, que l'initiative privée, en divisant son travail à l'infini, est seule capable de venir efficacement en aide aux différents besoins de chacun.

Si les scrofuleux de France avaient attendu les secours de l'État, ils seraient bien délaissés. Heureusement, ils ont trouvé assistance auprès de la ville de Paris, et de généreux donateurs comme la famille Rothschild, Mme Furtado-Heine, la Société philanthropique, qui ont fondé les hôpitaux de Berck et de nombreux dispensaires dans les divers quartiers de

Paris. Partout l'initiative privée écoute la voix des médecins et des philanthropes; elle souscrit avec empressement pour la création de l'Institut Pasteur, pour l'Œuvre de la tuberculose dirigée par M. Verneuil. Voici une nouvelle et bonne voie à suivre pour les personnes charitables. Dans notre pays, les familles riches conservent trop leur argent entre leurs membres ; on exagère l'esprit de famille en aimant mieux laisser toute sa fortune à des parents éloignés que de créer de grandes œuvres charitables et scientifiques. C'est un grand malheur et nous devrions imiter les Anglais et les Américains qui laissent une bonne partie de leur épargne à des Universités, à des hôpitaux ou autres fondations. En France, Mme Boucicaut fait une noble exception à cette fâcheuse habitude. Notre égoïsme familial, notre absence d'initiative individuelle, nous laissent désarmés devant l'impuissance fatale de l'État. La création des nouveaux hôpitaux maritimes jette un vif rayon de lumière au milieu de cette ombre.

M. le Dr Armaingaud, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Bordeaux, a entrepris une vigoureuse campagne en faveur des hôpitaux maritimes dès 1882. Depuis cette époque, il n'a cessé de parcourir la France en faisant des conférences sur l'hygiène et les hospices pour les scrofuleux. Or, comme la charité rend ingénieux, non seulement M. Armaingaud quêtait pour son œuvre, mais il lui donnait un revenu fixe et assuré en faisant imprimer ses conférences entre deux pages d'an-

nonces qui lui étaient fort bien payées. Il distribuait gratuitement 500,000 à 600,000 exemplaires de chaque brochure. De cette façon, il répandait à profusion de bonnes notions d'hygiène, il vulgarisait l'importance de l'air marin dans le traitement de la scrofule, et il pouvait subvenir à l'entretien de plusieurs malades. Voyez les résultats pratiques de cette propagande :

En 1886, Mme veuve Engrémy, dont le mari avait laissé un legs important à la ville d'Arcachon, proposait au Conseil municipal de mettre un reliquat de 47,000 francs à la disposition de M. Armaingaud pour fonder le premier pavillon de son hôpital maritime. Le Conseil municipal accédait à ce désir. Puis, comme une bonne action est contagieuse, M. le Dr Louis Lalanne, de la Teste, donnait à M. Armaingaud un terrain de 2 hectares dans la forêt de pins d'Arcachon, à 300 mètres de la mer. Cet hôpital, qui contient quarante lits et qui est la propriété de M. le Dr Armaingaud, a été inauguré le 9 septembre dernier. Chaque enfant y séjournera trois mois, de sorte que 120 enfants pourront y être soignés chaque année. Sur ces 120 enfants, 40 seront entretenus par les annonces des brochures du fondateur; les autres seront à la charge des souscriptions particulières du département de la Gironde ou de la ville de Bordeaux; quelques scrofuleux, n'appartenant pas à des familles indigentes, seront admis moyennant une pension de 2 francs par jour. Tous ces enfants seront soignés par MM. les

Drs Hameau et Lalesque, d'Arcachon. M. Armaingaud espère que de généreux donateurs permettront d'accroître cet hôpital; il nous avertit que chaque nouveau pavillon contenant trente-cinq lits coûtera 23,000 francs et portera le nom du fondateur.

Quand le nombre de lits sera suffisamment augmenté, nous espérons que le séjour de chaque enfant atteindra une moyenne de quatre cents jours. C'est avec cette moyenne que M. le Dr Cazin a obtenu 70 guérisons définitives sur 100 malades envoyés à Berck, Je sais bien qu'en Italie et en Allemagne, on obtient déjà 27 guérisons sur 100 malades, avec une moyenne de quarante jours; mais, dans ces stations, on ne guérit pas les graves lésions de la scrofule qui demandent un traitement marin de une à deux années. En Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Hollande, en Italie, presque tous les hôpitaux maritimes ne sont ouverts que pendant l'été; aussi les cures longues y sont impossibles à réaliser. En France, tous les hôpitaux maritimes actuels sont ouverts pendant l'année entière et on peut y faire des cures prolongées. Ce sont ces dernières qu'il faut obtenir pour délivrer la société d'infirmes qui grèvent indéfiniment le budget de l'Assistance publique.

Il importe de ne rendre les scrofuleux à la vie commune que lorsqu'ils seront aptes à gagner leur existence sans crainte de rechutes. Sinon, ils reviendront à chaque instant frapper aux portes des hôpitaux,

le budget de la famille d'un ouvrier étant incapable de subvenir aux besoins d'un scrofuleux non valide. Cette question préoccupe beaucoup MM. Armaingaud et Vidal. Aussi désirent-ils que leurs petits malades soient, après leur guérison, envoyés dans des fermes ou chez des cultivateurs honorables, l'air des villes devant leur être encore néfaste pendant bien des années. Ce système est déjà employée par l'Assistance publique de Paris pour les enfants assistés. L'esprit de suite, l'acharnement dans la charité est absolument indispensable à une œuvre parfaite. Il importe peu de guérir un très grand nombre d'enfants d'accidents scrofuleux immédiats, sans leur assurer une parfaite santé jusqu'à leur virilité. Il vaut bien mieux s'attacher à quelques-uns de ces êtres et les conduire pas à pas jusqu'au jour où ils peuvent être rendus à la vie commune, sans inconvénient pour eux et pour la société. Si on les abandonne dès leur jeune âge, leur famille imprévoyante, impuissante à les bien diriger si elle n'est pas aidée, les replacera dans de mauvaise conditions hygiéniques ; ils redeviendront malades et on aura dépensé du temps, de l'argent, des forces en pure perte. L'assistance publique et l'assistance privée devront donc limiter le nombre de leurs efforts, pour les rendre parfaitement efficaces. De cette façon, et de cette seule façon, on aura rendu au pays de bons ouvriers, de bons soldats et de bonnes mères de famille.

L'hôpital d'Arcachon n'est pas la seule œuvre de

M. le docteur Armaingaud; il a aussi créé l'hôpital de Banyuls-sur-Mer. Avec l'aide de M. Lafargue, préfet des Pyrénées-Orientales, il obtint 30,000 fr. de la commune de Banyuls ; 200,000 fr. du Conseil général. En outre, M. Bardou Job, de Perpignan, donna 40,000 fr. pour l'édification d'un pavillon. Cet hôpital pourra recevoir 200 enfants; 30 seront entretenus pendant un an par M. Bardou Job ; 10 seront entretenus pendant trois ans par M. Simon Violet; le département des Pyrénées-Orientales en entretiendra 5 ; M. Armaingaud payera la pension de 10 enfants avec le produit de ses annonces. Les départements de l'Aude, du Tarn-et-Garonne, de l'Ariège, de la Haute-Garonne enverront à leurs frais quelques enfants scrofuleux. Pour reconnaître le don de 200,000 fr. fait par le département des Pyrénées-Orientales, celui-ci aura perpétuellement le droit d'avoir 20 enfants dans cet hôpital. Cet établissement sera exclusivement réservé aux scrofuleux provenant des départements du Midi, parce que la plage de Banyuls, complètement dépourvue d'ombrages, serait trop chaude pendant l'été pour les enfants du Centre ou du Nord de la France.

Le département des Pyrénées-Orientales qui était propriétaire de cet hôpital va en céder la propriété et la direction à l'Œuvre nationale des hôpitaux maritimes, dirigée par MM. Bergeron, Verneuil, Trélat, Cazin, Armaingaud, Monod, etc. Cette Société philanthropique cherchera aussi à étendre

l'hôpital de Pen-Bron, créé en face du Croisic par M. Pallu, inspecteur des enfants assistés de la Loire, grâce à la générosité inépuisable de Mme Furtado-Heine. Cette fondation comprend 60 lits, dont 25 sont entretenus par Mme Furtado-Heine. Il devra aussi accroître l'importance des petites fondations créées à Cette par le comité de bienfaisance de Genève ; à Cannes, par M. Jean Dolfus ; à Nice, par M. Frœdland. La Provence doit être choisie pour la prochaine création importante ; son climat sera, en effet, favorable à des formes de la scrofule qui ne peuvent rester pendant toute l'année sur des plages balayées l'hiver par des vents froids ; mais il faudra que l'hôpital provençal soit construit sur une plage couverte de végétation arborescente, pour que les ardeurs du soleil soient tolérables en été. De cette façon, chaque zone de la Méditerranée et de l'Océan pourra offrir un asile aux différentes formes de scrofule.

Mais là ne se bornera pas l'action de l'Œuvre nationale des hôpitaux maritimes, puisqu'elle se consacre à la guérison définitive de la totalité des scrofuleux. En effet, certains scrofuleux ne peuvent supporter le séjour d'aucune plage maritime, même provençale. Ces derniers devront être envoyés sur des montagnes hautes de 400 à 800 mètres, auprès des sources salines, qui font merveille dans la scrofule. M. Bergeron demande depuis longtemps la création de ces refuges balnéaires pour les scrofuleux. En Italie, on envoie des enfants aux eaux

d'Acqui, de Rivanazzano, de Casamicciola, à l'hôpital del Acqua del Gorgitello. En Allemagne, on soigne, chaque année, environ 2,000 enfants scrofuleux dans 20 stations thermales, parmi lesquelles nous citerons Nauheim, Kreuznach, Soden. En Autriche, on se sert, pour le même usage, de Baden, près de Vienne ; en Suisse, de Schinznach et de Rheinfelden. En France, l'administration des hospices de Bordeaux envoie quelques scrofuleux de son Hôpital des Enfants aux salines de Dax. Cet exemple doit être suivi et largement étendu.

Dans toutes ces stations étrangères et françaises, les scrofuleux ne font qu'une cure ordinaire d'un ou deux mois. C'est absolument insuffisant. Il faut créer des stations de montagne permanentes, où les eaux ne seront qu'un adjuvant puissant, où la cure d'air sera l'élément principal du traitement et pourra durer pendant une année entière sans interruption. Ces hôpitaux terrestres seront non seulement excellents pour les scrofuleux qui ne peuvent pas supporter l'air de la mer à cause de leur état fébrile, de leurs affections oculaires ou de leurs éruptions cutanées, mais encore pour ceux qui habitent des localités trop éloignées de la mer. Pour les départements de l'Est et du Centre, il serait facile de créer des hospices de scrofuleux à Salins-du-Jura, à Salins-Moutiers, dans la Savoie ; à Uriage, dans le Dauphiné, peut-être même à la Bourboule, en Auvergne. Mais, je le répète, ces établissements devront être ouverts toute l'année, comme l'est le

petit hôpital de Forges, près de Limours, car on ne guérit pas de vrais scrofuleux en deux mois.

Si l'on veut, et cela sera utile dans quelques cas, envoyer pendant l'été des enfants faibles au grand air, il faudra créer des colonies de vacances pour les anémiques et les débilités. On les enverra dans des lieux secs et sains, pourvus d'une bonne eau, de frais ombrages, de bon lait. Et, surtout, on ne les fera pas voyager de village en village, comme on l'a fait pour quelques enfants des écoles de Paris et quelques bataillons scolaires de province. C'est la cure au grand air et au repos qui est salutaire aux faibles et aux anémiques. Quand les enfants sont arrivés à leur lieu de destination, ils ne doivent plus le quitter et ne feront que deux ou trois courtes promenades chaque jour. Cette méthode, bien précisée par le pasteur Bion, de Zurich, et par l'éminent hygiéniste de Francfort, le docteur Varentrapp, a donné les plus brillants résultats en Suisse et en Allemagne. Mais il faut bien se garder, comme on l'a fait en France, de mêler les enfants vigoureux et les enfants faibles. Les colonies de vacances pour les débilités doivent être des cures réglées, et les exercices fatigants, qui peuvent être salutaires aux enfants pleins de vie et de santé, doivent en être absolument proscrits.

Telle devra être progressivement l'œuvre de l'initiative privée, guidée par les membres éminents de l'Œuvre des hôpitaux maritimes. C'est à cette belle association que les dons et les legs pourront

être adressés, et nous espérons qu'ils seront rapidement nombreux. En soignant des milliers d'enfants, nous dégrèverons le budget de l'État et surtout le budget du pauvre; nous délivrerons la société des infirmes, nous les transformerons en vigoureux citoyens qui contribueront à la richesse et à l'honneur du pays.

TABLE DES MATIÈRES

Orange; Avignon, la Fontaine de Vaucluse; Arles; Marseille........ 3
Menton, le tremblement de terre du 23 février 1887... 13
L'Algérie.................................... 23
Tunis, Malte.................................. 51
En route pour l'Orient! — L'Adriatique, la Grèce... 89
Constantinople................ 123
Brousse. — Une ville d'eau en Asie Mineure....... 147
Alexandrie et le Caire.......................... 165
La Corse...................................... 201
Moscou; Pétersbourg; Nijni-Nowgorod; Varsovie... 239
Pau; les Eaux-Bonnes; les Eaux-Chaudes; Dax; Capvern; Luchon; Bagnères-de-Bigorre....... .. 257
Berck-sur-Mer................................ .. 275

5177-93. — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.


GEORGETOWN UNIVERSITY LIBRARY
3 9020 02482786 0

